

PAGES
MANQUANTES



PROVINCE DE QUEBEC
(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

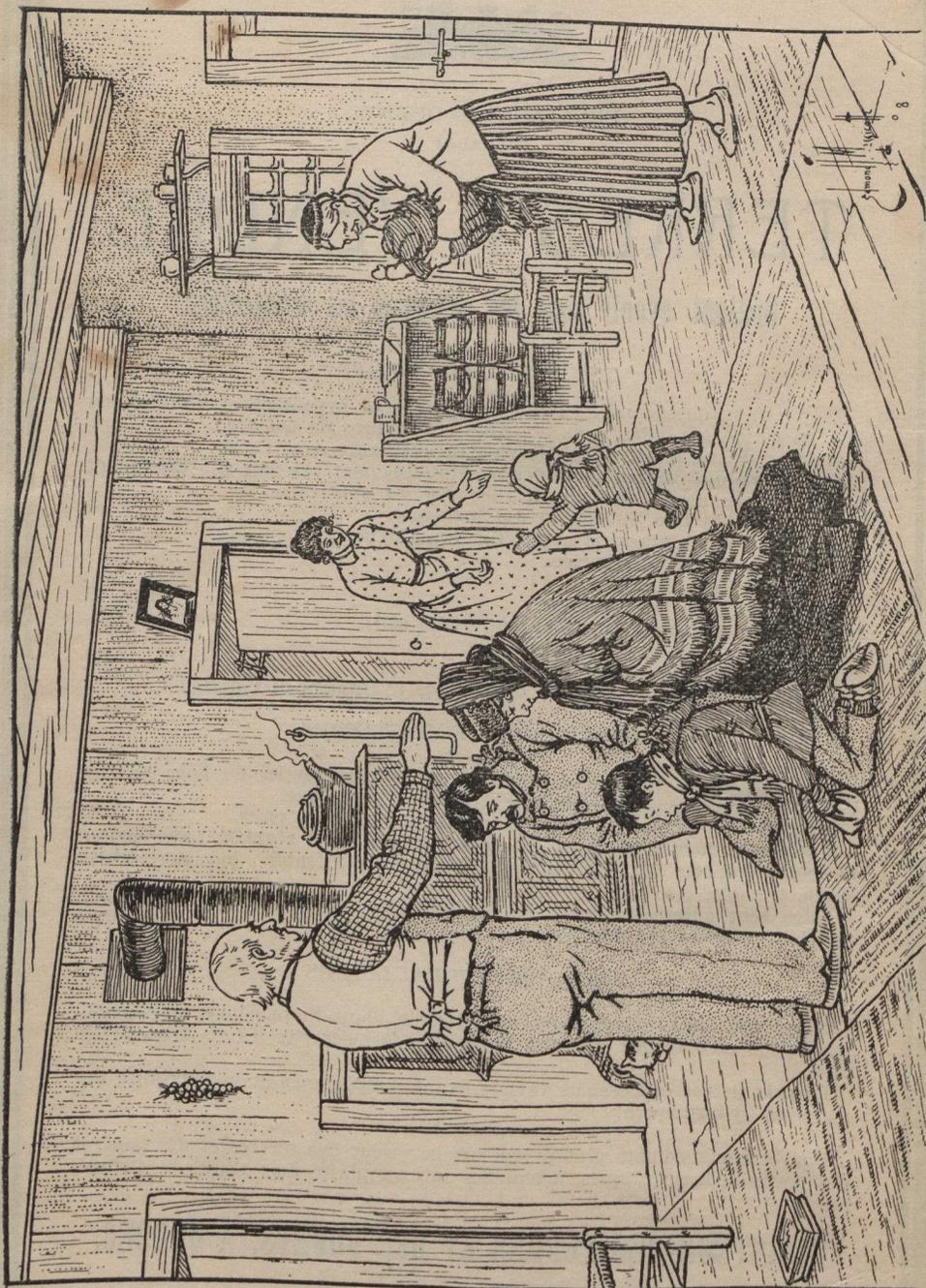
POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du "Guide de Colon" au

MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.



La bénédiction du Jour de l'An (Composition de Edmond-J. Massicotte)

La Revue Populaire

Paraît tous les mois

ABONNEMENT :

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

Montreal et Etranger :

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

Poirier Bessette & Cie

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

MONTREAL

Vol. 2. No 1. Montreal, Janv 1909

La Suppression du Jour de l'An

"Des moments les heures sont nées,

"Et les heures forment les jours,

"Et les jours forment des années,

"Dont le siècle grossit son cours."

ET l'homme avisé est celui qui cherche, par des moyens honnêtes, à rendre ces moments, ces heures, ces jours et ces ans agréables. C'est cet effort qui a amené l'homme à parsemer l'année de dates joyeuses : Noël, Jour de l'An et des Rois, Pâques, fêtes nationales, religieuses...

Des grognons, des bilieux, des misanthropes voudraient supprimer ces oasis qui entrecoupent le cours de la vie, comme des bouquets d'arbres les sables d'un désert. Ce sont des empêcheurs de danser en rond; la bonne humeur des autres les offusque; ils sont gouvernés par le foie et non par le cœur.

Voilà qu'ils veulent supprimer le Jour de l'An. Et avec quelle sournoiserie habile ils procèdent... L'un d'eux dit: "Une des choses qui m'ont toujours semblé les plus admirables, c'est l'art que nous avons de compliquer la vie et de l'embarrasser de menues corvées dont nous faisons des obligations, qui

764
présent à tous aussi lourdement et que tous continuent de subir aussi patiemment."

Mais, cher monsieur, tout dans la vie est corvée, quand on ne sait pas s'y prendre. Manger en est une, mais si vous y mettez de l'art et du goût, cela devient délices. Travailler est bien plus une corvée, mais mettez-y de l'intelligence et de l'enthousiasme, et le travail devient jouissance.

Un autre, dit: "Jour de l'An, navrant quand on n'a pas de famille, odieux quand on en a." Deux mensonges, le dernier prenant le caractère d'une vilénie. Quand on n'a pas de famille dans le sens propre du mot, on s'en crée une. Les bons, les vrais amis sont la famille de qui n'en a pas. Quant à ceux qui trouvent le Jour de l'An odieux quand on a une famille, nous devons les plaindre. Ils auront passé dans la vie sans comprendre, sans goûter un des rares bonheurs réels mis à la portée des humains.

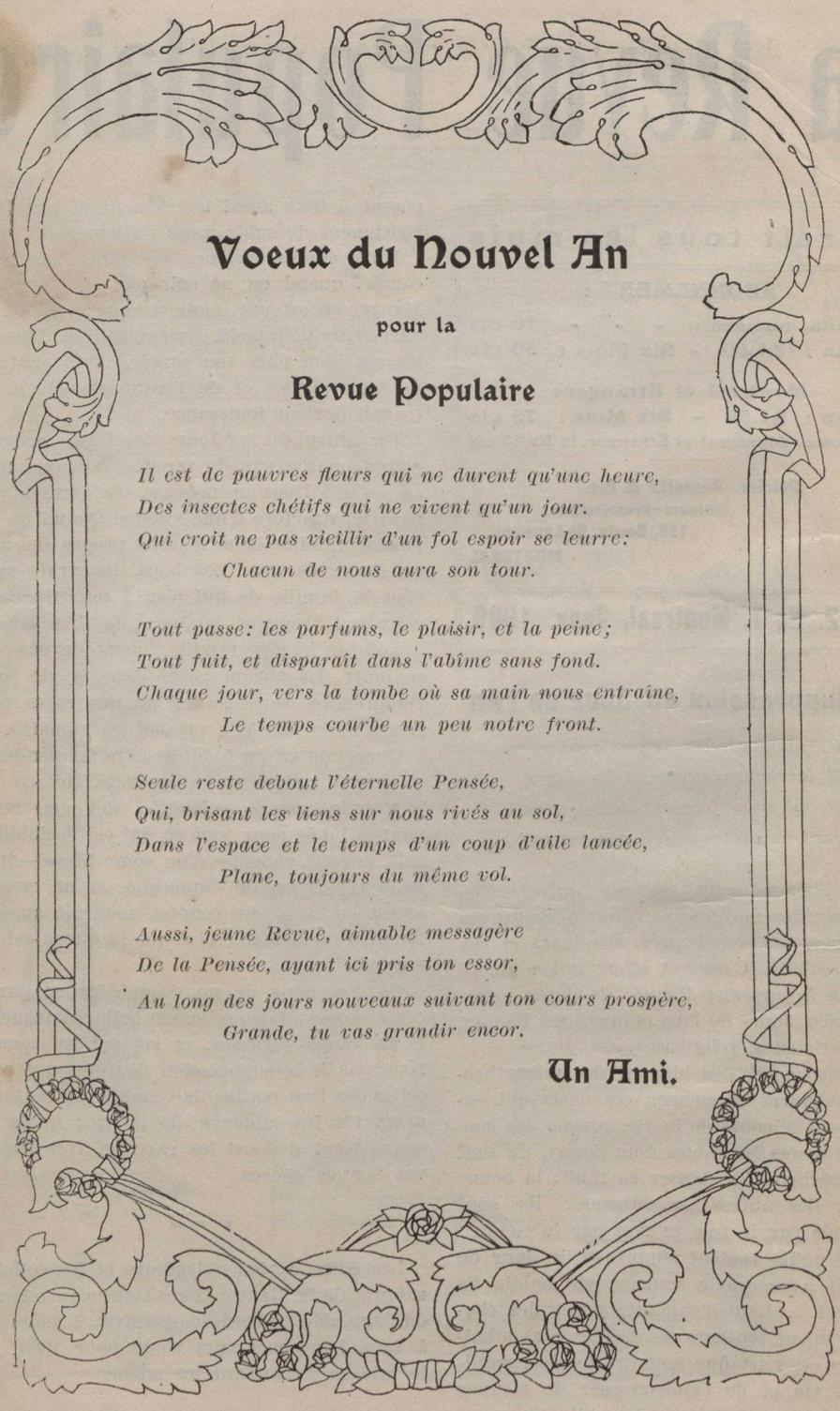
Quand on va au fond de cette maussaderie, on trouve comme sa cause vraie, soit ce que le peuple appelle *peignerie*, soit une répugnance innée pour tout ce qui est sociabilité, soit, encore, rancune d'un cœur blessé—éternelle répétition de l'apologue où un renard ayant eu la queue coupée, voudrait amener tous les renards à croire que la queue est du superflu.

Gardons-nous de nous embrigader parmi ces moroses; faisons la vie belle; marquons-la de dates joyeuses, et surtout ne conspirons pas à la suppression de fêtes qui sont celles des tout petits: ils connaîtront toujours, assez tôt les laideurs de la vie; qu'ils en connaissent d'abord les rares et très fugitives bonnes choses.

* * *

Les éditeurs, les rédacteurs et les collaborateurs de la REVUE POPULAIRE m'ont chargé de l'agréable tâche de vous offrir, à toutes et à tous, leurs meilleurs vœux pour 1909. Je le fais en y ajoutant les miens.

D'ARGENSON.



Voeux du Nouvel An

pour la

Revue Populaire

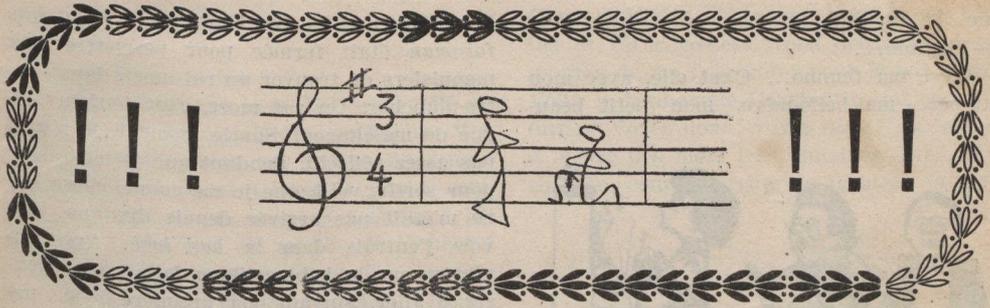
*Il est de pauvres fleurs qui ne durent qu'une heure,
Des insectes chétifs qui ne vivent qu'un jour.
Qui croit ne pas vieillir d'un fol espoir se leurre:
Chacun de nous aura son tour.*

*Tout passe: les parfums, le plaisir, et la peine;
Tout fuit, et disparaît dans l'abîme sans fond.
Chaque jour, vers la tombe où sa main nous entraîne,
Le temps courbe un peu notre front.*

*Seule reste debout l'éternelle Pensée,
Qui, brisant les liens sur nous rivés au sol,
Dans l'espace et le temps d'un coup d'aile lancée,
Plane, toujours du même vol.*

*Aussi, jeune Revue, aimable messagère
De la Pensée, ayant ici pris ton essor,
Au long des jours nouveaux suivant ton cours prospère,
Grande, tu vas grandir encor.*

Un Ami.



ETRENNES FATALES

Ecoute, Virginie !...

Par MISTIGRIS

JE n'avais pas vu César Métivier depuis l'enterrement de sa vie de garçon. Une erreur d'adresse m'avait d'abord fait rater la visite obligatoire; puis, à force de remettre au lendemain la tâche de chercher le bon numéro, près de dix-huit mois s'étaient écoulés et la visite restait à faire. César, d'ailleurs, est de ceux qui n'occupent pas grand'place dans notre vie: vagues connaissances d'école qui reviennent à la surface, comme des crins sur le potage, quand on passe le chapeau pour eux ou qu'on annonce leur mort.

Je viens de le rencontrer, très attentif à regarder les numéros des maisons d'une rue que n'habitent guère que des Juifs. Je lui criai:

—Hé! comment ça va, vieille branche?

—La santé, ça marche assez... c'est le moral qui cloche.

Je coulai un regard vers les endroits où l'on constate si quelqu'un est en deuil. Rassuré de ce côté, je passai aux excuses, aux explications de rigueur: j'aurais tant aimé à connaître madame, à lui présenter en personne mes vœux, patati, patata. Il m'interrompit:

—Aimes-tu la musique?

—La bonne, oui.

—Dans ce cas, c'est peut-être mieux que tu ne sois pas venu chez nous. Tu te serais fait prendre dans l'engrenage, toi aussi.

—???

—Si tu me vois, en ces jours d'allégresse générale, triste comme un dyspeptique; si, à cet instant où les autres goûtent les joies du foyer domestique chez eux ou chez les amis, tu me trouves à barboter par ici, c'est à cause de la musique.

—Tu ne me dis pas...

—Oui, à cause d'elle. Si la musique adoucit les animaux, comme on le prétend, elle

peut aussi tourner les gens les plus doux en bêtes féroces. Du moins la musique qui se fait chez nous. De sorte que les voisins m'ont adressé des lettres d'avocat et que mon propriétaire a pris contre moi des procédures en expulsion.

—Et tu démenages?

—J'ai eu juste trois jours pour décamper, ils expirent demain à minuit. Partout où j'ai été, on a voulu prendre des renseignements auprès de mon propriétaire. Et chaque fois on m'a refusé un bail de plus d'un mois à cause de Vir-



...Il m'en vint aux yeux à moi aussi...

ginie.

—Virginie...

—C'est ma femme... C'est elle, avec mon beau-père, ma belle-mère, mon petit beau-



—Recommence, Virginie, c'est si beau...

frère, ma petite belle-sœur et quelques autres, qui m'a mis dans l'embarras avec ce qu'ils appellent leur passion pour les beaux arts.

—Mais cette rue-ci ne m'a pas l'air...

—N'en dis pas trop de mal, c'est peut-être la seule où je serai toléré avec ma ménagerie. Et ceci est encore loin d'être sûr et certain. Si ça ne fait pas ici, j'irai sonder la rue Lagauchetière, dans le bout des Chi-

—C'est grave.

—Oui, et c'est un peu de ma faute. D'abord, j'aurais dû écouter mes pressentiments.

—Sans t'interrompre: si on allait prendre un coup?

—J'y pensais justement. Et je te dirai, à propos de boisson, que si la musique n'est pas au fond de 95 cas d'ivrognerie sur 100, je serais bien surpris. Chaque fois que je les entends pianoter ou gueuler, à la maison, c'est plus fort que moi: il faut que j'aille au *side-board*. Mais je n'ai pas encore pu trouver de boisson assez forte pour m'étourdir au point de ne pas les entendre.

—A la tienne!

—Merci... Si on s'asséyait? Depuis deux jours que j'arpente Montréal pour trouver un logement, je n'ai plus de jambes.

—Et si ça peut te soulager, conte-moi ton affaire.

—Comme je te le disais tantôt, c'est un peu ma faute, car j'ai eu des avertissements et des pressentiments en veux-tu en voilà avant de me marier, et j'aurais dû en tenir compte. Tu vas voir. C'est à un pique-nique du Bout de l'Île que j'ai connu Virginie.

Cet après-midi-là, la boutique où je suis *foreman* était fermée pour permettre aux menuisiers de trouver un rat mort, dans l'entre-plancher. Un rat mort, c'est toujours signe de malchance. Sur le moment, je n'y ai pas assez réfléchi. Pendant que je me rasais pour sortir, voilà que je me coupe, chose qui ne m'était pas arrivée depuis dix ans. Tu vois, j'entrais dans la *bad luck*. Avec un *plaster* sur la babine, il ne fallait plus penser à aller, suivant ma première idée, me trotter rue Saint-Jacques. Rester dans ma chambre, ça n'était pas bien tentant. C'est alors que je me rappelai que depuis longtemps je voulais voir de près la manufacture de claques, où j'ai un de mes amis, *foreman*, lui aussi. Un *plaster*, dans une manufacture de claque, ça peut passer. En arrivant là—écoute un peu si c'est pas de la malchance de première classe,—en arrivant là, tout juste mon ami partait pour le Pique-Nique du Bout de l'Île. Sa future était juge pour les danses, et lui avait congé. Il me raconte la



For John is a good fellow!

chose et me prend par dessous le bras pour m'amener. Je m'excuse à cause de mon *plaster*; il insiste, je refuse, il tire de son côté, moi du mien, si bien qu'à force de faire des gestes et des manières, on fait partir le *plaster*. Et, prends ma parole, la coupure ne

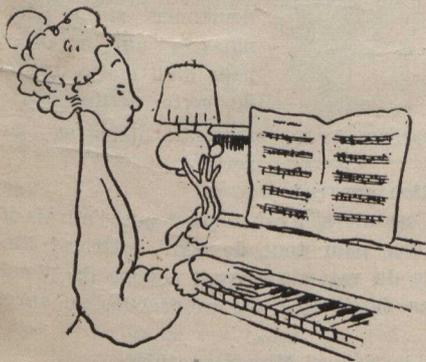
paraissait plus. Qu'est-ce que tu penses de ça?

—C'est remarquable.

—La *bad luck*, que je te dis. Nous voilà au Bout de l'Île. Un monde extraordinaire. Mon ami m'entraîne vers un groupe de jeunes filles qui s'exerçaient à lever la jambe, comme au Royal, et qui, en nous voyant, lâchèrent des petits cris de volaille et tâchèrent de rougir. Dans le temps de le dire, les présentations se font, et comme c'était Virginie qui se trouvait la dernière, c'est à elle, comme on dit, que je reste accroché. Faut dire que quand elle veut, elle est avenante. Elle connaît mieux les manières que moi et elle peut passer partout avec avantage. Elle le sait trop, vois-tu, et dans son opinion elle m'est supérieure, surtout en ce qui regarde les beaux arts. Dès cet après-midi-là, j'aurais dû ouvrir les yeux pour tout de bon. Virginie était toute en musique. Elle ne restait pas en place, me lâchant à tout moment pour aller danser, parlant même d'emprunter le piano de Bureau pour faire un petit concert en plein air.

—Comment joue-t-elle?

—A cette époque-là, elle jouait rien que d'un doigt, ses parents n'ayant pas de piano. Ce qu'elle savait, elle l'avait appris chez des amies. Toujours est-il qu'en revenant du apique-nique, Virginie savait déjà de fil en ai-



...*Je la choisis faible maigre et timide...*

guille que j'étais *foreman* et presque sûr de devenir associé, ce qui la rendit très chouette, quant à moi, j'étais un petit brin chaud, ce qui fait que, rendu chez elle, j'avais, comme on dit, chauffé pas mal fort, si fort, en effet, que Virginie dit à ses parents: "Monsieur

César Métivier, *foreman* chez Clapet Limited et futur co-boss, vous demande la permission de me fréquenter pour le bon motif." Voilà le bonhomme Constantin qui se met à dire: "Voyez donc! voyez donc!" et la mère à lâcher des mots très aimables. Bref, le petit frère court chercher de la bière, la petite



...*Une maîtresse de musique qui pèse 200 livres...*

sœur va crier chez les voisins que Virginie a un cavalier. Et quand je partis j'étais fiancé aussi serré que si ç'avait été fait sur l'Évangile.

—Avait-il été question de musique ce soir-là?

—Non. Mais n'allons pas trop vite, car j'arrive aux pressentiments sérieux que j'aurais dû écouter. Pour lors, le lendemain, la tête un peu pesante, je travaillais en pensant à mon aventure de la veille, sans pouvoir arriver à tirer au net si j'étais content ou non. Ça s'était passé si vite; il y avait d'un côté tant de choses plaisantes, puis de l'autre tant de petits détails suspects que, ma foi! tout ce que je pus décider ce fut de prendre des informations. Rien de mal à cela, qu'en dis-tu?

—Au contraire. Surtout quand il s'agit de gens qui en prenaient aussi peu sur un futur gendre qui leur arrivait, pour ainsi dire, par la cheminée.

—Le fait est que c'est justement cela que

je trouvais un peu à pic. Cependant tout ce que j'appris leur était favorable: les Constantin? du monde extra sous tous les rapports; seulement, un peu timbrés, un peu fêlés à certains égards. Ils avaient des idées de grandeur, des rages de singer plus haut qu'eux. Pour te faire mieux comprendre: ils étaient de ceux que la lecture des journaux quotidiens d'aujourd'hui détraque peu à peu. La mère Constantin apprenait les *Carnets Mondains* par cœur; toute son ambition était d'y être au moins deux fois par année, en payant bien entendu. Son mari, qui est *storeman* dans le gros, ne pouvait pas donner de grandes soirées faute d'argent et de piano, mais il s'était tout de même gréé, chez un Juif, d'un habit à queue, puis sa femme en avait fabriqué un, pour le fiston, à même l'habit de noces du bonhomme. Ça te donne une idée de leur genre de folie. Pour un rien les habits à queue sortaient, pour une fête à la tire, une partie de cartes, un anniversaire.

—Tu devais rigoler.

— Je t'avouerai que pendant tout le temps que j'ai courtisé Virginie, je me suis demandé si je devais rire ou pleurer de ce qui se passait là des fois. Non, il faut avoir vu cela; ça ne se raconte pas... Or, un beau soir, en entrant dans le salon, je vois un piano, et au même instant je sentis un poids à mon cou: c'était Virginie qui se pendait à moi pour me dire en braillant de joie: "Oh! que je suis heureuse... On a un piano!" A partir de là, ce fut un concert continu. Virginie, dans le temps de le dire, arriva à tapoter, des deux mains, deux ou trois petits accompagnements inoffensifs. Son père ou des voisins qu'attiraient la bière et le jeu de dames, chantaient *For John is a good fellow* trois fois par soir et une demi-heure de temps chaque fois.

—Et toi?

—Oh! moi pour leur faire plaisir, j'avais bien essayé de chanter la seule chanson que je croyais savoir: *Que fais-tu là pauvre poète?* mais ç'avait si mal marché, avec l'accompagnement de Virginie que mon affaire s'était trouvée réglée pour tout de bon. Mon rôle ne consistait plus qu'à écouter, à prendre un verre de bière et à dire, de temps en temps, à madame Constantin que j'aimais la musique à la folie. Quand Virginie, à force de piocher, put jouer un solo, ce fut tout un événement. Les joueurs de dames lâchèrent la partie pour venir écouter, le père Con-



Le meilleur pétard du Conservatoire...

stantin courut mettre son habit à queue et la mère versa de vraies larmes. Il m'en vint aux yeux à moi aussi, mais, Dieu m'est témoin que ces larmes, je les eues parce que, tout en n'étant pas musicien, je comprenais que Virginie faisait, sans le savoir, une folle d'elle. Ce qui acheva de me crispier, ce fut de voir la mère croire que je pleurais de douce émotion, puis de l'entendre me demander si je connaissais un reporter, pour qu'il mette un mot de cette petite soirée musicale dans sa gazette.

—Rien que ça!

—C'est alors, n'est-ce pas? que j'aurais dû décamper pour tout de bon... Hélas! l'influence du rat mort pesait comme du plomb sur ma destinée... On va prendre un autre coup...

—A la tienne! Mes sympathies...

—Merci. A partir de ce jour, chaque soir après avoir installé sa fille au piano pour jouer son solo, la mère me disait tout son chagrin de ne pouvoir lui faire donner des leçons, car Virginie, tout le monde le proclamait, avait la musique dans le sang. Chaque fois que le petit air était fini, elle se tournait vers le piano, disait d'une voix suppliante :

“Recommence, Virginie, c'est si beau!” puis elle reprenait son même sujet, ajoutant que la location du piano était toute la dépense qu'elle pouvait s'imposer. Ce fut sur ces entrefaites que je perdîs un philippino avec Virginie et qu'un des joueurs de dames, qui était un peu éméché, me dit: “Vous faites de l'argent comme de l'eau; vous avez l'honneur et l'agrément de plaire à Mademoiselle Virginie, une artiste qui, comme le diamant brut, n'attend que la main d'un habile polisseur pour avoir sa pleine valeur; eh bien! rachetez votre philippino en lui faisant donner des

que je pensais à ces leçons, mais je n'osais pas en parler. Merci!” Vois-tu ça d'ici?

—C'est extra.

—Le lendemain, j'engageais une maîtresse de piano. Je la choisis faible, maigre et timide, espérant que cela contribuerait à maintenir Virginie dans la petite musique douce, raisonnable, des petits airs comme qui dirait d'église, et qu'on peut jouer sans déranger les gens ni faire tomber le crépi. A partir de cet événement, les choses ont marché vite. Je me posai d'abord la question: Est-ce que je vais chercher une querelle de sournois



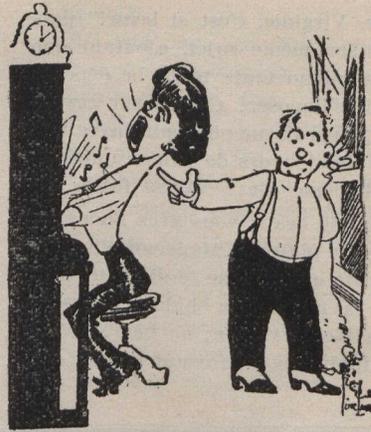
“Comme un cer-r-r-f aux abois...”

leçons de piano.” Tu peux voir! Et cela fut dit avec aplomb, j'ajouterais même avec pas mal d'éloquence, car ce crapaud de joueur de dames était un de ces types qui font leur apprentissage de speecheux dans les Unions et les Sociétés Mutuelles. Alors, mon cher, je mentis plus en dix secondes et demie qu'un plombier en dix ans et six mois. Je m'avançai vers l'orateur, lui pris la main que je serrai avec une force de trois *horse-power*, et lui dis: “Monsieur, je vous remercie du service que vous venez de me rendre; je jure que je ne l'oublierai jamais. Il y a longtemps

et déguerpir? Or, c'était la première femme que je courtisais; elle avait beaucoup de bons côtés; et puis une autre aurait une autre manie. D'autre part, ses parents, sauf leur craque, c'était du bon monde. Enfin, une fois mariés, je saurais bien régler cette question de sacrés beaux arts. Je fis donc ma demande, je fus agréé trois fois plutôt qu'une, et

on fit les noces. Chez nous, il n'y eut pas d'autres instruments de musique que la batterie de cuisine pour commencer, puis deux jumeaux qui tiennent du grand-père pour la voix féroce. Mais voilà qu'à l'approche de

Noël, je fais un coup d'argent, que ma belle-mère et Virginie m'enjôlent, que j'achète un piano pour ses étrennes, que j'engage une maîtresse de musique qui pèse 200 livres et qui enseigne en proportion. Tout cela s'est passé comme un éclair. Ça été comme en rêve. Hélas! le réveil a suivi de près. L'avant-veille de Noël, ma femme m'apprend qu'elle a décidé de donner une petite soirée musicale pour mouiller officiellement le piano. Je lui confie alors des choses que j'avais gardées pour moi : que les voisins s'étaient d'abord plaints de notre musique ; puis, qu'ils avaient cessé de me saluer, et qu'enfin le propriétaire m'avait téléphoné à ce sujet. Virginie se monte, les traitent de jaloux, d'ignorants, d'éteignoirs, et, finalement, promet de voir à ce que son concert soit convenable. Rassuré, j'achète des provisions ; de son côté. Virginie fait ses invitations, entre autres une demoiselle qui a l'habitude de chanter au Monument National et que mon beau-père appelle "le meilleur pétard du Conservatoire". Le soir venu, le concert débute très comme il faut. C'est vers les onze heures que ç'a commencé à se gâter, quand la maîtresse de piano, qui prenait un coup à chaque ronde, a joué *Le Tonnerre dans la Montagne*, un morceau de musique imitative de sa composition, disait-elle, et qui ferait mieux pour des tambours sur la ferme Fletcher que pour un piano. Je me suis aperçu du vacarme seulement quand les voisins d'en haut ont frappé du pied, étant fort occupé à calmer les joueurs de dames qui se chamaillaient à propos d'une tricherie. Pensant que la crise était passée, au moins dans le salon, je n'ai pas averti Virginie des protestations des voisins. Or, voilà que le "pétard du Conservatoire" se lance, à son tour, dans un morceau de grand opéra tout en notes si hautes, que jamais je ne pourrai comprendre comment pareilles affaires peuvent sortir d'un corps gros comme une écholote. Juste au même moment, nos joueurs de dames se reprennent à la gorge et, cette fois, ce sont aussi les voisins d'en bas qui protestent en frappant au plafond. J'étais, comme on dit, sur le gril. L'accalmie se refait, je passe un coup et de quoi manger pour faire durer la paix et le silence, espérant en même temps que nos veilleux vont s'en aller. Vas-y voir... Voilà maintenant que mon beau-père, qui s'é-



—*Ecoute, Virginie!...*

tait grisé serré sans que je m'en aperçoive, conduit la grosse maîtresse de piano à l'instrument, raccole en revenant son fiston et sa fillette et que tous les trois entonnent *Adieu, noble coursier!* trois fois plus haut que jamais ils ne l'avaient fait. Aussi, rendus à

Comme un cerf aux abois...

un vrai ouragan se déchaîne de toutes parts. Les voisins d'en haut, d'en bas, sur les côtés, en arrière, en face, font un tapage infernal ; les deux jumeaux se réveillent et, sauf ton respect, gueulent comme des trombones ; mon beau-père se met dans le coco de chanter plus fort en manière de protestation ; et au même instant, comme extra, voilà que deux joueurs de dames ôtent leurs habits pour régler une difficulté. La colère m'emporte, je fiche tout le monde dehors, pendant que Virginie pleure et m'accuse de manquer de respect à son papa.

—*Triste dénouement.*

—*Le vrai dénouement est plus grave : c'est de me voir aujourd'hui exposé à coucher en plein air pendant quelque temps, et peut-être à m'expatrier, oui, tout cela à cause des beaux arts.*

Et puis Virginie ne veut rien comprendre.

Ne voilà-t-il pas que ce matin, elle s'est mise à jouer et à chanter de toutes ses forces, exprès pour se venger des voisins. Il m'a pris une envie de les jeter par la fenêtre, elle et le piano. Mais je me suis retenu et, après

avoir tortillé ma langue sept fois dans ma bouche, vu que l'occasion était solennelle, je lui ai dit :

“ Ecoute, Virginie ! je me fiche pas

mal qu'un divorce coûte cher et que les curés soient contre : si le même *commerce* continue dans l'autre logement, ça ne prendra pas goût de tinette...”

L'Enfant et la Poupée

*L'enfant a reçu la belle poupée,
 Sous le bonnet blanc coquette et pimpée,
 Le trésor rêvé depuis si longtemps.
 Le geste câlin, le sourire aux dents,
 Elle est son amour, sa vie et sa joie.
 Avec ses yeux bleus aux longs cils de soie,
 Avec son air doux, quel bébé charmant,
 Plein de gentillesse et de sentiment!
 A lui son amour, à lui ses caresses!
 A lui tout son cœur, toutes ses tendresses!
 Quand, pour s'amuser, il joue avec lui,
 Jamais de chagrins et jamais d'ennui.
 S'il tousse parfois, on le guérit vite;
 Pour ne pas tomber, toujours on évite
 A ses pas tremblants le mauvais chemin;
 Sa jeune maman le tient par la main,
 Quand on sort, le soir, à la promenade.
 Il mange très bien toute sa panade
 Sans jamais pleurer... Peut-on trop choyer
 Cet ange qui met le ciel au foyer?
 Mais un jour (malheur, hélas! sans remède),
 A l'esprit malin bientôt l'enfant cède:
 Il veut contenter ses désirs ardents,
 Il veut voir enfin " ce qui est dedans ",
 Un coup de couteau fend le ventre rose!
 De la plaie ouverte une informe chose
 Coule en tas épais du corps flasque et mou,
 Qui s'affaisse et meurt, vidé jusqu'au cou!
 L'enfant, consterné, reste sans parole;
 Du joujou perdu rien ne le console;
 Il gémit, soupire, et, plein de remord,
 Il baise en pleurant son cher bébé mort.*

*Plus d'une pauvre âme est ainsi trompée;
 Le bonheur présent ne lui suffit pas:
 L'inconnu l'attire et séduit ses pas;
 Et quand l'imprudente, un jour, est frappée,
 Victime d'un rêve enfui sans retour,
 Regrettant d'avoir brisé sa " poupée ",
 Elle pleure aussi de s'être dupée
 Et d'avoir à mort blessé son amour!*



Vénérable Marguerite Bourgeoys

Notre plus vieux Temple

par

E.-L. Massicotte

dans la douce quiétude de ses murs flotte un parfum de prières qui charme et invite à la conversation intime avec la Divinité.

II

L'édifice actuel compte plus de cent trente ans d'existence, mais l'endroit où il se trouve a été occupé par une chapelle dédiée à la Vierge des Vierges plus de cent vingt ans auparavant.

C'est à une brave et sainte fille, Marguerite Bourgeoys, que l'on doit ce monument pieux, tenu en grande vénération par la population entière de Montréal, car lorsque le Canadian Pacific en demanda la démolition, il y a plusieurs années, pour y ériger sa gare centrale, tous les journaux, anglais ou français, catholiques ou protestants n'eurent qu'une voix pour repousser cet acte de vandalisme.

Mademoiselle Bourgeoys vint en Canada en 1653 pour se consacrer à l'instruction des jeunes filles et, dans ce but, fonda la congrégation de Notre-Dame, si florissante, aujourd'hui. Voulant avoir un local pour rassembler ses élèves, elle songea à édifier une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Bonsecours. Pour seconder son dessein, M. de Maisonneuve lui donna un terrain en 1657. Ce terrain qui est celui où l'église existe encore, était alors recouvert d'arbres et situé à 400 pas du fort de pieux qui entourait Montréal, car la ville, en ce temps, finissait à la rue St-Jean-Baptiste, et elle ne comptait dans son enceinte qu'une cinquantaine de mai-

T

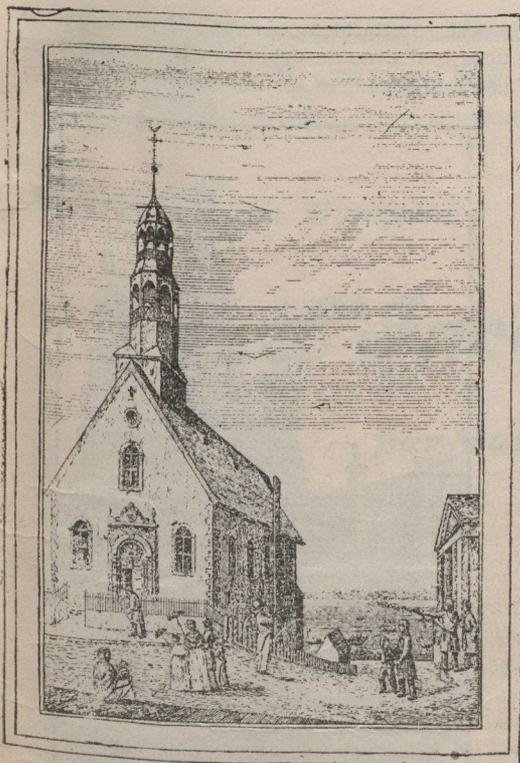
RES prochainement et peut-être lorsque cet article paraîtra, l'intérieur de la bien-aimée église Bonsecours aura été renouvelé: tout sera recouvert en simili-marbre. Cet

événement, qui marque probablement la fin des travaux de restauration, commencés en 1886, donne un regain d'actualité à notre ancien temple. Le moment est donc propice de le placer une fois de plus sous l'œil du public.

I

Si vous demandiez à un amateur d'archéologie quelle est l'église de Montréal qu'il préfère, il vous répondrait sans hésiter: c'est Bonsecours. Si vous demandiez à une pieuse dame quelle est l'église de Montréal qui lui parle le mieux au cœur, vous auriez la même réponse.

C'est que l'église Bonsecours est le plus ancien de nos édifices religieux qui ont été conservés; c'est encore parce qu'il s'en dégage cette attirance spéciale aux endroits où des générations et des générations se sont successivement agenouillées. Il semble que



L'église construite en 1771, telle qu'elle se voyait, de face, en 1848.

sons. M. de Queylus, grand vicaire de la Nouvelle-France empêcha tout d'abord l'édifice d'être construit, cependant quelques années après, Marguerite Bourgeoys réussit à faire élever "un petit bâtiment en bois de 40 par 30, mais si dévot que le peuple y allait comme à un asile assuré dans ses besoins".

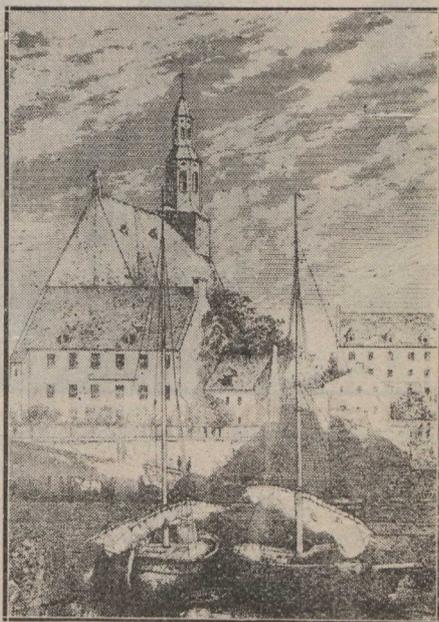
III

Enfin, en 1675, la tenace servante de Marie voyait se réaliser son rêve chéri. Une chapelle en pierre remplaçait le modeste oratoire de bois. C'est la première église en pierre qui ait été bâtie dans l'île de Montréal. Un incendie malheureux, en 1754, détruisit ce temple ainsi qu'une partie de Montréal, et durant la période de guerre, puis de changement de régime qui succéda, l'église Bonsecours fut oubliée. Mais les fidèles furent rappelés à leurs devoirs le jour où le gouverneur Carleton voulut s'emparer du terrain innocupé pour y placer une caserne dont le

besoin se faisait sentir, car depuis la cession de la Nouvelle-France, les soldats anglais logeaient un peu partout "chez les particuliers".

Les catholiques obtinrent du gouvernement anglais qu'il respectât ce coin de terre béni et en 1771, on posait la première pierre de la chapelle qui est parvenue jusqu'à nous. La nouvelle église fut livrée au culte deux ans plus tard. Ses dimensions étaient comme suit: nef, 70 pieds par 46; chœur 32 pieds par 30.

"En 1784-85, la fabrique éleva un grand corps de logis adjacent à l'église et dont le



La même, vue du fleuve.

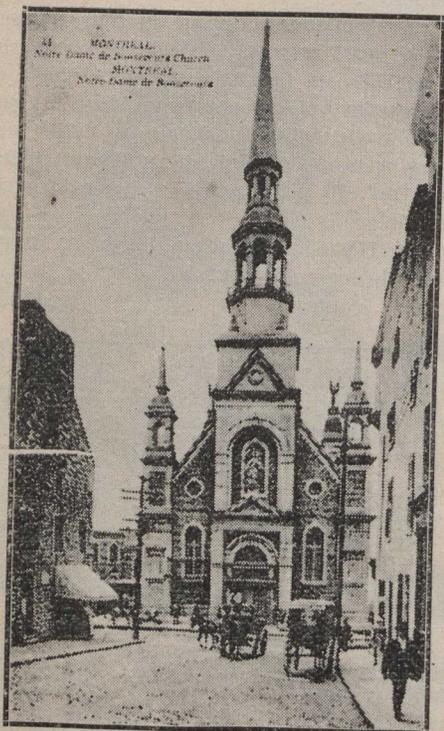
troisième étage, de niveau avec le chœur forme la sacristie (gravure No 2). Dans le côté de ce bâtiment qui regarde le fleuve, on voyait un enfoncement pratiqué dans un des trumeaux, où la piété envers la sainte Vierge avait fait placer un tableau que les ravages du temps" détruisirent.

IV

D'autres changements ou additions furent apportés à diverses dates. Par exemple, c'est

Mgr Bourget qui fit ajouter, à l'extérieur, au-dessus de la porte principale, ce quatrain célèbre que tout Montréal a su :

Lenoir était bien inspiré. Depuis, comme nous le disions au début, ces travaux se sont continués d'années en années et Bonsecours



L'église, depuis sa restauration; vue de face.

*Si l'amour de Marie
En ton coeur est gravé
En passant ne t'oublie
De lui dire un AVE.*

Ces vers avaient été relevés par l'éminent prélat "sur le linteau des *Trois Ave*, à Chartres". Puis, en 1886, M. l'abbé H. Rolland dit Lenoir commença la restauration et l'embellissement de Bonsecours. Ces travaux soulèverent des protestations dans le temps, mais notre poète national, Louis Fréchette mit fin au débat en démontrant que l'abbé



L'église, depuis sa restauration, vue du fleuve.

va nous apparaître comme un joyau rayonnant.

* * *

Dans cette esquisse rapide nous n'avons pu qu'effleurer l'histoire d'un des plus précieux monuments de la métropole canadienne, aussi conseillons-nous à ceux que le sujet intéresse de lire la monographie de l'abbé Leleu : *Histoire de Notre-Dame de Bonsecours, à Montréal*. Ils y trouveront une page de nos annales écrite avec beaucoup de grâce et remplie de détails curieux.





NOTRE FEUILLETON.

Notre Roman Complet :

L'Incendiaire

par Camille Peré

I

LE SINISTRE

OMME la jeune fille fuyait dans l'obscurité de la vaste prairie plantée de bouquets de bois attenant à la propriété, une grande ombre masculine se dressa devant elle, lui barrant le passage.

—Qu'est-ce que c'est?...

Qui est là? cria une voix

rude.

Elle répondit faiblement, tremblante, reculant d'un pas, toute petite et mince dans son vêtement blanc :

—C'est moi, Métivier.

La voix du chef de culture s'adoucit aussitôt, reflétant un profond étonnement.

—Vous, Mlle Suzanne!... De ce côté... à cette heure! Sans vous commander, où donc que vous alliez?

La jeune fille balbutia :

—Je... j'allais... Mais vous-même, Métivier?...

L'homme rit.

—Ah! dame, j'avais été faire un tour du côté de chez ma femme... Ce n'est pas parce qu'on est de noce qu'il faut oublier ceux qui sont dans l'embêtement! C'est d'ailleurs une sottise farce qu'elle nous a fait, ma Louise, de tomber malade juste le matin du jour où l'on fiance mademoiselle Berthe

Suzanne eut un sursaut que l'on eût dit douloureux et s'écria précipitamment :

—Eh bien! justement, Métivier, j'allais chez votre femme!... prendre de ses nouvelles.

—Je vous remercie bien, mademoiselle, répondit le brave garçon touché. Mais, puisque je vous rencontre, je vous épargnerai la peine... d'autant qu'elle dort en ce moment, et le petit aussi.

—Un garçon, n'est-ce pas?

—Oui, et un beau!... Figurez-vous...

Mais Suzanne arrêta court son expansion paternelle, jetant d'un accent plein d'inquiétude :

—Qu'est-ce que c'est que ce bruit?...

Entendez-vous?

—Quoi donc? fit-il interdit.

Cependant, déjà la clameur extraordinaire parvenait à ses oreilles.

—Tiens...

Puis, se retournant, il eut un cri rauque et étouffé :

—Oh! le feu!

Suzanne avait bondi; et, se tournant aussitôt, elle aperçut une lueur sinistre dans le ciel sombre; puis, brusquement, une gerbe de flammes et d'étincelles qui éclataient comme dans un feu d'artifice.

—La grande meule!... C'est la grande meule qui brûle! s'était écrié le chef de culture avec angoisse.

Et le galop de ses gros souliers martela

le sol herbé, tandis qu'il courait vers le fléau inopinément déchainé.

Suzanne, les mains jointes et crispées, demeura pendant quelques instants immobile, éperdue, les yeux attachés à cette lueur menaçante qui grandissait, entendant comme dans un rêve la clameur montant là-bas, dans la nuit striée par les flammes... les cris d'effroi et de colère impuissante... Car, que faire devant le feu, à la Roulauderie, ce magnifique domaine normand planté sur la crête d'une colline, à cent mètres au-dessus du ruisseau coulant là-bas, pourvu d'un seul puits que vingt seaux d'eau mettraient à sec!...

Le feu!... le feu! La terreur constante des fermiers d'alentour, et en particulier du propriétaire de la Roulauderie, M. d'Herbelin, l'oncle de Suzanne et le père de la jolie et fantasque Berthe, dont on fêta cette nuit même les fiançailles avec son cousin Louis Rémuzat, lieutenant d'infanterie de marine, de retour du Tonkin depuis trois jours seulement.

Maintenant Suzanne, revenue à elle, courait de toutes ses forces, trébuchant sur les mottes de gazon et les taupinières, prise du morbide besoin de voir le sinistre de plus près.

Lorsqu'elle parvint à un terre-plein qui dominait le champ où la grosse meule de blé édifiée à peine quinze jours auparavant se dressait immense, imposante, prometteuse de pain et de richesse, la conflagration était dans son plein.

Spectacle à la fois grandiose et terrifiant.

Dans la nuit ténébreuse, c'était un brasier gigantesque, fantastique, sorte d'image de l'enfer, dont la flamme centrale s'élançait à plus de trente mètres de haut; tandis que des tourbillons de fumée tour à tour rouge incandescent, jaune d'or ou d'un noir verdâtre qui soudain s'illuminait de milliards d'étincelles, floconnaient à droite et à gauche, oscillant, s'étalant, s'étirant, ou bien ouvrant inopinément le passage à d'immenses langues de flamme d'un blanc-jaune éblouissant.

Une chaleur intense, dévorante, s'épandait, grillant les herbes et les broussailles, quelquefois coupée par des courants d'air froid, auxquels succédaient des bouffées torrides quand le vent changeait.

Et l'attrance de ce spectacle était telle qu'il fallait empêcher presque de force les femmes et les jeunes filles de s'approcher imprudemment...

Près de deux cents personnes étaient tassées là: invités en toilette de soirée, paysans des deux fermes appartenant à la Roulauderie, voisins des domaines adjacents accourus dès la première lueur et le premier cri d'alarme.

Et l'on restait impuissant.

L'on avait bien essayé de jeter de la terre, mais le malheur était trop avancé quand on s'en était aperçu, et M. d'Herbelin redoutant les accidents n'avait pas tardé à ordonner à ses hommes de reculer et de cesser leurs efforts.

On s'était borné à ensevelir de terre humide deux autres meules placées à quelque distance, afin qu'une flammèche égarée ne vint pas les enflammer à leur tour.

—En somme, fit observer l'un des assistants, M. d'Herbelin ayant eu la précaution d'assurer sa récolte, il n'y a que demi-mal...

Celui auquel il s'adressait ricana.

—Ce ne sera pas l'avis de la compagnie d'assurances! Avez-vous vu la tête lugubre de Lavaurdet?... Dame, il est le directeur de la succursale de Caen, et il est sûr que ses patrons lui feront grise mine comme si cet accident était de sa faute...

D'ailleurs, le brave Métivier n'entendait pas de cette oreille. Peu lui importait l'indemnité, c'était son blé, si beau, si lourd, sa paille incomparable, saine, luisante, dorée, qu'il lui fallait. Il ne se consolait pas et levait un poing menaçant vers le ciel.

—Ah! le misérable, le gredin qui a fait le coup!... Je le repincerai, allez!... et je lui ouvrirai le ventre avec ma fourche!...

Car il n'admettait pas que le feu n'eût pas été mis intentionnellement. Le parfait état de la paille ne pouvait faire supposer le cas de combustion par suite de fermentation.

Quelqu'un interrogea M. d'Herbelin.

—Croyez-vous vraiment à de la malveillance?

Le propriétaire, un grand bel homme de moins de cinquante ans, fort et bien découpé, hocha la tête avec souci.

—Qui sait?...

Louis Rémuzat, son futur gendre, jeta avec vivacité:

—Parbleu!... du reste, on sait à peu près qui... un domestique renvoyé...

M. d'Herbelin lui coupa la parole.

—Chut! Nous ne savons rien!... Le malheur a pu arriver par suite de quelque imprudence... l'enquête seule l'établira peut-être...

A ce moment, un cri se propagea dans l'assistance qui fit se retourner les trois hommes...

—Le feu! le feu!

Et cette parole éclatant tout à coup les fit sursauter.

—Le feu à la maison!...

Après une seconde d'indicible stupeur, ce fut une course, une bousculade. En une minute l'incendie persistant de la meule fût délaissé, continua dans la solitude. L'on se ruait vers une catastrophe bien autrement épouvantable...

La maison brûlait!...

C'était un long corps de bâtiment nu et blanc, élevé d'un seul étage, avec un haut toit d'ardoises, isolé des communs et se dressant seul au milieu des pelouses et des massifs bas.

Par trois endroits, au rez-de-chaussée et au premier étage, de la fumée et des flammes sortaient par les fenêtres.

De la porte du vestibule ouverte, un grand chien épagneul surgit soudain, hurlant à la mort, fuyant affolé, en renversant tout ce qui se trouvait devant lui.

Mais un cri surhumain domina la clameur aiguë, continue, des femmes que l'émotion rendait presque démentes.

—Ma fille!... Berthe!...

M. d'Herbelin courait, les bras en l'air vers la maison. Et soudain, il s'abattait, ayant buté dans un arceau de croquet demeuré planté dans le sable de l'allée après le jeu de l'après-midi, son pied si malheureusement pris sous lui qu'il ne parvenait pas à se remettre debout, la cheville brisée.

—Ma fille! cria-t-il dans une suprême angoisse, ses yeux attachés à cette maison muette, envahie par la fumée, léchée par les flammes, à cette fenêtre close derrière laquelle son enfant devait être demeurée!

Louis Rémuzat s'était élancé.

—J'y vais!

En effet, chacun se rappelait que, le bal encore loin de toucher à sa fin, la jeune

fiancée qui, par une raison inexplicable, se montrait sombre et boudeuse depuis le commencement de la soirée, s'était déclarée fatiguée et avait regagné sa chambre, suivie par sa cousine Suzanne.

Dix mains arrêtaient le jeune officier, des voix s'élevèrent.

—Tout brûle!... C'est inutile!... N'allez pas!... la maison est vide... Berthe a dû fuir!...

Certains prétendaient qu'ils avaient vu la jeune fille dehors; d'autres le niaient. On affirmait qu'elle s'était réfugiée en chemise, demi-morte, chez les fermiers. La cuisinière, la femme de chambre, interrogées, demeureraient stupides ou bavardaient à tort et à travers. Elles ne savaient pas. Personne n'était à la maison. Depuis une heure, tout le monde était au feu de la meule. Bien sûr, mademoiselle avait fait comme tous... elle était par là...

Pourtant, une voix terrifiée clama :

—Non, non... elle dormait, elle n'aura rien entendu!... Elle est encore dans la maison.

Louis repoussa ceux qui le retenaient :

—Laissez-moi!... Je la sauverai!...

Mais le lieutenant n'avait pas fait dix pas précipités vers le vestibule, d'où s'échappait une épaisse fumée, qu'une silhouette agile et blanche bondissait à sa suite et l'enveloppait de ses bras, l'immobilisant de son effort désespéré.

—Louis! n'y va pas!... C'est fou!... Je te le défends! cria une voix angoissée.

C'était Suzanne qui, on ne sait comment, avait percé les rangs de la foule et était parvenue à joindre le jeune homme.

Il essayait de se débarrasser de son étreinte avec peine, murmurant, la voix étranglée, ces étranges paroles :

—Lâche-moi... Pendant ce temps, elle meurt... Oh! tu ne voudrais pas que nous gardions cet affreux remords!...

A cette minute, une fenêtre s'ouvrit subitement au premier étage de la maison et, la figure décomposée d'une femme parut, immédiatement auréolée par les flammes qui couraient sur la façade.

—A moi! hurla une voix qui n'avait plus rien d'humain.

Et, tombant en arrière, Berthe disparut, tandis que des exclamations d'horreur et de

pitie emplissaient l'air. Le père, M. d'Herbelin, livide, la sueur perlant sur ses tempes, bégayant d'inintelligibles paroles, se tordait dans les bras des amis qui le soutenaient.

Tressaillant violemment à l'appel suprême de sa malheureuse fiancée, Louis repoussa Suzanne presque avec brutalité et, nouant son mouchoir sur ses narines et sa bouche, il s'élança impétueusement en avant.

Avec un cri de détresse, la jeune fille tomba agenouillée, les bras tendus vers le gouffre de souffrance et de mort dans lequel celui qu'elle aimait passionnément venait de disparaître...

A sa suite, entraînés par son courage, dix autres jeunes gens s'étaient précipités, pénétrant dans le vestibule, que les flammes ne gagnaient pas encore, mais où régnait une atmosphère d'asphyxie meurtrière.

Deux ou trois ressortirent presque immédiatement; quelques autres revinrent peu après, étourdis, suffoqués, chancelants; un seul, qui avait eu la précaution de couvrir sa tête et ses épaules avec un sac humide, resta invisible pendant un temps assez long pour que des exclamations d'alarme s'échappassent des poitrines palpitantes.

— Ils sont tous morts!

Suzanne se redressa.

— Louis!... gémit-elle.

Mais justement un groupe titubant, aveuglé, à bout d'énergie, débouchait de la baie enveloppée de fumée et venait s'abattre quelques pas plus loin.

Un immense cri de soulagement vibra; une foule se porta vers eux.

— Les voilà!... Ils rapportent la jeune fille!

M. d'Herbelin écrasant la main d'un ami entre ses doigts crispés, demanda:

— Ma fille?... Ma fille est-elle sauvée?

L'autre n'osait lui répondre.

— Je ne sais... Je ne vois pas... Tous se sont élancés...

Enfin, quelqu'un revint auprès du père.

— Elle est évanouie, mais elle vit!...

— Blessée?...

— Oui, mais peu grièvement, il semble. Ah! il était temps que l'on vint à eux!... Louis la portait sur ses bras, mais, suffoqué, anéanti, ne sachant plus où se diriger, il n'eut pas tardé à tomber si le garçon n'était ar-

rivé à son aide... Tous deux sont à demi-asphyxiés, mais le docteur répond de la vie de tous...

Là-bas, on s'était emparé des trois blessés et on les avait emportés loin du lieu du sinistre.

Mathurin n'avait pas tardé à reconquérir ses esprits, Berthe d'Herbelin inspirait plus d'inquiétude. Elle avait repris connaissance, mais elle poussait d'horribles gémissements et se plaignait de souffrances abominables. Ses cheveux étaient entièrement brûlés et des plaques tuméfiées marbraient son visage et sa poitrine.

Avec beaucoup de peine, car tout le monde perdait la tête, le docteur de la famille qui, heureusement, se trouvait parmi les invités, parvint à faire transporter la jeune fille dans la ferme voisine où des soins immédiats allaient lui être donnés.

Agenouillée aux côtés de Louis étendu sur le gazon, soutenant sa tête, Suzanne épiait avidement le lent retour de la vie sur le visage du jeune homme gravement intoxiqué par la fumée qu'il avait respirée malgré ses précautions.

— Louis, m'entends-tu?... Me vois-tu?... Me vois-tu? Louis, je t'en conjure, reviens à toi, parle moi! répétait-elle à voix basse, ardente, oubliant ceux qui les entouraient.

Il eut enfin un tressaillement.

Une lueur consciente passa dans ses prunelles jusqu'alors vitreuses ainsi que celles d'un mort.

Il balbutia:

— Est-elle morte?

L'homme que l'on avait désigné sous le nom de Lavaudet, le directeur de la maison d'assurances, qui soignait activement le jeune homme, lui répondit aussitôt:

— Non, non, rassurez-vous!... Votre fiancée vit... vous l'avez sauvée...

Mais, à sa grande surprise, Louis ne marqua aucune joie. Un simple soulagement, une détente parurent sur son visage.

— Merci, dit-il.

Et, ses yeux rencontrant ceux de Suzanne, il eut un geste, une singulière inquiétude peinte sur ses traits.

— Va, éloigne-toi, fit-il, mi-suppliant, mi-impératif.

La jeune fille se leva, et docile, recula,

sans le quitter de son regard plein de passion.

—Tiens! tiens! se dit le directeur étonné, on dirait qu'il y a une étrange entente entre eux!...

Et il se souvint tout à coup que, durant la soirée, il avait entendu des dames remarquer malicieusement que le fiancé paraissait beaucoup plus occupé de sa cousine Suzanne que de son autre cousine et fiancée Berthe d'Herbelin.

—Quelque amourette! pensa-t-il en se rappelant que Suzanne, orpheline d'un frère de Mme d'Herbelin, sans ressources, devait tout aux bontés de son oncle par alliance qui l'avait recueillie; au lieu que Berthe, la fille unique de la maison, possédait déjà par l'héritage de sa mère plus de cinq cent mille francs qui seraient doublés à la mort de son père.

Louis, fils d'une sœur de M. d'Herbelin, pouvait avoir cédé à la beauté, au charme très vif de la charmante Suzanne, mais, pratique au fond, il épousait l'autre cousine—du reste aussi jolie, mais de caractère capricieux, volontaire, égoïste et fort gâtée.

D'ailleurs, M. Lavaurdet ne s'attarda pas longtemps à ces pensées.

Là-bas, la tragédie des choses avançait à pas de géant.

Les poutres du toit, desséchées par les étés brûlants, et vieilles de près de deux cents ans, avaient flambé comme des fétus. Les ardoises fendues, crevées, roulant de toutes parts, avaient livré passage aux flammes; puis, subitement, les planchers avaient craqué et s'étaient effondrés, dans un vacarme assourdissant et de prodigieuses gerbes d'étincelles.

Un instant ralenti par la chute des pierres et des plâtras que les poutres avaient entraîné, le feu avait recommencé à jeter une clarté intense et ensuite les matériaux combustibles faisant défaut, il s'était peu à peu calmé.

Auparavant, personne n'avait pu s'arracher à ce spectacle. L'aube grise, puis blanche, vint éclairer le lamentable aspect des ruines croulantes, enfumées, des foyers disséminés çà et là, des groupes pâles, défaits, des assistants.

Enfin, transis par le froid du matin, tremblants d'émotion, les uns et les autres se

retirèrent peu à peu, chacun regagnant son logis.

Dans la ferme, le docteur partageait ses soins entre Berthe, saisie du délire, et M. d'Herbelin, que sa cheville remise en place faisait cruellement souffrir, et dont la fièvre était également intense, moins par suite de son accident qu'à cause de la peur et de l'émotion qui l'avaient accompagné.

Complètement remis, Louis aidait le docteur, ainsi que Suzanne, sérieuse, pâle et muette, dont les yeux s'arrêtaient parfois avec une fixité anxieuse sur le visage couvert de bandelettes de sa cousine.

Revenus à la possession d'eux-mêmes, les deux jeunes gens se montraient réciproquement une froideur correcte que démentaient étrangement les paroles prononcées de part et d'autre dans le désarroi de l'heure du danger.

Pourtant, leur soin précisément à éviter que leurs regards se joignissent, eût pu faire supposer qu'un mystère quelconque gisait entre eux—mystère qu'ils voulaient obstinément dérober à ceux qui les entouraient.

II

L'ENQUETE

Le désastre était complet. Rien ne subsistait de la maison d'habitation de la Roulauderie. Ce n'était plus qu'un monceau de ruines informes ou de pans de murs qu'il semblait qu'une poussée ferait écrouler.

Chaque jour, M. d'Herbelin se faisait traîner dans une petite voiture de malade sur le lieu de l'incendie et l'on procédait, sous ses yeux, au déblayage des décombres.

Il était accompagné de M. Lavaurdet qui, lui-même, amenait un employé chargé de noter les quelques objets que l'on retrouvait à peu près intacts, ayant été préservés par l'écroulement des cloisons et des murailles.

Cet homme au nom comique de Narcisse-Lalune, un ancien agent de la Sûreté, offrait sur sa physionomie intelligente et vicieuse, un curieux mélange de cuisinier et de gredin.

Il avait aussi pour mission de préciser les causes encore obscures de l'incendie.

Ce matin-là, les trouvailles avaient été nombreuses et M. d'Herbelin contemplait d'un oeil attendri les objets, les pièces de

mobilier demi brisé et brûlé, rangés autour de lui.

—Que voulez-vous, disait-il, dissimulant son émotion sous un sourire, cette maison détruite, ce n'est pas qu'une perte pécuniaire pour moi, c'est le nid familial disparu... C'est comme si je perdais une seconde fois mes vieux parents, ma femme, tout ce qui m'était cher et que me rappelaient ces vieilleries...

Cependant, là-bas, dans les ruines, des exclamations montaient du groupe d'ouvriers que la curiosité avait rassemblés. Lalune gesticulait, ses longs bras semblaient des pattes d'araignée.

—Qu'y a-t-il donc? s'écria M. Lavaurdet intrigué.

Son agent l'appelait.

—Venez!... Venez! Voilà une découverte qui vaut son pesant d'or.

M. d'Herbelin se dépitait de son immobilité forcée.

—Oh! ma jambe, ma maudite jambe!

On s'écarta devant M. Lavaurdet qui accourait.

—Voyez! criait Narcisse Lalune très excité. Voilà la preuve indubitable que le feu a été provoqué volontairement!... Voilà ce qui explique comment il a surgi en même temps dans trois endroits différents et la rapidité de la conflagration totale!...

Des poutres demi consumées et des plâtras enlevés venaient de mettre à jour un foyer intact fait de copeaux, de bois et de chiffons.

Lalune tâtait.

—Le tout est imbibé de pétrole!... Et il est facile de voir, aux restes noircis qui couvrent le carrelage, que l'on avait dû approcher des meubles pour que le feu se communiquât...

—Comment se fait-il que ce foyer soit demeuré en cet état? demanda M. Lavaurdet au comble de la surprise.

Le subordonné haussa irrévérencieusement les épaules.

—Evidemment, l'auteur du crime a oublié d'allumer ce brûlot préparé à l'avance, ou n'en aura pas eu le temps... Le feu ayant commencé au premier étage dans cette partie de la maison, le plafond s'est écroulé juste sur ce bûcher et l'a préservé des flammes qui ont consumé le mobilier voisin.

Courbé, M. Lavaurdet examinait la composition du foyer criminel.

—Voici des objets qui, peut-être, nous mettront sur la trace du coupable, murmura-t-il.

Lalune fit un geste.

—Une brouette!... Emportons tout cela!...

Peu après, les débris étaient minutieusement compulsés auprès de M. d'Herbelin, saisi d'horreur et de colère devant la preuve irrécusable du crime odieux et imbécile qui avait été commis.

—Pouvez-vous nous donner quelques renseignements sur ces objets? demanda M. Lavaurdet.

M. d'Herbelin répondit affirmativement.

—Je puis même certifier qu'on les a pris dans mon atelier, car voici des rognures de bois de teck que je m'amuse à travailler et dont aucun menuisier des environs ne possède d'échantillons.

—Bon cela! approuva Lalune avec satisfaction. Et ces chiffons?

A côté de débris de linge grossier, il déplia un assez grand morceau de satinette mauve à fleurs violettes, souillé et déchiré.

—Oh! je le reconnais! s'écria M. d'Herbelin, cela appartient à une robe que portait ma fille il y a environ deux ans...

Et, se reprenant:

—Non, je me trompe!... C'était à ma nièce.

M. Lavaurdet eut une vivacité.

—A mademoiselle Suzanne?... Vous en êtes bien sûr?...

—Sans doute.

Lalune repoussa les autres chiffons qui n'avaient aucun intérêt.

—Vous m'avez dit tout d'abord que vos soupçons se sont portés sur un ancien domestique?

M. d'Herbelin fit un geste colère.

—Ah! ça ne peut être que ce misérable!

Et, rapidement, il donna des détails.

Ce Nicolas était un enfant trouvé que l'on avait employé à la Roulauderie dès son plus jeune âge. Extrêmement borné à certains points de vue, n'ayant jamais pu apprendre à lire ni à écrire, il avait pourtant des côtés intuitifs curieux, une adresse native extrême, des qualités de sauvage, dont il possédait aussi les défauts, le penchant à

l'ivrognerie, la brutalité, la fausseté auprès de dévouements passionnés.

—Pour vous peindre d'un trait l'individu, acheva M. d'Herbelin, il me sauva la vie au péril de la sienne, un jour que, me promenant en bateau, j'avais chaviré non loin du moulin et, une autre fois, il faillit me briser le crâne d'un coup de crosse de fusil que j'esquivai par miracle, parce que j'avais rossé — injustement, je le reconnais — le chien favori de ma fille.

—Diable! s'exclama M. Lavaurdet. Et vous gardiez auprès de vous un Apache pareil?

—Je vous répète qu'il avait de notables qualités. Sa probité était absolue; il faisait, quand cela lui plaisait, le travail de dix hommes et, dans la maison, il rendait mille services.

—Depuis le départ de ce bizarre serviteur, continua M. d'Herbelin, nous avons d'ailleurs maintes fois reconnu combien il nous manquait.

—Cependant, vous vous en êtes séparé? demanda M. Lavaurdet.

—En effet.

—Peut-on vous demander pour quelle raison?

M. d'Herbelin fronça le sourcil; une contrariété se peignit visiblement sur son visage. Il hésita.

—Je vous avouerai que je préférerais la taire.

L'ancien agent fit observer avec gravité:

—Pourtant, monsieur, le nœud de la question est probablement là.

M. d'Herbelin s'exécuta avec une répugnance évidente.

—Eh bien, c'est ridicule à dire, mais ce malheureux fou était devenu éperdument amoureux de Berthe...

—Ah! ah! s'écrièrent les deux hommes sur des tons différents.

—C'était tellement absurde et monstrueux que je crus d'abord me tromper, puis mille indices me prouvèrent que ce n'était que trop certain... J'espérais que quelques mots indirects suffiraient pour le faire rentrer en lui-même, mais il feignit de ne point comprendre mes allusions... Bref, le jour où je m'aperçus que ce fou offrait un danger, je m'empressai de le congédier...

—Mademoiselle Berthe connut-elle cette passion? questionna M. Lavaurdet.

M. d'Herbelin se récria.

—Jamais de la vie!... Du reste, Nicolas avait dû reconnaître l'inconvenance et la sottise de ses sentiments, car il n'essaya point de fléchir ma volonté et quitta mon service sans même dire adieu à ma fille.

—Où était-il placé? fit Lalune qui écoutait profondément intéressé.

—D'abord dans une ferme presque voisine. Mais, sur mon observation qu'il me déplaissait de le voir sans cesse rôder sur notre domaine, il se gagea à sept ou huit lieues d'ici, et on ne le revit plus... Enfin, il n'y a pas plus de trois semaines, il me fit écrire pour m'annoncer son intention de se rendre en Tunisie... Il me demandait des recommandations pour un de mes amis fixés là-bas, dont je lui avais parfois parlé, ainsi que quelque argent qu'il promettait de me rendre par la suite.

—Vous lui avez accordé sa demande?

—Oui. A part cette folie qui ne me permettait pas de le garder, et les quelques lubies qui le possédaient parfois, je n'avais eu qu'à me louer de lui pendant plus de quinze ans, et je lui portais intérêt... Ah! il m'a bien récompensé, le gredin!...

Lalune suivait une idée.

—Il devait s'expatrier... Mais alors, nous pouvons savoir s'il a mis ou non son projet à exécution... Je vais télégraphier à l'un de mes anciens camarades qui habite Marseille...

M. d'Herbelin fouilla ses souvenirs.

—Voyons... il devait s'embarquer le 17 août... Je ne me rappelle plus la compagnie, mais le bateau portait le nom, je crois, de *Concordia*...

Lalune écrivait rapidement.

—Parfait! Nous sommes aujourd'hui le 19... Rien de plus aisé que de savoir si le paquebot a emporté notre homme!...

La femme de chambre qui accourait vivement, l'air effaré, les yeux brillants d'une curiosité un peu angoissée, interrompit le colloque des trois hommes.

—Monsieur!... c'est monsieur le docteur qui vous prie de venir immédiatement auprès de mademoiselle!...

M. d'Herbelin eut un cri d'émoi.

—Ma fille est plus mal?

La soubrette, un peu confuse de sa maladresse, s'empessa de la réparer.

—Non, non, monsieur, au contraire... Mademoiselle paraît se trouver beaucoup mieux... Elle ne peut toujours pas parler, mais elle a écrit qu'elle veut vous apprendre quelque chose au sujet du crime!...

Un cri s'échappa de la poitrine des trois hommes.

—Venez, messieurs, s'écria M. d'Herbelin avec précipitation.

Et il activa les hommes qui, déjà, sur son signe, s'étaient approchés et poussaient sa voiture.

—Vite, vite, à la ferme!

Lavaurdet et Narcisse Lalune avaient échangé un coup d'œil.

—Que pensez-vous de tout ceci, Lalune? interrogea le directeur de la Compagnie d'assurances.

L'ancien agent eut un geste vague, sa physionomie restait impénétrable.

—Il faut voir, se contenta-t-il de prononcer sentencieusement.

III

SUZANNE

Une heure environ avant cette conversation, Louis Rémuzat avait gagné, tout au bas de la colline, le sentier herbé qui longeait le ruisseau bordé de hauts peupliers. Soucieux, le front courbé, une cigarette aux lèvres, il se promenait lentement, les regards attachés sur le sol.

Un bruit léger le fit soudain tressaillir et s'arrêter. Il releva les yeux et, devant la silhouette de Suzanne qui se dressait soudain, barrant sa route d'un geste décidé, il recula légèrement, une expression de contrainte et de gêne répandue sur ses traits fins et expressifs.

Très blond, le hâle des mers et le soleil de l'Extrême-Orient avaient communiqué à son épiderme fin et uni une patine brune, chaude qui contrastait avec le bleu limpide de ses prunelles. Une légère barbe couvrait son menton arrondi et peu saillant. L'ensemble de sa physionomie annonçait un caractère peut-être très bon, susceptible de grandes qualités, mais assurément faible

et incapable de décision prompte et énergique.

—Louis, je veux te parler! prononça la jeune fille d'une voix dont l'altération n'excitait pas la fermeté.

Il détourna les yeux.

—A quoi bon? murmura-t-il.

Elle frémit tout entière; une indignation colora brusquement ses joues mates, ses yeux noirs étincelèrent; son petit front bas volontaire se barra de deux rides légères.

Et, violemment, imposant sa volonté, Suzanne repartit:

—Si tu ne sais pas pourquoi je tiens à te parler, je te le dirai; je le veux!...

Il se soumit aussitôt et passa tendrement son bras autour de la taille de la jeune fille.

—Tu sais bien que je t'aime, Suzette, fit-il à voix basse.

Elle ne se défendit point et ne répondit pas.

Ils marchèrent lentement, ainsi enlacés.

Dans les yeux fixes, absorbés, de Suzanne, deux grosses larmes ne tardèrent pas à perler, puis à déborder sur ses joues redevenues d'une pâleur mortelle.

—Pourquoi pleures-tu? lui demanda doucement Louis.

Elle hocha la tête, et, comme vaincue par la douleur, elle l'appuya sur l'épaule du jeune homme.

—Ah! Louis, s'écria-t-elle plaintivement. Nous nous aimons tant!... Nous aurions pu être si heureux!... Comment as-tu pu!...

Il s'agita fébrilement.

—Eh! tu le sais bien!... Que veux-tu, je n'ai pas une âme énergique, romaine, que rien n'arrête, que rien n'épouvante, comme la tienne! De tout temps, j'ai dû épouser Berthe... On nous a fiancés au berceau... Je dois tout à notre oncle, ainsi que toi... Mes études, les dettes que j'ai faites, il a tout soldé avec une patience inépuisable... Tu le sais, je l'ai toujours trouvé paternel, indulgent, prêt à me consoler, à me reconforter... à me gronder quand il le fallait... C'est un véritable père pour moi... Quand je t'ai aimée, à mon dernier séjour ici... quand j'ai vu que décidément Berthe ne m'était rien, ne me serait jamais qu'un devoir à subir, j'ai eu comme toi une révolte de mon avenir barré, irrévocablement promis... Je me suis dit qu'en somme on n'avait pas le droit d'exiger le sacrifice de ma vie entière...

que j'étais libre d'aimer qui je voulais... que toi seule devais être ma femme... Puis, le courage m'a manqué pour m'expliquer avec mon oncle... Je n'ai pas osé... Je n'ai pas pu lui avouer mon ingratitude, ruiner ses projets, briser l'espoir de toute sa vie...

Suzanne l'interrompit avec amertume :

—Tu ne t'inquiétais guère de ravager la mienne !

Il eut un cri désespéré.

—Si tu souffrais, est-ce que ma blessure à moi n'était pas aussi cruelle!...

Elle hocha la tête.

—Je n'en sais rien...

Il s'irrita de ce doute.

—Tu n'as pas le droit de dire cela, Suzanne, après ce qui s'est passé!... après cette soirée où nous avons été presque aussi coupables l'un que l'autre... après ce que tu as osé faire et que j'ai approuvé!...

La jeune fille s'arrêta subitement et en laça le cou de Louis d'un geste violent et passionné.

—Répète cela!... Dis-moi que j'ai bien fait, que je n'ai pas été une ingratitude, une misérable!...

Entraînée, affolée, il jeta impétueusement.

—Tu as bien fait!... Nous devons être l'un à l'autre... Peu importe le reste du monde, tout doit disparaître devant notre amour!...

Elle se serra contre lui.

—Ah! c'est que je te veux, entends-tu!... Tu es à moi! répéta-t-elle les dents serrées, la physionomie dure, hostile, menaçante.

Il affirma :

—Je suis à toi, Suzanne!

—Pour jamais?

—Oui!

—Même si elle se remet, même si elle redevient aussi jolie qu'auparavant?

—Certes!...

Elle posa ses mains sur la poitrine du jeune homme et l'écarta pour pouvoir plonger ses yeux dans les siens, le sondant avidement.

—Même si elle est défigurée à jamais?

Louis hésita, détourna ses prunelles et redit, la voix mal assurée :

—Oui!

Elle le força à la regarder, lui infusant son vouloir ardent.

—Tu ne cèderas pas à la pitié, aux pen-

sées de pusillanimité qui t'inciteraient à craindre les reproches, les accusations que ta défection ne pourra manquer de provoquer?

Il eut une explosion.

—Ah! Suzanne, comment ferais-je en effet pour abandonner cette malheureuse si elle devient un objet d'horreur pour tous!... C'était auparavant qu'il fallait me dégager!

Elle l'abandonna avec un geste de dépit.

—Si tu avais suivi mes conseils... cédé à mes supplications!...

Il l'implora :

—Suzanne!... ma Suzanne!...

Mais, d'un geste prompt, elle lui commanda le silence.

—Quelqu'un!...

Derrière la rangée des peupliers, Narcisse Lalune avançait avec prudence, guettant les jeunes gens. Quand il se vit démasqué, il marcha plus rapidement, salua avec désinvolture et dit :

—Mademoiselle... monsieur d'Herbelin vous prie de venir lui parler immédiatement.

Suzanne eut la même interrogation que son oncle, naguère.

—Berthe va plus mal?...

—Pas que je sache, mademoiselle... Mais, l'on a une communication urgente à vous faire.

Les jeunes gens échangèrent un bref coup d'œil que l'ancien agent intercepta.

—Et moi? demanda Louis avec une inquiétude naissante.

Narcisse répondit avec calme :

—On ne m'a chargé d'aucune commission pour vous... Mais vous ne ferez peut-être pas mal de vous tenir à portée.

Très pâle, Suzanne marcha en avant, d'un pas décidé.

—Eh bien, hâtons-nous!...

Lalune s'inclina, une expression admirative se répandant sur son visage.

—Nous vous suivons, mademoiselle.

A part lui, il pensait :

—Mâtin! elle est épataante de crânerie, cette petite femme-là!...

IV

LE CENACLE

Lorsque Suzanne pénétra dans la salle de

la ferme où son oncle l'attendait, elle se sentit soudain glacé par la solennité inattendue de la scène.

Elle eut un geste instinctif pour reculer, fuir... Déjà, la porte était refermée derrière elle, le lourd barreau de fer tiré, et Narcisse Lalune la poussait légèrement en avant.

—Veuillez vous asseoir, mademoiselle.

Elle se laissa tomber sur le siège qu'il lui désignait, emplie d'une épouvante irrésistible et irraisonnée.

C'était une salle très vaste, basse de plafond, aux poutres apparentes enfumées ; trois lits hermétiquement clos de rideaux de cretonne à fleurs occupaient le fond.

Dans l'un d'eux, Suzanne savait que Berthe était couchée, muette, sans doute l'oreille aux aguets, secrètement hostile.

Entre le foyer aux immenses landiers de fer et la fenêtre dont les petits carreaux verdâtres ne laissaient passer le jour qu'à regret, évoquant l'idée d'une prison, M. d'Herbelin étendu sur deux chaises, M. Lavaurdet et le docteur Faloux se tenaient auprès de la massive table de chêne polie par des siècles d'usage.

Narcisse Lalune s'installa à quelque distance sur un tabouret, de façon à bien apercevoir le visage de la jeune fille placée par ses soins en face du faible rayon de lumière provenant du dehors.

Un court silence régna.

Enfin, M. d'Herbelin, dont le visage était étrangement défait, et parfois traversé de brusques contractions nerveuses, fit un signe à M. Lavaurdet.

—Interrogez-la, prononça-t-il d'une voix étouffée.

Beaucoup moins ému, le directeur de la Compagnie d'assurances prit la parole avec empressement.

—Voici ce que c'est, mademoiselle. J'essaie, naturellement, d'établir par une enquête aussi serrée que possible les causes du désastre, et il nous a paru que vous pouviez être en mesure de nous donner quelques éclaircissements.

Ces paroles mesurées et précises parurent ramener quelque paix dans l'âme de la jeune fille bouleversée par l'étrange et mystérieuse ambiance dans laquelle elle se trouvait.

—Je suis à votre disposition, murmura-t-elle machinalement.

—Voulez-vous nous dire d'abord si dans la journée précédant l'incendie ou auparavant, vous n'avez vu aucune personne étrangère rôder autour de la maison?

Suzanne sembla chercher avec difficulté dans sa mémoire.

—Je n'ai rien remarqué.

—Vous n'avez pas vu un certain Nicolas?...

A ce nom, la jeune fille tressaillit et répondit avec une précipitation qui frappa les trois hommes :

—Non, certainement non!...

M. Lavaurdet baissa ses paupières pour cacher l'expression de triomphe qu'il sentait s'y glisser... Ah! ah! son hypothèse à lui n'était peut-être pas si mauvaise!... et Lalune verrait que, simple administrateur qu'il était, il en remonterait peut-être à un ancien policier.

—Fort bien, acquiesça-t-il avec la plus exquise politesse. Maintenant, dites-nous ce qui se passa dans l'après-midi et la soirée?

Et, la jeune fille demeurant silencieuse, ne sachant trop ce qu'il fallait raconter. égarée dans la multitude des souvenirs de cette période très remplie de détails insignifiants et d'incidents qui touchaient à une intimité et un secret qu'elle ne voulait point révéler, il précisa sa demande :

—En même temps que votre cousine, vous avez quitté le bal, qui avait lieu dans la grange aménagée pour la circonstance?...

—En effet, monsieur.

—Savez-vous quelle heure il était en ce moment?

Elle fit un geste d'ignorance.

—Non, monsieur.

—Environ onze heures... Il est naturel que votre départ, ainsi que celui de l'héroïne de la fête, fût remarqué et commenté. L'on croyait d'abord que vous étiez allées réparer quelque accident de toilette, puis l'on s'étonna de votre absence prolongée... Si des parties importantes n'avaient été engagées et un souper annoncé, sans doute les invités se seraient-ils peu à peu retirés... Voulez-vous nous dire la cause de cette conduite, au moins étrange de la part de toutes deux?

Suzanne se troubla.

—Ma cousine était fatiguée! balbutia-t-elle.

M. Lavaurdet eut un sourire de douce ironie.

—Excuse vraiment peu plausible lorsqu'on a dix-huit ans et que l'on assiste à son propre bal de fiançailles!... Allons, je vais vous aider... Votre cousine avait une grosse contrariété.

Une violente rougeur envahit le visage de Suzanne. Elle s'écria avec vivacité:

—Berthe a parlé?

—Mademoiselle d'Herbelin ne peut encore prononcer une parole à cause de ses brûlures des lèvres, répondit M. Lavaurdet, mais néanmoins soyez persuadée, mademoiselle, que nous sommes fort bien renseignés!...

Suzanne se leva brusquement et fit un pas vers M. d'Herbelin, silencieux, visiblement tourmenté par une douloureuse émotion.

—Mon oncle, je vous dirai tout!... Mais, à vous seul!...

Mais, à sa grande stupéfaction, M. d'Herbelin eut un geste d'horreur et s'écria avec véhémence:

—Du tout!... Parle devant tous!... misérable, ingrate! monstre!

Elle recula interdite, redevenant graduellement livide; puis, recouvrant son énergie habituelle, elle eut un geste décidé et déclara:

—Soit!...

Avant de parler, son regard plein de défi s'attacha aux rideaux fermés derrière lesquels elle supposait que sa rivale l'écoutait. Après un instant de silence, se tournant vers M. Lavaurdet, Suzanne lui dit:

—Berthe a quitté le bal parce qu'elle comprenait que cette fête de fiançailles ne serait jamais suivie pour elle de celle des noces... On avait habilement circonvenu Louis, profité de la faiblesse de son caractère, abusé de sa reconnaissance... Mais à la fin, l'amour qu'il ressent pour une autre a vaincu... Il l'a laissé entendre, et c'est à la suite de cela que Berthe a renoncé à jouer une comédie vaine et menteuse...

Narcisse Lalune qui écoutait intensément et qui, sans bruit, s'était rapproché, glissa d'une voix blanche:

—Alors, vous l'avez suivie dans sa chambre?

—Une explication nette était nécessaire...

Louis n'aurait pas eu le courage de la provoquer et de la soutenir, c'est donc à moi de l'assumer...

—Vous lui avez ordonné de renoncer à son fiancé?

—Oui!

M. Lavaurdet jeta vivement—désireux de reprendre l'interrogatoire à Lalune qui, sans respect hiérarchique, se substituait à lui:

—Et comme votre cousine se refusait énergiquement à cet acte, vous l'avez injuriée, menacée, presque maltraitée...

Suzanne eut un regard dédaigneux.

—Je lui ai déclaré que rien n'empêcherait que ce qui était ma volonté prévalût.

M. d'Herbelin qui, jusqu'alors, s'était contenu, éclata:

—Ainsi, tout est vrai!... Tu as volé le fiancé de ma fille!...

Il suffoquait. Le docteur Faloux s'interposa:

—Chut! vous vous faites mal, mon ami!

Voulant frapper un grand coup, M. Lavaurdet se leva vivement, saisit les deux mains de Suzanne et, plongeant ses yeux inquisiteurs dans ceux de la jeune fille, il lui dit soudain:

—Voulez-vous m'apprendre pourquoi, lorsque vous avez quitté votre cousine, vous l'avez enfermée à clef dans sa chambre?...

Mais, soit que Suzanne fût préparée à cette question, soit qu'au contraire celle-ci n'éveillât rien de particulier en son esprit, elle ne manifesta aucune émotion, et répliqua distraitement, comme préoccupée d'autres sujets.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne l'ai pas enfermée...

Mortifiée, mais ne voulant pas rester sur cet échec indéniable, M. Lavaurdet continua:

—Et, où êtes-vous allée ensuite?

—Je suis sortie dans le parc.

—Comment se fait-il que l'on vous ait rencontrée, fuyant la maison, au moment où l'on venait de s'apercevoir de l'incendie de la meule?

—J'étais émue... J'avais besoin de prendre l'air.

—Combien de temps a duré votre discussion avec votre cousine?

—Je ne sais pas... une demi-heure, peut-être.

—Et vous, sortiez directement de sa chambre quand Métivier vous a croisée?

—Oui.

M. Lavaurdet triompha.

—En vérité?... Eh bien, il doit y avoir quelque erreur dans vos comptes, car entre votre départ de la salle de ce bal et le moment où l'incendie de la meule, s'est déclaré, il ne s'est pas écoulé moins d'une heure et demie!...

Toutes ces répliques s'étaient changées avec, de part et d'autre, une vivacité qui ne laissait place à aucune réflexion.

Suzanne eut un geste de lassitude.

—Peut-être avons-nous discuté plus longtemps... Nous étions toutes deux fort animées...

—Non, vous ne vous trompiez pas... Vous n'avez bien causé qu'une demi-heure avec mademoiselle Berthe, car la femme de chambre a constaté qu'il était un peu moins de minuit moins le quart quand elle vous a vue glisser hors de la maison et vous diriger vers l'aire où se dressait la grande meule...

Un malaise inexplicable commençait à envelopper Suzanne.

—C'est possible.

—Alors, dites nous ce que vous avez fait pendant ce temps?...

Elle répondit avec effort:

—Je suis revenue auprès de la grange... Je ne voulais pas rentrer dans le bal, mais je souhaitais parler à mon cousin!...

—Et vous avez attendu là, seule, pendant près d'une heure?

—Non, il est sorti, comme je l'espérais, et nous avons causé...

—Pardon! interrompit Narcisse Lalune, mais, tout à l'heure, vous nous avez dit que lorsque vous avez parlé au chef de culture, vous sortiez directement de chez votre cousin?...

Un éclair de colère passa dans les yeux noirs de Suzanne; elle répliqua avec un accent de mépris écrasant:

—Est-ce que je dois compte de mes actes? Et, à vous, monsieur, par hasard!...

Soulevé sur ses deux mains appuyées à la table et à sa chaise, une violente indignation enflammant ses yeux, M. d'Herbelin tonna tout à coup:

—Réponds, Suzanne! Réponds!... car tu es ici devant des juges!

Elle tressaillit.

—Des juges? fit-elle interdite, incertaine. Puis elle eut un cri aigu d'effroi involontaire.

Inopinément, les rideaux du lit de Berthe s'étaient ouverts et, un étrange et terrifiant fantôme blanc s'était dressé, son séant... Deux yeux fulgurèrent au milieu de l'em-maillottage des bandes de mousseline et de diachylum, tandis qu'une main tremblante saisissait sur le couvre-pied un papier et le tendait impérieusement.

Lavaurdet poussa la jeune fille.

—Allez!... prenez ce papier sur son séant...

Glacée par la peur, obéissant comme par suggestion, Suzanne, muette et frissonnante, marcha jusqu'au lit et prit le papier que lui tendait la blessée... Celle-ci retomba en arrière et se perdit dans l'ombre des rideaux en poussant un gémissement inarticulé.

—Lisez! lisez! ordonna M. Lavaurdet.

Elle redescendit jusqu'à la fenêtre d'un pas automatique, et, courbée sur le papier, une sueur froide perlant sur son front, elle épela péniblement une écriture tremblée, grossière, tracée de travers sur la large feuille, mais que l'on pouvait néanmoins reconnaître de la main de mademoiselle d'Herbelin.

—C'est Suzanne l'assassin et l'incendiaire. Elle m'a volé le cœur de mon fiancé. L'autre nuit, elle m'a suivie dans ma chambre pour me menacer et m'ordonner de renoncer à Louis. Comme, malgré mon effroi, j'ai refusé, elle est partie folle de rage et m'a enfermée avant d'aller mettre le feu à la meule... Et alors, tout le monde occupé de l'incendie, elle est revenue brûler la maison... Je m'étais endormie, épuisée par la scène qu'elle m'avait faite. Quand je me suis éveillée et que j'ai voulu sortir, j'ai trouvé la porte fermée et la clef en dehors... Louis n'est pas son complice, elle a tout fait seule pour se venger de nous tous et le conquérir plus sûrement, car elle savait que jamais il ne se déciderait à m'abandonner."

La malheureuse Suzanne lut jusqu'au bout cette épouvantable dénonciation, puis, relevée des yeux égarés, tendit les bras, laissa échapper le papier, porta les mains à son front en poussant un cri terrible, surhumain, qui fit passer un frisson glacé sous l'épiderme des assistants, et tomba à la renverse, raide, sans connaissance, peut-être, morte—tuée par la violence de l'émotion.

V

LE DOCTEUR

Lorsque Louis Rémuzat, qui se promenait de long en large devant la ferme, fort intrigué du secret conciliabule qui s'y passait, vit sortir le docteur Faloux portant sur ses bras Suzanne inanimée, il eut un cri anxieux :
—Qu'a-t-elle?... Que s'est-il passé?...

Le docteur le rassura du geste.

—Rien, un évanouissement... Aidez-moi à la soigner...

Il transporta la jeune fille jusqu'à une grange, où il la déposa sur une botte de paille. Raidie, les yeux clos, d'une pâleur cireuse, elle semblait morte.

—Mon Dieu, mon Dieu! Balbutiait Louis avec angoisse.

—Ce n'est rien, affirma de nouveau le médecin. Une simple syncope à la suite d'une cruelle émotion.

Et, tirant de sa poche un flacon de sels anglais, il le fit respirer à Suzanne, qui ne tarda pas à reprendre vie.

Ce fut d'abord un long frisson qui passa sur son épiderme; ses mains se crispèrent, son front se contracta. Puis, ses yeux s'ouvrirent; elle regarda autour d'elle, hébétée.

—Parle-lui, conseilla le docteur à Louis.

Le jeune homme se pencha, passa son bras sous la taille de la pauvre enfant encore renversée et murmura tendrement à son oreille :

—Ma Suzanne... ma chérie...

A cette voix, elle tressaillit violemment, se souleva et, reprenant entièrement conscience de ce qui venait de se passer, éclata en affreux sanglots.

—Mon Dieu! qu'y a-t-il?... Je t'en conjure, dis-moi? répétait Louis éperdu, bouleversé par l'explosion de cette douleur.

Le docteur s'interposa, paternel.

—Allons, calmez-vous, mes enfants... il ne sert à rien de se rendre malade ainsi... D'autant plus que, dans la circonstance, il vous faut tout votre bon sens.

Et Louis, s'arrachant un instant à l'étreinte désespérée de Suzanne pour le questionner, il répondit :

—Il y a, j'en suis persuadé maintenant, un épouvantable malentendu... qu'a créé une jalousie, un aveuglement de femme et qu'a

entretenu le zèle intempestif de deux esprits compliqués, soupçonneux, enchantés de jouer au juge d'instruction...

Tandis que le docteur Faloux mettait Louis au courant de la terrible accusation portée sur la malheureuse Suzanne, celle-ci, sans l'écouter, tenait son regard avidement attaché sur le jeune officier, guettant la première impression qui s'y ferait jour.

Il n'eut qu'un immense sursaut d'indignation. Ses bras se tendirent instinctivement vers elle; il l'enveloppa d'une caresse protectrice, d'une tendresse exaspérée.

—Ma Suzanne!... Les misérables! les fous!... Quel aveuglement!...

Elle l'étreignit aussi passionnément.

—Ah! Louis, tu n'as pas douté de moi! balbutia-t-elle, les sanglots et les larmes la suffoquant.

Il eut un grand geste.

—Quelle folie!... Quelle absurdité!... Et, cest ton oncle, c'est Berthe qui osent!... Ah! laisse-moi, je vais leur parler!... et malheur à eux s'ils persistent dans cette ridicule, cette odieuse voie!...

Mais le docteur l'arrêta.

—Non, croyez-moi, le moment est mal choisi... Ils sont sous une impression qu'aucune de vos paroles n'ébranlera... Laissez passer quelques heures, une réaction fatale se produira et il faudra venir alors apporter des faits qui réduiront à néant cette trame tristement romanesque...

Louis s'exclama.

—Des faits!... Est-il besoin de faits pour démontrer ce qui est flagrant, indéniable! Suzanne perpétrant un crime aussi abominable!... Suzanne vouant sa cousine, son amie d'enfance, presque sa sœur à un tel supplice!... Suzanne déchaînant un fléau pareil, volontairement!... Mais, cette supposition est tellement insensée!...

Le docteur acquiesça sans conviction.

—D'accord... Pourtant, présenté de certaine façon, c'était admissible... et la preuve c'est que moi-même...

Louis l'interrompit avec impétuosité.

—Ah! docteur, vous ne voulez pas dire que vous aussi vous soupçonniez cette enfant?...

Le docteur Faloux braula la tête.

—J'étais troublé!... Ah! mon cher ami, je savais qu'elle vous aimait passionnément...

et la passion détraque tout chez la femme...

Suzanne fit un pas vers le médecin, et la voix vibrante :

—Ce doute est-il entièrement évanoui de votre esprit, à présent, docteur?

Il eut un élan.

—Certes oui, ma chère enfant!

Et, d'un mouvement spontané, il lui ouvrit les bras, dans lesquels elle se jeta avec une nouvelle crise de pleurs.

Quand elle fut un peu remise, le docteur reprit :

—Voyons, résumons-nous... Cette enfant ne peut reparaître devant son oncle après la scène qui vient de se passer... Que comptez-vous en faire, Louis?

Le jeune homme eut un geste vague.

—Nous partirons..

Le docteur secoua la tête.

—Mauvais, cela!... Evidemment, jusqu'ici tout se passe en famille, mais qui sait si, vous, ayant l'air de fuir, et les esprits s'aidant de plus en plus, des partis extrêmes ne seraient pas pris...

Suzanne poussa une exclamation d'effroi.

—Mon Dieu, mais, vous ne pensez pas que l'on m'accuse?... Que l'on me dénonce? La justice, alors?

—Calmez-vous, ma petite! Soyez persuadée que nous ne laisserons pas les choses en venir là... Mais encore faut-il ne pas commettre d'imprudences ni de maladresses. Voici ce que je vous propose. Suzanne va venir s'établir chez moi... ma femme sera enchantée de la recevoir, et il sera aisé d'expliquer son séjour chez nous, à la suite de la destruction de la Roulauderie...

Louis saisit les mains du brave homme.

—Oh! docteur!... que vous êtes bon! balbutia-t-il ému, des larmes dans les yeux.

—Bien, bien! vous me remercieriez une autre fois! s'écria gaiement le médecin. En ce moment, ne songez qu'à une chose... A l'enquête que vous devez faire vous-même, en toute diligence, pour sauver votre fiancée. Car je suppose que je dois qualifier Suzanne ainsi?

Le jeune homme acquiesça avec vivacité.

—Ah! certes!

—Eh bien! découvrez l'auteur du crime! Louis fit un geste de désespoir.

—Hélas, où le prendre?

Devant la nécessité d'agir, devant la lutte,

sa faiblesse naturelle un moment galvanisée par la colère et la souffrance reprenait le dessus.

Le docteur, qui le connaissait bien, haussa les épaules.

—Oh! tout seul évidemment vous n'y parviendriez pas... Mais, un hasard m'a mis en relations avec un individu pour qui cette recherche sera un jeu et une distraction...

—En vérité?

—Oui... c'est un de mes clients... un bonhomme qui a pris en quelque sorte sa retraite depuis cinq ou six ans à Neubourg... Un ancien agent des plus retors, paraît-il, et au demeurant fort brave homme... Il sera curieux de le mettre aux prises avec ce curiste de Narcisse Lalune, qui lui—je me suis laissé dire—n'a jamais été qu'un limier de dixième ordre.

Absorbé, le jeune officier l'interrompit :

—Comment s'appelle cet homme?... Où le trouverai-je?

—Son nom est Duru, et je vous ferai faire sa connaissance aujourd'hui même... A cinq heures, nous le trouverons sûrement.. au café de l'*Union*, en train de faire sa partie de billard.

—Ah! docteur, vous nous sauvez la vie!

Le brave homme rit.

—Dame, c'est mon métier!—Voyons, mes enfants, patientez quelque peu... Je rentre un moment là-bas voir de quoi il retourne, et poser les bases d'une armistice... Après quoi, nous regagnons ma voiture qui attend à l'entrée du bois... J'installe Suzanne et nous partons à la recherche de mon bonhomme... Soyez tranquille, dès demain à l'aube, il sera en chasse, et je vous promets du nouveau d'ici peu...

A peine le docteur avait-il disparu dans l'intérieur de la ferme que Suzanne s'empara des mains de Louis et lança fiévreusement :

—Ecoute, Louis, je crois bien, hélas, que je connais le coupable!...

Il se récria :

—Et tu n'as pas parlé?

Elle fit un geste.

—C'est si horrible d'accuser quelqu'un lorsqu'on n'est pas sûr... lorsque l'apparence seule accuse et que, au fond, on doute... on ne peut admettre...

—Mais qui?

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle pour être sûre qu'ils étaient bien seuls.

—Eh bien, deux jours avant l'incendie j'ai vu Nicolas...

Absent, le jeune homme n'avait point su les causes réelles du renvoi du pauvre diable, aussi demeura-t-il incertain, incapable de peser la valeur de cette révélation.

—Ah!... Eh bien?...

En peu de mots, résumant le plus brièvement possible l'histoire du malheureux, Suzanne dit l'amour de cet homme — amour que par imprudente coquetterie et sottise, Berthe n'avait pas laissé d'attiser à l'insu de son père... Elle raconta comment M. d'Herbelin l'avait soupçonné et s'était décidé à éloigner son serviteur.

—Dernièrement, il vint à la Roulauderie apprendre qu'il se décidait à se rendre en Tunisie... Il eut un long entretien avec mon oncle, et je crois que celui-ci lui donna de l'argent pour faciliter son départ... Comme il allait quitter la maison, je vins à passer par là, il demanda à me dire adieu et nous avons causé quelque temps de choses et d'autres... Il était si calme, si gai d'apparence que je me réjouissais de penser que ses idées absurdes lui avaient passé... Mais, soudain, la voix de Berthe retentit à quelque distance... Il devint pâle... mais pâle comme un mort... son visage se décomposa... Je crus qu'il allait tomber tant ses jambes semblaient molles, incapables de le soutenir...

—Pauvre homme! laissa échapper Louis.

—Enfin, il se remit, et, baissant la tête, murmurant un adieu, il se sauva sans regarder derrière lui... A ce moment, je respirai, je croyais que jamais plus nous ne le reverrions...

—Et?

—Eh bien, l'autre jour, dans l'après-midi, j'étais allée au petit bois pour cueillir du hêtre et des pervenches dont il me manquait quelques touffes pour la décoration de la salle de bal, quand, tout à coup, j'aperçus Nicolas assis sur une souche... Il m'examinait, silencieux, sans bouger, l'air égaré... Je lui parlai, il ne parut pas m'entendre, et il me dit enfin seulement, d'un ton d'angoisse que jamais je n'oublierai:—Est-ce vrai qu'elle se marie?...

Louis eut un cri.

—Ah! je comprends!... Tu as raison!... Ce ne peut être que ce misérable, poussé par la jalousie, affolé par le désespoir, qui a commis le crime!...

Les traits contractés, Suzanne dit:

—Je le crains... Immédiatement la pensée m'en est venue... Mais pourtant comment, aimant Berthe comme il l'aimait, aurait-il eu cette épouvantable pensée de cruauté de la tuer, de la vouer à une mort la plus affreuse qui existe!...

—Peut-être ne savait-il pas qu'elle fût à la maison...

Suzanne secoua la tête.

—Quelle est donc ta pensée, ma chère Suzanne? demanda Louis.

—Ne te souviens-tu pas, répondit la jeune fille, que lorsque tu parvins à sa chambre pour la sauver, tu as trouvé la porte fermée et la clef au dehors?... Quand Berthe s'est réveillée, la pauvre fille a voulu fuir et s'est heurtée à cette porte close... On avait bien voulu sa mort!...

—Quand tu es sortie de chez elle, as-tu remarqué de quel côté se trouvait la clef?

—Eh non!... j'avais bien la tête à cela!

—Que s'est-il passé au juste entre vous?

—Mon Dieu, tu sais que tes assiduités auprès de moi l'avaient exaspérée... Quand je suis entrée chez elle, elle m'a ordonné de sortir en m'injuriant... Je suis restée quand même... J'étais excitée, moi aussi... Je lui ai dit que jamais tu ne l'avais aimée, que, par reconnaissance, tu n'osais te délier, mais que je t'y contraindrais, et que pour elle, je la forcerais à te rendre elle-même sa parole... Elle jura que non... Pendant quelques minutes notre débat fut des plus violents, et je t'avoue que je ne sais plus au juste ce que j'ai prononcé... Je n'avais plus la tête à moi... Tu as vu combien j'étais bouleversée quand nous avons causé auprès de la grange... et encore, ma colère avait eu le temps de tomber.

—Et durant cette conversation, tu n'as point soupçonné que quelqu'un fût là, tu n'as rien rencontré?

—Rien.

—Plus tard non plus?

—Rien, te dis-je... Mais, j'aurais passé auprès de n'importe qui sans l'apercevoir, tant j'étais troublée... Métivier m'a presque heurtée, dans la prairie où je me trouvais,

je ne sais pourquoi... Ensuite, j'ai vu le feu, et les événements de cette nuit se sont succédés.

Le docteur revenait vers eux.

—En route, mes enfants, et ne vous inquiétez de rien, l'affaire est en bonne voie...

Louis l'interrogea précipitamment.

—Sont-ils revenus à un jugement plus sain?... Commencent-ils à reconnaître leur erreur?

Le docteur parut embarrassé.

—Ah ! dame, pas absolument... enfin, l'on a promis d'attendre le résultat de nos recherches...

—Quoi, c'est tout? fit Louis désappointé.

Le docteur eut un geste.

—Ah! que voulez-vous, je comprends que vous trouviez cela peu de chose!... Mais quoi? il ne faut pas vouloir aller plus vite que les violons!... Tranquillisez-vous... la chose dans les mains de Duru, cela ira comme sur des roulettes... il est extraordinaire, cet homme!...

VI

DURU

Le lendemain, Louis se promenait de long en large sur la place de la petite ville de Neubourg, guettant, fiévreux, la rue oblique et mal pavée, où déboucherait tout à l'heure la diligence qui ramènerait Duru, du canton, où Nicolas avait demeuré et où, suivant l'expression de l'ancien policier, il avait été lever et prendre la piste.

Mais, lorsque la vieille voiture gringote et tremblante sur ses essieux, cahotant sur les pavés, au trot houleux de ses haridelles, fut arrêtée devant le Café de l'Union, le jeune officier eut un très vif désappointement en ne voyant descendre que trois braves femmes chargées de paniers, un prêtre et un vieux paysan, tout courbé sous sa blouse bleue, et s'aidant d'une canne faite de deux églantiers tordus naturellement, polis et noircis par le contact des mains.

Comme Louis allait se retirer, maugréant contre Duru qui s'attardait au-delà de ses prévisions et allongeait ainsi la période pénible d'indécision et d'attente où lui et Suzanne se trouvaient, le vieux paysan nouveau qui passait à côté de lui, jeta soudain d'une

voix basse, dont pourtant le timbre non déguisé fit tressaillir le jeune homme: "Suyez-moi à distance... j'ai à vous parler. Nous rentrerons chez moi par le passage, qui est plus désert que la rue."

Louis obéit à cette injonction, plein de stupeur et d'admiration.

Rendu devant la petite porte de son jardin. Duru l'ouvrit et pénétra vivement dans la propriété. Lorsque Louis le rejoignit, il le trouva redressé, un sourire goguenard aux lèvres, en train de décoller avec précaution les "pattes de lapin" qui ornaient ses joues et modifiaient sa physionomie habituelle.

C'était un petit homme maigre, sans âge facilement déterminable, le visage imberbe naturellement, la physionomie d'une grande souplesse.

Il coupa les paroles d'étonnement de Louis qui s'extasiait sur la transformation inouïe qu'il avait su opérer en lui-même, moins encore par le fait des vêtements, mais en changeant l'expression de sa physionomie, son allure et sa tournure.

—Eh! c'est l'enfance du métier! s'écria l'homme. Entrez, je vais reprendre mes habits ordinaires et nous allons nous rendre immédiatement à la Roulauderie.

Pendant qu'il changeait, il relata ce qu'il avait recueilli sur l'homme qui les préoccupait, en se faisant passer pour un sien parent le recherchant à cause d'une question d'héritage.

—C'est un camarade de la ferme où il se trouvait, un ancien soldat—ou plus probablement un ancien disciplinaire—qui a longtemps habité l'Algérie et la Tunisie, et l'a séduit par ses récits puis décidé à s'établir là-bas, où cet homme lui-même désirait retourner... Le 15, les deux compagnons ont touché leur compte, et sont partis avec leur baluchon dans une charrette qui venait ici; leur intention était de gagner Evreux à pied par économie, et de prendre là le train pour Paris. Tous deux, Nicolas et l'autre homme, que l'on appelle Bernard, semblaient très décidés et joyeux, pleins de confiance en l'avenir... Depuis longtemps on n'avait vu Nicolas le cœur aussi léger... Tout le monde est d'accord pour reconnaître que Bernard avait beaucoup d'influence sur Nicolas, mais que, cependant, lorsque les lubies d'humeur noire de celui-ci le reprenaient, son cama-

rade n'arrivait pas à l'en soulager.

Louis avait écouté avec intérêt le récit de l'ancien policier.

—Et maintenant qu'allons-nous faire? demanda-t-il, perplexe.

Il lui semblait impossible de retrouver la trace de l'homme.

—Nous rendre à certain auberge où l'on m'a dit que Nicolas avait coutume de fréquenter lorsqu'il passait par ici, et là, nous verrons... En théorie policière, il faut pour se diriger sûrement ne pas essayer de voir trop loin, ou bien l'on se blouse inmanquablement... La bonne piste est celle où l'on ne manque pas une de ces étapes... Jusqu'ici, je suis en bonne voie, il s'agit de nous le maintenir, ce sera relativement aisé. Le temps écoulé étant minime entre ce moment-ci et celui que nous voulons préciser.—Ah! c'est autrement dur quand il s'agit de reconstituer une action remontant à six mois, un an, plus parfois!—et pourtant, on y est arrivé, ajouta le petit homme avec un visible orgueil.

Un instant, il parut travaillé par le désir de conter quelque souvenir de gloire professionnelle, mais l'air poliment attentif de Louis et sa distraction évidente le rappellèrent à la nécessité de ne point perdre de temps.

—Allons, filons! se contenta-t-il de dire.

Dans le faubourg, vite atteint, de la petite ville, ils pénétrèrent dans la cour pittoresque d'une auberge moitié ferme, moitié caravansérail, avec sa cour entourée de bâtiments dont le premier étage posé sur des poutres formant pilastres ouvrait au rez-de-chaussée des arcades basses continuées par des pièces sombres où s'empilaient des marchandises, des animaux, des objets à vendre et des objets de rebut, les uns attendant la foire bi-mensuelle pour s'étaler, les autres un amateur problématique.

Une chaude odeur d'écurie montait, mêlée au relent vineux de nombreux tonneaux défoncés semés çà et là entre les charrettes et les tape-culs remisés, les brancards en l'air.

Duru grimpa lestement un escalier rustique fait de véritables madriers à peine équarris, et pénétra avec aisance dans la grande salle de cabaret toute emplie de parfums d'oignon et de vin, où deux ou trois

paysans buvaient; tandis que la maîtresse du lieu, une grosse femme d'âge moyen, assez accorte, raccommoait un bas beige, avec de la laine violette, d'un air attentionné et satisfait.

—S'il vous plaît, madame, dit-il, vous souvient-il d'avoir vu, la semaine passée, Nicolas, de la ferme des Artaud, avec son camarade Bernard?

La femme releva la tête, considéra longuement Duru, accorda un sourire engageant à la bonne mine de Louis, et, polie:

—S'il vous plaît?

Daru recommença imperturbablement sa question, sachant qu'il est bien rare qu'une personne de la campagne saisisse le sens d'une phrase qui lui est adressé à brûle-pourpoint.

Cette fois, elle répondit aussitôt:

—Parfaitement, monsieur, même qu'ils ont mangé un morceau ici et qu'ils m'ont raconté qu'ils partaient ensemble pour les Algéries...

—Précisément... Mais voici que ce pauvre Nicolas, qui est en partance à Marseille, se trouve bien embarrassé, attendu qu'il a égaré son livret... C'est pour cela que je vais un peu partout où il est passé pour tâcher de remettre la main dessus.

La patronne s'intéressa:

—Son livret, le pauvre diable?... Ah! ben, en voilà un embêtement!

—Mais oui, surtout dans les conditions où il se trouve, se rendant dans un pays éloigné, au milieu de gens qui ne le connaissent pas. Alors, vous n'avez rien vu?

La grosse femme se leva, sincèrement désolée.

—Non, ma foi, mon cher monsieur! C'est pour sûr pas ici qu'il l'a égaré, on l'aurait vite aperçu... Vous voyez comme la salle est tenue?... pas un grain de poussière, j'ose le dire. Après chaque tournée, on passe le torchon sur la table, on remet les chaises en place... un objet comme un livret, ça n'est pas si mignon, on l'aurait déniché de suite, c'est évident!...

Et, se remémorant, elle désigna une table vide, dans un coin.

—Tenez, c'est là qu'ils se sont assis. Il était vers dix heures, dix heures et demie... Ils ont causé de leurs projets tout en prenant un verre de vin... puis, ils ont voulu partir... Alors, je leur ai fait observer que,

pour faire un long voyage, il était prudent de se mettre quelque chose de chaud dans l'estomac; ils ont un peu hésité, puis accepté. Alors, pendant que j'allais leur fri-casser un peu de veau dans la casserole, ils se sont assis.

—Vous êtes certaine qu'ils ne sont pas sortis?

—Pour sûr! Oui, oui, je me rappelle très bien... Même que Bernard avait pris le journal pour passer le temps et qu'il a lu quelque chose qui a fait un effet extraordinaire à Nicolas...

—Quel journal? demanda Duru.

—C'était, répondit l'aubergiste, *l'Eclair* de l'Eure; nous l'avons gratis ici, M. Patureau, le correspondant, prenant ses repas à la maison...

—Vous disiez donc?...

—Eh bien, que je ne sais pas ce que Bernard avait lu à Nicolas, mais que j'ai entendu le gars faire un cri... mais un de ces cris!... et quand je suis venue, il paraissait tout retourné...

Duru prit un air d'indifférence.

—Et je parie que vous l'avez questionné. C'est si curieux les femmes!

Elle minauda :

—Ah! si l'on peut dire! Naturellement que je lui ai demandé ce qu'il avait eu à s'exclamer pareillement...

—Et, il vous a répondu?...

Elle branla la tête.

—Oh! des bêtises!... les hommes ça ne veut jamais avouer que ça a de l'émotion... Mais, au fond, je pense bien que ce qui l'avait mis sens dessus dessous, c'était l'histoire de cette batterie qui a eu lieu au moulin de Letourneau... le patron et le garçon, qui se sont quasiment égorgés, à cause de la fille qui servait chez le meunier... C'étaient des hommes que tout le monde connaissait par ici...

Duru acquiesça.

—En effet, ce doit être cela.

Elle continua :

—Probable que Nicolas aura été bien ami avec l'un d'eux, alors, de le savoir dans cet état, ça lui a tourné les sangs, ça se comprend! Et, maintenant que j'y pense, tenez, monsieur, ça ne m'étonne qu'à moitié que ce garçon ait fait quelque bêtise ce jour-là, car à partir du moment que je vous dis, il ne pa-

raissait plus y être...

Duru suggéra :

—Peut-être, après tout, ce que Bernard avait lu les touchait-il de près...

—Il m'a dit des mots vagues... Qu'ils avaient vu quelque chose qui les dérangeait pour leur voyage...

—Ah?...

—Peut-être qu'ils avaient compté sur le meunier pour leur avancer de l'argent.

L'ancien policier restait silencieux, l'aubergiste ajouta, comme pour se défendre de bavarder :

—Du reste, monsieur, je ne suis pas indiscret de ma nature, et j'ai trop à faire dans ma maison, pour faire causer le monde, surtout quand il n'a pas trop l'air de se soucier de conter ce qui l'occupe... Or donc, je ne saurais vous dire ce que ces deux garçons se racontaient, mais pour sûr qu'ils s'en sont dit!... Et, plus Bernard parlait, le raisonnait qu'on aurait dit, moins Nicolas paraissait être à son affaire... Quand ils sont partis, une heure plus tard, il avait l'air d'un homme saoul—sauf votre respect—et pourtant, ils n'avaient bu qu'une bouteille à eux deux... à peine, comme vous voyez, de quoi se rafraîchir le gosier entre deux bouchées...

Duru souleva poliment son chapeau :

—Je vous remercie, madame, je vois que c'est ailleurs que le malheur est arrivé... Probablement dans le train...

—C'est ce que je croirais... Tenez, il m'est arrivé à moi-même une fois de perdre ma bourse.

Et tout en reconduisant ses visiteurs, la bonne femme narra en vitesse son aventure, que Duru coupa avec désinvolture au bas de l'escalier :

—Merci et au revoir!

Dans la rue Louis demanda :

—Où allons-nous à présent?

L'ancien policier fila droit devant lui, sans daigner répondre.

Cinq minutes plus tard, il poussait la porte vitrée d'une imprimerie et demandait :

—Le numéro du 15, s'il vous plaît?

—C'est *l'Eclair* que vous demandez?

—Naturellement... Ce n'est pas le *Figaro*.

Le gamin, tout barbouillé d'encre d'imprimerie, fouilla dans une caisse et en ressortit un journal passablement froissé.

—C'est dix centimes.

—Quatre pages, petit format, dont deux et demi d'annonces, c'est donné! constata ironiquement Duru en sortant de la boutique.

Puis il consentit à s'expliquer.

—Comprenez, mon cher monsieur, l'importance de ce que cette femme vient de nous dire... Nicolas est arrivé à l'auberge en cours de route, calme, normal, très décidé à partir... Son camarade lui lit quelque chose qui se trouve dans *l'Eclaireur* et, immédiatement, le voici bouleversé, le départ discuté, peut-être remis, les projets bouleversés, peut-être abandonnés... Toute la question, toute l'explication du secret de Nicolas est dans cette feuille... Que contient-elle qui ait pu le frapper comme on nous l'a dit et modifier ses idées, ses résolutions aussi subitement?

Louis tendit la main avec empressement:

—Ah! regardons tout de suite!...

Mais Duru enfouit le journal dans sa poche.

—Patience!... Allons-nous nous donner en spectacle dans cette rue?... D'ailleurs, je n'ai pas déjeuné aujourd'hui, et je vous avoue qu'à cette heure plutôt tardive, je meurs de faim... Retournons à *l'Union*.

Dans le café, l'ancien policier se fit apporter un morceau de jambon, du pain et un siphon d'eau de seltz, sa seule boisson. Pendant qu'il mangeait, il permit à Louis fiévreux et impatient, d'examiner *l'Eclaireur*.

Mais le jeune homme ne tarda pas à relever la tête, désappointé:

—Je ne vois rien...

Duru sourit avec supériorité.

—En vérité?

Et, le dernier morceau expédié, le siphon vidé jusqu'à la goutte ultime, il prit le journal.

—Voyons si je serai plus heureux!... Il parcourut tous les articles, toutes les annonces avec méthode, son visage se rembrunissant peu à peu. Ensuite, il recommença son étude une seconde fois; puis, une troisième.

Enfin, il froissa le papier avec une soudaine colère:

—Non d'un chien! l'énigme se complique.

—Vous ne trouvez rien non plus?

—Non, parbleu! Il est évident que ce n'est pas le dernier discours de M. X... ou le

cours des betteraves qui ont si fort troublé notre homme!...

—Mon Dieu, suggéra timidement Louis, c'est peut-être tout simplement ce que disait l'aubergiste... le drame du moulin...

Duru haussa les épaules avec irritation; il commençait une virulente apostrophe quand, tout à coup, sa colère s'évanouit, son front se dérida, une expression des plus sereines s'épanouit sur son visage, et gracieux, il tendit la main au jeune homme.

—Eh bien, mon cher monsieur, sans vous en douter, vous venez de dire là une chose qui pour moi vaut son pesant d'or!...

—Alors, vous croyez aussi que le meunier?...

Duru l'interrompit, déclarant sans façon:

—Non, ceci est une ânerie!... Mais vous m'avez fait songer que l'histoire du meunier n'est point dans le numéro que nous parcourons... Or, l'aubergiste supposait que ses hôtes l'avaient lue; donc cette histoire se trouvait dans le journal qu'ils lisaient. —Conclusion: ce n'était pas le numéro du 15, mais probablement celui de la veille...

Il s'interrompit pour crier:

—Gargon!... Vous conservez *l'Eclaireur*, ici?

—Oui, monsieur, lui répondit-on, il sert à allumer le feu de la cuisine.

—Eh bien, voyez donc si le numéro du 14 vous reste, par hasard.

—Oui, monsieur, tout de suite!...

La recherche parut longue aux deux hommes. Duru, si imperturbable d'habitude, laissait ses doigts marteler une marche furibonde sur le marbre de la table qui faisait danser les miettes de pain qui s'y trouvaient.

Enfin, le gardien reparut.

—Voilà le journal, monsieur.

Duru s'en empara, fouilla la première page d'un seul coup d'œil, parcourut la seconde, y revint, et s'arrêta soudain avec un soupir.

—Vous avez trouvé? demanda Louis haletant.

L'ancien policier savoura une nouvelle lecture du passage, puis, tendit la feuille à Louis.

—La troisième colonne... fit Duru, dans les échos du département... Lisez tout haut, personne ne nous entend.

Le jeune officier obéit.

— *Un grand mariage.*—Incessamment aura lieu le mariage de la toute charmante mademoiselle Berthe d'Herbelin, la fille unique du grand propriétaire, notre estimé conseiller général M. d'Herbelin, avec M. Louis Remuzat, lieutenant d'infanterie de marine récemment décoré pour sa brillante conduite au Tonkin; ses fiançailles définitives seront célébrées le 17 par une fête dans la superbe propriété de la Roulauderie, appartenant à M. d'Herbelin. C'est un mariage d'amour que fait Mlle d'Herbelin, qui était tacitement fiancée à son cousin depuis leur enfance à tous deux. Nos respectueux compliments au futur jeune couple et à leur honorable père."

A peine le jeune homme eut-il terminé sa lecture que Duru lançait avec volubilité :

—Vous saisissez?... Vous apercevez comme tout s'enchaîne?... Nicolas, résolu à oublier, à changer de vie, apprend tout à coup que la femme qu'il adore de toutes les forces de son être ardent et primitif va se marier... qu'elle fait un mariage d'amour... que bientôt, elle sera la femme, la propriété d'un autre... d'un homme qu'elle aime... En un instant, toutes ses idées, toutes ses résolutions sont chavirées... Il ne sait plus pourquoi il part... il ne veut plus, il ne peut plus partir!... En vain son camarade le raisonne, lui dit que ce mariage est une cause de plus pour qu'il doive s'en aller au loin, chasser définitivement de lui un rêve impossible, sangrenu... rien n'y fait... Voilà ce garçon dans l'impossibilité de s'arracher de ce lieu où son idole va lui être rayée... Dès lors, en lui germent mille vagues projets... il doit vouloir la revoir...

Et, se levant vivement, le petit homme, les yeux fixes, tel qu'un visionnaire, jeta quelque monnaie sur la table et entraîna son compagnon, ahuri par ce flot de paroles.—Venez!... venez, je sens ce qui a dû se passer!... Ne me parlez pas, ne dites rien, ne coupez pas mon inspiration... Suivez-moi, écoutez-moi, mais, je vous en prie, ne me répondez pas... Pas d'objections, pas de remarque, ou vous entraveriez nos recherches!

Dehors, ce fut à pas précipités qu'il regagna l'auberge. Et là, il s'orienta, les regards toujours "en dedans", les yeux vitreux, sans expression, tout son être tendu dans la reconstitution du drame qu'il rejouait après

l'acteur principal.

—Là, murmura-t-il, il s'est trouvé en lutte avec son compagnon qui voulait l'entraîner sur la route convenue, tandis que tout son désir le poussait à courir vers la Roulauderie... Dans son état de désarroi, il a dû céder et son camarade étant de sang-froid l'emporter au moins pendant un temps... Marchons...

Ils traversèrent de nouveau le bourg sans mot dire. Louis observait rigoureusement la consigne imposée par le policier, qui gardait sa mine d'extatique poursuivant une vision.

Ils parvinrent à la grande route menant à Evreux.

Ils firent environ un kilomètre sans que Duru prononçât une parole. Puis, il s'arrêta soudain.

Une maison, un cabaret modeste se dressait à la jonction de trois chemins, dont l'un obliquait, revenant dans la direction de Neubourg.

Pendant un instant, Duru examina les environs, parut flairer, et marmotta :

—Dix heures et demie quand ils arrivèrent à l'auberge... ils ont dû passer ici vers midi et demi...

Il regarda encore le chemin de traverse, et résolument, pénétra dans le cabaret, où une jeune femme occupée à allaiter son enfant se leva à son entrée.

—Pardon, madame, mais un renseignement... Dans l'après-midi du 15, mon ouvrier Nicolas croit avoir laissé chez vous...

Il recommençait le prétexte du livret, mais la femme ne lui laissa pas terminer sa phrase, jetant avec empressement :

—Un paquet de vêtements et de divers objets?... Oui, monsieur, même qu'il me tarde bien qu'on le réclame!... Dame, vous savez, on ne connaissait ni son nom, ni son adresse, non plus qu'à son camarade, et alors, il n'y a pas de notre faute, croyez-le bien, si on ne le lui a pas renvoyé...

Rayonnant, Duru tira une pièce de quarante sous de sa poche, tandis que la femme atteignait d'une armoire un ballot assez volumineux enveloppé d'une toile à matelas vieille et usée, à carreaux bleus et blancs.

—Ah! je suis bien content pour ce brave garçon qui ne se rappelait plus du tout où il avait oublié son paquet, déclara-t-il l'air paternel.

—Ça se conçoit, monsieur... Je crois qu'il avait peut-être bien bu un coup de trop ce jour-là, histoire de dire adieu à son camarade,—car ça à l'air d'un homme bien sérieux...

—En effet... Mais il quittait une place pour venir chez moi...

En recevant la pièce d'argent la femme se confondit en remerciements :

—Monsieur est trop bon... Ça ne valait pas la peine...

Sur le seuil, Duru demanda encore, d'un air négligent :

—Le camarade de Nicolas a bien suivi la route d'Evreux ?

—Oui, monsieur... C'est-à-dire qu'il a accompagné encore son ami un peu sur le chemin à gauche, puis, il l'a laissé et il s'est éloigné... Il avait l'air d'avoir de la peine et d'être pressé, si bien qu'on ne lui a pas causé quand il est repassé... et ce n'est que plus tard que j'ai aperçu le paquet oublié...

—Encore merci, fit Duru en s'éloignant, chargé du ballot que vainement la femme lui proposa de lui faire porter.

Au premier détour du sentier, quand les haies leur masquèrent complètement le cabaret et les dérobèrent à la curiosité possible de la femme, Duru jeta son fardeau à terre et s'écria joyeusement :

—Maintenant, mon cher monsieur, je vous relève de votre consigne de silence que, je me plais à le reconnaître, vous avez observée avec une ponctualité toute militaire ! à présent je tiens mon bonhomme, et l'affaire est claire comme de l'eau de roche pour moi. Causez, bavardez, rien ne me troublera plus désormais !...

—Je vous admire, répliqua Louis. Vous avez montré jusqu'ici une véritable divination !... Je me demande comment vous avez eu cette inspiration merveilleuse d'entrer dans ce cabaret plutôt que dans un autre, car nous en avons dépassé plusieurs.

Duru dénouait avec peine la toile du ballot.

—Mais il tombait sous le sens, il me semble, que Nicolas ne pouvait avoir aucun prétexte pour s'arrêter si près de la ville... Au contraire, lorsqu'il arriva au lieu d'où nous sortons, la vue du chemin retournant vers Neubourg lui fut une incitation impérieuse irrésistible à interrompre un voyage qu'il

sentait impossible, irréalisable... Au carrefour, il dut s'arrêter court et refuser d'avancer plus loin, de plus en plus saisi, hypnotisé par le désir de revenir sur ses pas... Alors, son camarade avec l'habitude des gens de sa sorte, qui ne savent discuter que le verre à la main, lui proposa d'entrer au cabaret... Là, la discussion commencée à l'auberge dut repartir de plus belle, mais Nicolas avait recouvré une partie de son énergie, sa volonté s'était affermie, et Bernard dut bientôt renoncer à le convaincre...

Il s'interrompit, fouillant dans les vêtements soigneusement pliés qui apparaissaient, la toile enfin ouverte.

—Tenez, ouvrez cette boîte, je suis certain qu'elle livrera tous les secrets du cœur de ce pauvre diable !...

C'était un coffret de médiocre grandeur, en bois de sapin, qui dans un temps très éloigné avait dû contenir de la confiserie. Des lithographies l'avaient ornée, mais dessin et couleurs avaient totalement disparu sous l'usure et la crasse.

—Il y a un cadenas, dit Louis.

Aussitôt Duru tira de sa poche un instrument assez semblable à celui qui sert à déboucher les bouteilles de champagne, et fit sauter la serrure.

—Voilà, dit-il avec calme, en soulevant le couvercle.

C'était un étrange amalgame. Il y avait des fleurs desséchées, des papiers jaunis et déchirés où s'échalaient des jambages d'écolière signés "Berthe" ; un petit soulier d'enfant, une minuscule poupée brisée, un gant blanc de femme, deux ou trois photographies, dont le policier s'empara.

—Berthe, toujours Berthe ! dit le lieutenant, étreint par une étrange émotion, plutôt bienveillante envers l'être délaissé, humble, qui entretenait un tel culte pour l'enfant et la jeune fille qu'il avait vue grandir.

Et, désignant plusieurs fragments d'étoffe.

—Je reconnais des débris de ses robes... et voici un morceau d'une casquette que j'avais rapportée d'Orient à ma cousine qui, pas plus tard qu'il y a deux ans, la portait à sa chaîne de montre... Je me souviens qu'elle me dit l'avoir brisée et perdue...

Duru remit tous ces débris dans la boîte et conserva celle-ci ; tandis qu'il lançait par-

dessus la haie le tas des vêtements examinés et reconnus sans valeur.

—Marchons, fit-il, l'heure avance... Mais, il faut que j'aie recours à vos lumières, à vous, vieil habitant du pays. Quel est le chemin le plus direct, rigoureusement, pour gagner la Roulauderie, sans passer, si possible, par Neubourg.

—Nous n'avons qu'à suivre la voie où nous sommes jusqu'à la prochaine ferme, répondit le jeune homme dont l'enfance s'était passée à flâner dans ces contrées, et qui se rappelait le moindre recoin, le détail du plus infime sentier. Ensuite, on oblique par un chemin dont la courbe nous ramène à la grand'route, un peu au-delà de Neubourg... puis il y a un chemin de traverse qui raccourcit d'au moins quatre cents mètres et qui vient aboutir au bois de châtaigniers de la Roulauderie.

—Parfait! approuva Duru. Voilà la route que nous suivrons, et, soyez certain que nous marcherons dans les pas de Nicolas...

Ils firent quelques centaines de mètres sans parler, absorbés chacun dans ses réflexions; puis, ce fut Duru qui releva la conversation.

—Ce n'est pas si rare qu'on pourrait le croire, ces passions profondes, inextinguibles, dans le cœur des pauvres et des déshérités pour des femmes dont tout les sépare... Des femmes à qui, parfois, ils n'ont jamais même adressé la parole... Et, cela aboutit presque toujours à quelque crime ou suicide. Une seule fois, j'ai vu une solution pacifique à une aventure de cette sorte. J'ai connu un bonhomme qui termina sans violence une longue vie, qui au moral avait été entièrement consacrée au culte d'une femme, une beauté, portant l'un des plus grands noms de France, et qui lui avait dit, une seule fois, un merci distrahit accompagné d'une pièce d'argent parce qu'il lui avait apporté un bouquet de la part de son patron. Il était alors aide-jardinier. Depuis, il vécut inconnu, mais dans l'ombre de cette femme, et jamais son amour ne monta jusqu'à la violence... Mais, il est vrai de dire que l'objet de sa passion ne se maria point, et vers trente ans, se fit religieuse... Ceci est probablement l'explication de la fin paisible de cette idylle, ignorée du principal personnage... Ces hommes ne sont pas assez fous pour rêver la possession de la femme qu'ils

adorent, mais ils sont envahis par une exaspération invincible lorsqu'elle se donne à un autre... Devant ce fait, ils perdent la tête et voient rouge...

Louis eut un cri.

—Ah! je comprends qu'il m'eût tué, mais elle!... s'attaquer à elle!

Duru secoua la tête.

—Non, non... un homme tue un rival qu'il espère supplanter... il supprime la femme qu'il sait ne devoir jamais être à lui, et devenir fatalement un jour la femme d'un autre...

—Eh bien, alors, le couteau, le revolver, mais cette mort épouvantable!... Ce crime sauvage!

Duru acquiesça.

—Vous avez bien dit... C'est le crime d'un sauvage... Et, qu'était votre Nicolas, sinon un sauvage?... Un impulsif, un individu non éduqué, aux instincts de brute rétif à toute civilisation... avec cela, un timide, un doux... Le couteau, l'arme à feu, supposent une habitude de ces objets... Ne les manie pas qui veut pour le crime. D'ailleurs, sans qu'il l'analysât, Nicolas savait bien que s'il se trouvait face à face avec cette femme il ne pourrait pas la frapper... Non, il voulait la tuer, et il lui fallait une mort pour ainsi dire indirecte...

—Mais comment cette pensée a-t-elle pu lui venir?... Et si difficile à exécuter, car il pouvait, il devait cent fois être surpris, arrêté dans ses desseins!...

—Soyez certain que Nicolas n'a pas pensé au danger et que c'est quelque fait fortuit qui a imposé cet acte à son intelligence obscure, seulement butée à la conviction de la nécessité de supprimer mademoiselle Herbelin... Difficile à exécuter, son projet, dites-vous?... Je ne suis pas de votre avis... Il connaissait admirablement les êtres, la disposition des lieux, et il bénéficiait de la préoccupation du moment, de la maison mise sens dessus dessous par les préparatifs de la fête. Ensuite songez qu'il a eu deux jours pour épier le moment favorable. Reportons-nous aux dates... C'est dans la journée du 15 qu'il a suivi le sentier où nous sommes... C'est vers la fin de l'après-midi du même jour que mademoiselle Suzanne l'a vu dans le bois... Il a dû y demeurer caché tout le 16 et le 17... Nous essayerons de déterminer où et dans

quelles conditions... Ensuite, dans la soirée du 17, tout le monde était réuni dans la salle de bal, les domestiques occupés dans les cuisines, il lui était bien facile de préparer son attentat... Sans doute avait-il l'intention de mettre le feu une fois les invités partis et les habitants de la maison couchés, mais lorsque, probablement dissimulé quelque part, il vit mademoiselle Berthe monter dans sa chambre, il modifia son plan... Le fait de la porte fermée dénote qu'il avait dû passer dans la chambre auparavant et déplacer la clef, qui se trouvait naturellement à l'intérieur de la pièce... Soyez sûr que si tout n'avait pas été détruit, un œil observateur eût bien trouvé trace de son passage dans cette chambre de jeune fille. Ensuite, la malheureuse enfermée il courut mettre le feu à la meule afin d'attirer tout le monde là-bas et d'empêcher que l'on sauvât celle pour qui le crime était perpétré...

—Ah! le misérable! s'exclama Louis avec horreur, en se remémorant les instants tragiques pendant lesquels il avait bravé la mort avec l'effroi de se dévouer en vain, d'arriver trop tard auprès de la victime. Ah! si je savais où le trouver, comme je lui ferais expier son acte!...

Duru eut un geste énigmatique.

—Savoir!... fit-il laconiquement.

Mais il s'arrêta soudain, son attention attirée par une bouteille vide jetée dans le fossé.

Il la ramassa, la flaira, la tourna et la retourna. Quelques gouttes de vin en coulèrent.

—Il n'y aurait rien d'impossible à ce que cette bouteille eût été laissée par lui, déclara-t-il.

Louis secoua la tête.

—Oubliant son paquet de vêtements, il n'aurait pas pensé à emporter une bouteille de vin...

—Ceci n'est pas une raison... Premièrement, il peut avoir laissé intentionnellement son fardeau au cabaret, ensuite cette bouteille était probablement dans la poche de sa veste, selon l'habitude des gars du pays...

Et il eut un brusque cri de triomphe:

—Tenez, quand je le disais!...

Tout en parlant, il avait ramassé dans le fossé un bouchon de papier qui visiblement

avait servi à boucher la bouteille, et il l'agitait, déplié.

—Voyez, c'est un morceau de *l'Eclaireur* du 14!...

Et, jetant la bouteille qui n'avait plus rien à lui révéler, il renferme soigneusement le morceau de papier dans sa redingote, se remettant en marche avec une nouvelle ardeur...

—Maintenant, il s'agit de retrouver le reste du journal!...

Quand ils touchèrent au bois de châtaigniers attenant au parc de la Roulauderie, six heures étaient près de sonner, mais on était encore aux longs jours d'été et la nuit n'était pas près de tomber, bien que déjà la clarté s'atténuaît sous les arbres.

—Hâtons-nous, dit Duru d'une voix un peu stridente. Il faut que tout soit dévoilé ce soir même...

Louis tressaillit.

—Quoi, espérez-vous vraiment si vite?...

L'autre acquiesça d'un signe.

—Sans doute... Tout cela peut vous paraître compliqué, mais pour moi je vous répète que je lis en cette affaire comme dans un livre... Les crimes passionnels sont si logiques dans leur incohérence superficielle!

Ils commencèrent à explorer le bois, puis Duru s'arrêta.

—Y a-t-il un lieu où se trouve un abri quelconque, naturel ou non?

—Oui, répondit le lieutenant. Je connais à peu de distance de la lisière une cabane en bois que nous avons construite étant enfants et que l'on a depuis entretenue et réparée...

—Montrez-moi le chemin.

Arrivant au bout d'une allée, Louis eut une exclamation de désappointement.

—Elle n'existe plus!

Puis, s'approchant, il poussa un cri de colère.

—Brûlée aussi! Ah! par suite de quelle rage, de quelle folie, ce misérable s'est-il attaqué aussi à cette cahute!...

Duru ne répondit pas, examinant soigneusement les lieux.

La cabane n'était, en réalité, pas complètement détruite. Une partie, celle du fond, existait encore intacte. Seules, les planches du devant, la porte et une partie du toit en rustique grossier étaient consumées par un

incendie qu'il était aisé de reconnaître tout récent.

A l'entrée, un foyer était facile à distinguer, auprès duquel et dans lequel des débris de poulet rongés et demi calcinés se voyaient.

Le policier, qui s'était accroupi pour considérer ces détails avec la plus grande attention, se releva soudain.

—Le feu n'a pas été mis exprès à cette baraque! déclara-t-il.

Et, montrant les restes du repas ainsi que le banc du fond où un paquet de bruyères formait un rude oreiller, il ajouta :

—Cet homme, poussé par la faim, a volé une poule, probablement vers la fin de la journée du 16; il l'a fait cuire, l'a dévorée et s'est endormi... Le feu s'est communiqué à la cabane, et Nicolas s'est éveillé au milieu d'un incendie. Du reste, il l'a éteint, comme vous pouvez le voir par la terre qui reste sur le toit et les parois verdies par la mousse dont il s'est servi, pour tamponner les poutres.

En effet, les planches dont parlait Duru apparaissaient, par endroits, couvertes de moisissure, pourries d'humidité.

—Soyez sûr, affirma-t-il, poursuivant son idée, que c'est de cet accident qui lui est arrivé qu'est née l'idée initiale du crime... Ainsi que je le disais tout à l'heure, il était probable que le hasard l'aurait fait surgir inopinément pour lui... Durant son sommeil, il a manqué d'être consumé... il a pensé à sa maîtresse idéale... il l'a vue, comme lui entourée de fumée et de flammes... De là, cette pensée, cette image qui se dessinèrent et s'imposent en lui:—voilà comment elle doit périr!—Et désormais la forme du crime précisée pour lui, c'est-à-dire le travail le plus ardu pour son esprit inculte accompli, il déploiera tout naturellement ses qualités de sauvage... d'adresse, d'artifice, d'ingéniosité pour mener à bien son projet.

Soulevant le banc, il découvrit quelques menus copeaux de bois de teck...

—Voici quelques spécimens de ce qui a servi à faire les brûlots de la maison... C'est probablement pendant la nuit qu'il a été les dérober dans l'atelier... de même pour le pétrole et les chiffons... N'y a-t-il pas un endroit où l'on trouve tout cela en dehors de l'habitation?...

—Certainement, répondit le jeune homme, dans le hangar où le domestique fait les lampes et astique les harnais!

Naturellement, Nicolas connaît ces particularités?

—C'est lui qui a aménagé ce coin de nettoyage et qui s'en est servi pendant dix ans.

Duru ramassa un fragment de journal dont l'extrémité était brûlée.

—Voici encore un morceau de notre *Eclairreur*, dit-il, en comparant les lignes intactes à celles du numéro entier qu'il avait conservé.

Puis jetant un dernier coup d'œil autour de lui pour vérifier s'il ne découvrirait pas quelque nouvel indice utile, il dit :

—Maintenant, rendons-nous à la maison ou plutôt à la place où fut la maison...

A peine arrivaient-ils en vue de la ferme qu'ils virent le docteur Faloux se lever du banc où il était assis et se porter vivement à leur rencontre.

—M. Duru, je vous attendais avec impatience!... Voici une dépêche qui vient d'arriver pour vous de Marseille, sans doute en réponse à la vôtre de ce matin, et que, comme il était convenu, je me suis hâté d'apporter...

Le policier s'empara du papier bleu, en déchira l'enveloppe et parcourut d'un trait les deux lignes qui s'y trouvaient.

—Eh bien! interrogea anxieusement Louis. Très calme, Duru releva la tête, haussa les épaules, et tendit le papier aux deux hommes.

Le docteur lut haut :

—“Le nommé Nicolas s'est embarqué le 19 à bord du *Concordia*, départ 4 heures du soir. Etait à Marseille depuis le matin, à neuf heures, venant de Paris. Paul.”

Louis eut une exclamation de rage.

—Echappé!...

Duru le regarda d'un air goguenard et ne dit mot.

Le docteur, qui ne le perdait pas de vue, le questionna.

—Croyez-vous que ce renseignement soit exact?

L'homme inclina la tête.

—Oh! Paul ne se trompe jamais.

—Alors?

Duru interrogea Louis.

—Vous êtes, je crois, persuadé que Nico-

—Las se trouvait ici pendant la nuit du 17 au 18?

—Ah! certes!...

—Alors, pensez-vous qu'il ait pu être à Marseille pour le départ du *Concordia* le 19?

—Mais, cela n'a rien d'impossible... il n'avait qu'à prendre le train du soir à Paris.

Duru sourit.

—Vous raisonnez comme quelqu'un qui n'a voyagé qu'en première... Songez que notre homme n'a sûrement pu prendre que des troisièmes... Or, à ce propos, j'ai consulté l'indicateur... En cette saison, il n'avait qu'un seul train dont le départ de Paris est à une heure après minuit, et qui dépose ses voyageurs, le lendemain, vers neuf heures du matin, sur les trottoirs de Marseille—c'est bien ce train qu'indique mon ami.—Or, il faudrait que le "nommé Nicolas" se fût trouvé à Paris le 18, à une heure du matin, pour être à Marseille le 19. C'est vers cette heure que l'incendie se déclarait à la Roulauderie.

Louis restait interdit.

—Vous concluez?

Duru pirouetta sur lui-même.

—Je ne conclus pas, dit-il un peu sèchement. Je continue mon enquête.

Et, dans les papiers qui bourraient le foyer d'incendie demeuré intact, il fit remarquer aux deux hommes de nouveaux fragments de l'*Eclair* du 14.

Mis au courant, le docteur se montrait sceptique.

—Tout cela est bien fragile, basé sur de la psychologie criminelle et policière, plutôt que sur de réelles preuves, estima-t-il soucieux. Le fait... le fait tangible nous vient de là-bas... Nicolas était à Marseille le 19 à neuf heures du matin... S'il est impossible qu'il s'y trouvât en partant plus tard que dans la nuit du 17 au 18, il faut écarter l'idée de sa participation au crime...

Duru le considéra dans les yeux.

—Monsieur le docteur, déclara-t-il, si votre diagnostic médical n'était pas plus subtil que votre diagnostic judiciaire, je plaindrais vos clients!...

Le docteur s'offensa.

—Mon Dieu, je ne m'emballer pas sur une piste créée avec ingéniosité, voilà tout!...

—Enfin, demanda Duru qui s'énervait sous son apparence impassible, que vous faut-il

pour vous prouver la solidité de ce que j'avance?

Le médecin fit un geste.

—Parbleu, c'est bien simple!... Trouvez-moi Nicolas, ou prouvez-moi que ce n'est pas lui qui s'est embarqué là-bas!

Duru jeta vivement:

—Ces deux preuves vous les aurez!... Et non pas, l'une ou l'autre, mais les deux!... Je vous le promets, docteur!...

—Quand? fit celui-ci avec un défi.

—Ce soir! lança le petit bonhomme d'un ton assuré.

Faisant signe qu'il avait assez de cette discussion oiseuse, Duru s'éloigna, les yeux aux aguets, le nez en avant, de son geste habituel qui le faisait ressembler à un chien flairant une piste.

—Eh bien! que dites-vous de mon homme? demanda le docteur à Louis.

—Mon Dieu, jusqu'à cette malencontreuse dépêche je le trouvais merveilleux, et je le croyais sur la bonne voie... à cette heure je ne sais plus! dit le jeune officier sur un ton de découragement.

Le docteur le réconforta.

—Bah! bah! soyez sûr qu'il reconnaîtra le défaut et repartira de plus belle!... Je l'ai taquiné tout à l'heure, mais au fond j'ai la plus grande confiance en lui... Tenez, voyez comme il est curieux quand il part en chasse!...

Les mains dans les poches, sifflotant, Duru fit le tour des ruines, en évitant par un savant crochet M. d'Herbelin qui, toujours étendu sur sa voiture de malade, surveillait les travaux et jetait des regards malveillants au policier dont il connaissait les recherches.

Enfin, Duru arriva à la cour de la ferme, où un paysan ramenait des bœufs de labour. Il lia conversation avec l'homme, parlant de choses et d'autres, tout en flattant d'une main distraite l'épaule d'un des animaux immobiles, la tête basse sous le joug rigide emprisonnant leurs cornes. Sa méthode était de ne jamais interroger les gens sur les faits qu'il désirait éclairer, mais de les y amener indirectement.

Un menu fait lui parut particulièrement favorable pour aiguiller la conversation sur l'incendie récent. Pour faire boire ses bêtes, le bouvier prenait de l'eau dans un tonneau monté sur des roues.

—N'avez-vous même pas d'eau à boire par ici? demanda négligemment Duru. Ça ne m'étonne pas si vous avez bellement laissé rôtir le blé et la maison de votre patron!

—C'est vrai qu'on n'est pas riche en liquide, répondit l'homme, pourtant d'ordinaire on a de quoi faire boire les bêtes, mais depuis deux jours, elles refusent l'eau de puits... Probable que quelque chose y aura tombé... comme une fois un mouton s'y a noyé... qui a empesté le puits pour des mois...

—En vérité? s'écria Duru intrigué. Et vous n'avez pas regardé ce qu'il pouvait y avoir au fond de votre puits?

—Pour sûr que si qu'on y a regardé... Seulement, on ne voit rien...

Duru, déjà penché sur la marquise, interrogeait en vain l'obscurité où une rayée lumineuse, très bas, reflétait le ciel.

—Est-il profond?

— Dame, vous voyez... peut-être vingt mètres, et deux ou trois d'eau... car ça n'est pas un mauvais puits... Non, en vérité, on ne peut pas dire que ce soit un mauvais puits.

Le docteur et Louis s'étant approchés pendant cette conversation, en avaient entendu la fin.

Le médecin leva les bras avec indignation.

—Quelle incurie!... Comment, vous soupçonnez votre puits d'être infecté et vous ne le curez pas... Voulez-vous donc attraper la fièvre typhoïde, tous tant que vous êtes...

—Faites excuse, monsieur le docteur, mais vous savez bien que cette eau ne sert que pour les bêtes et encore, comme je viens de le dire, elles la refusent depuis quelque temps, et ça fait qu'on ne leur en donne plus.

Durant ce colloque, Duru, qui furetait sous les hangars de la ferme, revint avec un crochet de fer qu'il amarra prestement au seuil du puits, ensuite il descendit le tout.

—Il y a quelque chose qui accroche! s'écria-t-il tout à coup, saisi d'une étrange agitation.

—Tirez! conseilla le bouvier qui, les mains dans les poches, s'amusait à part lui de ces bourgeois qui prétendent tout régir et tout mieux savoir que le paysan.

Duru remonta le seuil et saisit d'une main tremblante un morceau d'étoffe qui était restée pendue au crochet.

—De la toile bleue! cria-t-il d'une voix étouffée. Un morceau de blouse bleue!... Des échelles!... Avez-vous des échelles pour descendre dans le puits?

Les trois hommes se récrièrent.

Descendre dans le puits!... A cette profondeur?... Qui l'oserait?

Le petit homme se redressa.

—Moi, pardieu!...

Il y eut une stupeur.

—Mon Dieu! murmura le docteur, commençant à se sentir mal à l'aise, que supposez-vous donc qu'il y ait au fond de ce trou?

Sans répondre, Duru qui semblait avoir reconquis toutes les audaces, avait couru jusqu'au lieu où se trouvait M. d'Herbelin. Un entretien court et décisif s'était tenu entre eux, et voici que tous deux revenaient vers les assistants surpris, M. d'Herbelin se faisant pousser dans sa voiturette aussi vite que son domestique avait du souffle.

—Appelez tous les hommes qui sont à la ferme, commanda au bouvier le propriétaire d'un ton décidé, et qu'on apporte les deux échelles avec des cordes... de solides cordes!...

Un quart d'heure se passa en allées et venues, en essais pour joindre les deux échelles l'une au bout de l'autre de façon satisfaisante. Duru se multipliait, donnait des conseils, finissait par tout faire, aidé de Louis qui avait renoncé à comprendre et secondait docilement le petit homme agile et remuant comme un singe.

Les échelles ajustées et descendues dans le puits, il manquait environ trois mètres pour qu'elles atteignissent au bord.

—Soutenez l'extrémité de la corde, ordonna Duru, je vais descendre dans le seuil!

Et malgré les protestations, il exécuta son projet et parvint ainsi aux premiers barreaux de l'échelle sur lesquels il posa le pied et qu'il descendit d'une allure résolue.

En une seconde le bord du puits s'était garni de têtes pressées.

—Retirez-vous tous! cria Duru irrité. Vous empêchez le jour de descendre!... Que le docteur et M. Remuzat seuls demeurent!

Ceux-ci, débarrassés des importuns, virent alors le policier, arrivé au niveau de l'eau, sonder le fond avec précaution à l'aide d'une sorte de fourche recourbée fixée à un long

manche qui servait à briser les mottes de terre.

Tout à coup, il eut un cri strident :

—Des cordes!... Jetez-moi des cordes!

—Au nom du ciel, que trouvez-vous? s'exclama le docteur.

—Des cordes! répéta Duru impérativement.

On lui en jeta; et, durant un temps qui parut infini, on le vit s'occuper d'un travail qui paraissait des plus ardues, sans que l'on pût déterminer exactement ce qu'il faisait, l'obscurité qui commençait à tomber là-haut ayant tout à fait gagné les puits.

A plusieurs reprises, le docteur ou Louis, inquiets, avaient demandé :

—Remontez-vous?

Et Duru répondait brièvement :

—Tout à l'heure!

M. d'Herbelin ordonna :

—De la lumière!... Apportez tout ce qu'il y a de lampes et de lanternes dans la grange!

Et, peu d'instant après, une quinzaine de luminaires jetaient une vive clarté autour du puits.

Comme l'on achevait cette installation, la voix proche de Duru retentit :

—Descendez le seau!

On obéit avec empressement, et bientôt le visage pâle, contracté par la fatigue, du petit homme apparaissait.

Il sauta sur le sol.

—Ouf! il était temps, s'écria-t-il. Je n'en pouvais plus!... Pendant un moment, j'ai cru que je resterais au fond de ce maudit trou!...

—Enfin, nous direz-vous quelque chose? supplia le docteur avec impatience.

Mais Duru dénoua une corde attachée à sa ceinture et l'amarra à la margelle du puits.

—Attelez-vous tous à cette corde et tirez doucement, avec précaution, dit-il, la voix grave, solennelle.

Un frisson d'inconnu passa sur l'assistance.

M. d'Herbelin eut une exclamation, la voix tremblante :

—Alors, c'était bien ce que vous aviez deviné, monsieur?

Duru s'inclina, et, brièvement :

—Oui, monsieur.

Puis il courut diriger les hommes qui accomplissaient son ordre.

Penché au-dessus de l'ombre que ses yeux aigus semblaient percer, il commanda :

—Halte!

Et il fit signe à deux hommes parmi les plus robustes.

—Penchez-vous, saisissez le corps et amenez-le, dit-il.

Les paysans, glacés, terrifiés, obéirent sans prononcer un mot. En un instant le cadavre informe d'un homme ruisselant d'eau, ligoté de cordes, apparut et fut déposé sur le sol.

Un cri d'horreur et d'effroi courut.

—Un homme!... Un noyé!

Et Duru ayant rapidement enlevé les liens qui entouraient le corps, ayant mis à découvert le visage que la décomposition n'avait pourtant pas encore déformé notablement, une seconde rumeur éclata :

—Nicolas!

A genoux, sans crainte, sans dégoût, comme insensible à tout ce qui n'était pas le but qu'il poursuivait, Duru ayant écarté la blouse du mort, fouillait dans les poches de la veste et en tirait divers objets.

Ensuite, chargé de son butin, il revint vers M. d'Herbelin, auquel, sans parler, il montra rapidement un fin mouchoir brodé au chiffre de Berthe, des copeaux et des chiffons pareils à ceux du brûlot, et enfin une miniature de la jeune fille qui naguère ornait sa chambre à coucher et dont l'homme avait dû s'emparer avant que Berthe rentrât du bal avec Suzanne.

Une violente émotion s'était emparée de M. d'Herbelin. Il tendit la main au docteur Faloux en s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Ma Suzanne... ma pauvre petite Suzanne!... ramenez-la moi, docteur!

Celui-ci le supplia vivement :

—Chut! au nom du ciel, prenez sur vous! Que personne ne devine!...

Mais Duru tirait le médecin par la manche, lui montrant un livret d'ouvrier également trouvé dans les poches du mort.

—Voilà l'explication demandée, mon brave docteur, qui bafouez la "psychologie policière"... Le Nicolas qui s'est embarqué à Marseille n'est autre que Bernard, dont voici les papiers... C'était bien comme je le pensais, un ancien disciplinaire qui n'a pas été fâché de troquer sa peu recommandable per-

sonnalité contre celle de l'humble Nicolas... jusqu'alors sans tache...

Fou de joie, Louis saisit les mains du policier et les serra à les briser...

—Ah! monsieur, quelle reconnaissance!... Nous vous devons plus que la vie, Suzanne et moi!... Je ne suis pas riche, mais tout ce que je possède est à vous, croyez-le bien!

L'autre sourit.

—Bah! bah! gardez votre avoir, mon cher monsieur, car depuis que j'ai quitté Paris, à la suite de déboires que je n'ai pas à vous détailler, j'ai résolu de ne plus m'occuper d'affaires semblables qu'en amateur tout à fait désintéressé. Oh! n'insistez pas, ce serait inutile, je serai inébranlable!...

On avait emporté les restes du malheureux Nicolas, dont le suicide venait clore de façon définitive la catastrophe de la Roulauderie, et M. d'Herbelin fit signe à Louis d'approcher.

—Mon enfant, dit-il gravement, ce qui s'est passé m'a appris que j'avais agi avec légèreté et égoïsme... Au fond, Berthe tenait à toi plus par vanité que par affection... Tu aimes Suzanne, elle t'aime... Que nos projets soient oubliés... Je te jure que malgré tout, toi et ta femme vous conserverez mon affection et ma protection, comme si le hasard avait permis que tu acceptasses ce qui a été longtemps mon désir le plus cher.

Le jeune homme se pencha et déposa un baiser sur le front de celui qu'il considérait comme son père.

—Merci, dit-il simplement, mettant toute

son âme, toute sa gratitude dans ce seul mot.

Le docteur Faloux serra les mains des deux hommes.

—Allons, que quelque temps passe, et les troubles s'évanouiront, les cicatrices morales et matérielles s'effaceront et la Roulauderie reconstruite redeviendra joyeuse!...

M. d'Herbelin sourit avec mélancolie.

—J'accepte l'augure pour mes enfants, docteur. Quant à moi, je suis un peu vieux, et trop de douces choses, de rêves et de souvenirs ont été emportés à jamais pour que j'aime sincèrement les nouveaux murs qui s'élèvent sur les ruines anciennes...

—Bah! bah! jeta gaiement le docteur. Ce sont les voix de vos petits-enfants qui vous raccommoieront avec les échos de la nouvelle maison!—Et maintenant, messieurs, songeons qu'il est tard, et que les ménagères ont préparé le dîner...

Louis tendit la main à M. d'Herbelin.

—A demain, mon oncle?

—Oui, à demain, répondit celui-ci avec fermeté. D'ici là j'aurai préparé Berthe à recevoir Suzanne et toi-même en frère et en sœur.

—A demain, répéta le docteur.

Et tandis que les hommes se retirant, passaient devant la grange où l'on avait déposé le corps de Nicolas, ils eurent un regard de ce côté et instinctivement se découvrirent.

—C'était un malheureux dément, résuma le docteur avec gravité. Il s'est fait justice... Que la paix soit désormais sur lui!





*Plaignons l'être dans sa misère,
Qui doit vieillir et mourir seul!
L'amour fait rayonner la mère,
Il est l'étoile de l'aïeul.*

*Tout se transforme à sa lumière,
Sans lui les palais sont maudits;
Il fait au pauvre un paradis,
De la mansarde ou la chaumière.*



La Suppression des Etrennes

Le congrès pour la suppression des Etrennes s'est ouvert à la Bourse du Travail. Les résolutions prises ont été tenues secrètes, mais peut-on nous cacher quelque chose? C'est pourquoi nous sommes à même de publier le compte-rendu in-extenso de la première séance, qui aura un prodigieux retentissement. M. Déméloir, garçon coiffeur, est nommé président par acclamation; il se passe la main dans les cheveux et prend place au fauteuil.

Le président.—Mesdames, messieurs...

Plusieurs voix.—Appelez-nous citoyens!

Autres voix.—Appelez-nous citoyennes!

Le président.—C'est juste. Citoyennes, citoyens...

Les voix.—Bravo! bravo! Vive la République!

Le président.—Je suis républicain, je suis même socialiste, mais je vous prie de remarquer que nous ne sommes pas ici pour faire de la politique.

Un bébé de quatre ans.—Permettez! Les immortels principes de Quatre-vingt-neuf...

Une cuisinière.—Asseyez-vous dessus!

Une nourrice.—A quelle heure qu'on le couche?

Une concierge.—Ta bouche, bébé!

Le bébé.—Zut! Et je ne vous dis que ça parce que je suis un gosse bien élevé.

Plusieurs voix.—A l'ordre!

Le président.—Les colloques particuliers sont interdits. Je reprends: nous nous sommes réunis pour régler, une fois pour toutes, l'irritante question des étrennes...

La salle entière, (debout).—A bas les étrennes!

Le président.—Cette manifestation spontanée démontre clairement la nécessité de prendre un parti.

Une concierge.—Il n'en est qu'un, c'est de supprimer purement et simplement cette coutume avilissante qui consiste à recevoir de l'argent d'une main, alors que de l'autre on aurait plaisir à claquer les types qui nous le donnent.

Un facteur.—C'est une question de conscience. Nous ne pouvons pas accepter d'étrennes de gens que nous méprisons.

Un coiffeur.—D'autant plus que ces étrennes sont toujours insuffisantes.

Un garçon de café.—Et que ces gens-là, nous ne les mépriserons jamais assez.

Une concierge.—Comment, parce qu'ils me jettent une malheureuse pièce de cent sous, comme à un pauvre qui jouerait de l'accordéon dans la cour, je serais obligée d'être polie avec mes locataires... pendant au moins une semaine, celle qui précède le Jour de l'an?

Le président.—Ne m'en parlez pas ! une telle infamie ne peut durer.

La concierge.— Leur sourire, quand j'ai envie de les mordre !

Toute la salle.—Pauvre femme !

La concierge.—Ah ! vous avez raison de me plaindre... je suis bien malheureuse ! (*Elle sanglote.*)

Un garçon de café.—C'est ignoble ! il n'est pas permis de martyriser ainsi une créature humaine.

Un facteur.—Cela crie vengeance !

Tous.—Vengeons-la ! Vengeons-nous !

Le président, (ému).—Je m'associe à la douleur de cette victime des étrennes ; et pour lui prouver notre solidarité, je propose l'affichage de son éloquente protestation.

Tous.—Très bien ! très bien !

Le président.—Le projet est adopté.

La concierge.—Merci ! Que le bon Dieu vous le rende.

Un mioche, (claquant des doigts).—M'sieur ! m'sieur !

Le président, (paternel).—Vous pouvez aller, mon enfant.

Le mioche.—Il y a erreur, je ne demande que la parole.

Le président.—Bien. Mais auparavant, je vous prierais de vous moucher.

Le mioche, (obéissant).—Voilà !... Je n'aprendrai rien à personne en disant que ce sont les petits qui souffrent le plus des étrennes. Pensez donc ! sous prétexte qu'ils nous donnent un sac de mauvais bonbons qui nous fichent la colique, des tas de vieux et de vieilles malpropres nous couvrent de leurs sales baisers !... Pouah !

Tous.—C'est dégoûtant !

Une femme de chambre.—Et nous donc ! Si vous croyez que nos patrons, quand ils se fendent d'un louis, ne nous embrassent pas !

Le président.—Soyez réticente, mademoiselle, il y a des oreilles jeunes, ici.

Une concierge.—S'il faut sortir, je suis prête.

Le président.—Ce n'est pas pour vous que je dis ça.

Une cuisinière.—Ah ! chacun de nous sait ce qui bout dans sa marmite. Ainsi, tenez, moi, messieurs, pas plus tard que ce matin, j'ai dû gifler mon singe, parce qu'il voulait

profiter de ce que j'avais les deux mains prises pour m'emb...

Le président, (l'interrompant).— Vous sortez du sujet ; cela n'a rien à voir avec le Jour de l'an. Ne nous égarons pas. Ce qui est certain, c'est que les étrennes sont une atteinte à notre dignité.

Une concierge.— Surtout quand elles ne sont pas assez grosses.

Le président.—C'est immoral ; c'est comme si on nous faisait l'aumône. Consentirez-vous plus longtemps à être traités comme des mendiants ?

Tous.—Plutôt la mort !

Le président.—Supprimons donc étrennes et pourboires, abattons cette bastille, dernier vestige de l'esclavage, et montrons enfin à nos tyrans que nous sommes des hommes et des femmes libres !

Le facteur.—Comme ça, on pourra les mépriser tranquillement.

Un garçon de café.—Sans remords !

Une concierge.—Plus de sourires faux ! plus de courbettes ! Haut les fronts !

Un coiffeur.—Vont-ils en faire un nez, les bourgeois ! Ils sont capables de tomber à nos genoux et de nous supplier d'accepter leur sale argent !

Le président.—Jurons de ne pas nous laisser attendrir.

Tous.—Nous le jurons !

Le président.—Opposons une fierté farouche à leur platitude !... Que ceux qui sont d'avis de supprimer les étrennes cette année lèvent la main.

Tous, (protestant).—Non, non ! pas cette année !

Un facteur.—Ne brusquons rien !

Une femme de chambre.—Les résolutions viriles ont besoin d'être mûries.

Un garçon de restaurant.—Si nous refusions brusquement les étrennes, nos oppresseurs ne souffriraient pas assez.

Une cuisinière.—Il faut savourer à longs traits notre vengeance.

Une concierge.—Il faut que, pendant toute l'année, cette épée de Damoclès soit suspendue sur leurs têtes.

Un coiffeur.—Ils comprendront alors nos

dédains, et nous pourrions à l'aise, sans être arrêtés par de vains scrupules, traiter ces misérables comme ils le méritent.

Une fillette.—Il faut enfin que cette suppression soit le résultat de notre nouvelle attitude, et que ça n'ait pas l'air d'un coup de tête. Pendant l'année qui se termine, nous avons agi comme si nous devions accepter encore des étrennes; ce serait une duperie de les refuser. (*Menaçante.*) Mais l'an prochain!...

Le président, (d'une voix terrible).—L'an prochain, nous serons inébranlables! Et pour préparer cette réforme capitale, je propose de fonder le syndicat de la suppression des étrennes et de verser dans la caisse l'argent que nous recevrons cette année.

Tous.—Bravo!

Le président.—Jurons de ne distraire pas un sou de nos étrennes!

Tous.—Nous le jurons!

Un gosse.—Nous jurons de déposer tous nos bonbons, tous nos jouets au secrétariat, qui sera chargé de les revendre.

Un lycéen.—De même pour les étrennes tuiles, ainsi appelées parce qu'elles sont surtout utiles à ceux qui les donnent.

Le président.—Bravo, petits!... Et maintenant que nous avons semé le grain d'où sortira l'émancipation du peuple, je vous invite à abreuver nos sillons de l'argent impur des étrennes.

La séance est levée au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

V'là ce que c'est...

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit;
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant:
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Nous allons voir certains amis
Quand nous savons qu'ils sont sortis:
Chez le concierge on se présente:
—Madame est absente
Nouvelle accablante
On s'inscrit, on s'en va content...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter.
Tous voudront qu'il récite sans cesse
Mais sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Parents brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis;
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées
Quelquefois plâtrées,
On plâtre un raccommodement...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

DESAUGIERS.

La Mode et les Années



ENTRE la feuille de vigne qui composa toute la garde-robe d'Eve et la robe collante qui s'impose en cette fin d'année, la Mode a pris tellement de formes que rien que d'y penser donne le vertige. Et combien, en y pensant quand même, on regrette de ne pas s'en être tenu à cette feuille de vigne, si peu compliquée et pas chère. Elle avait encore ce précieux avantage que, constituant le vêtement de l'un et de l'autre sexe, si un couple n'en possédait qu'une elle servait indifféremment à celui des deux qui avait affaires dans le grand monde ou ailleurs. Regrets aussi superflus qu'amers, car nous ne reviendrons plus à la feuille de vigne.

Nous n'y reviendrons pas, parce que la Mode est réglée par ceux qui tissent les étoffes, par ceux qui les détaillent et par ceux et celles qui les confectionnent.

La décence s'y opposerait, dites-vous. S'oppose-t-elle au costume de bain qu'on peut enfouir dans son réticule sans le friper, sans gêner, non plus, tout le bric-à-brac féminin qui s'y trouve déjà? S'oppose-t-elle aux décolletages qui finiraient par amener les psychologues à placer le siège de la pudeur dans les mollets, si ceux-ci, quand on porte certaines toilettes pour bicyclettes, golf, etc., ne devaient pas, de par la Mode encore, se montrer au complet?

Non, ce n'est pas la décence qui empêchera la restauration de la regrettée feuille de vi-

gne; c'est la Mode, c'est-à-dire le clan de ceux qui vivent à même notre sottise et notre vanité.

Vous croyez, ô naïves, que ce clan tient compte de nos goûts, de nos besoins, quand il lance un tissu nouveau ou une forme nouvelle? Lisez ceci, c'est écrit par un expert:

“Questionnez les grands initiateurs pour savoir où ils vont chercher leurs lumières. Ils vous répondront invariablement: “Mais partout. Sur vous, sur moi, sur les autres,” et ils ajoutent en souriant: “Dehors ou dedans, partout où on respire, car la mode est dans l'air.” Rien n'est plus juste. Mais ils se gardent bien de dire toute la vérité. Et cette vérité bien peu en soupçonnent l'existence. Les grandes lignes de la mode sont proposées, discutées et acceptées par un syndicat: ce syndicat est composé des plus puissants faiseurs et fabricants. Ces derniers présentent leurs produits. Et s'ils sont acceptés, la vente en est assurée. Le syndicat a décrété que les dentellières pouvaient utiliser leurs machines à faire des tulles pailletés, et voilà que les paillettes vieilles de plusieurs saisons et que l'on croyait à leur fin, reprennent un nouvel essor: chapeaux, corsages et jupes en sont couverts. Vivent les paillettes! Les drapiers, proposent-ils, à la suite de tissus façonnés, bombés, gaufrés, boursoufflés, comme étaient les crépons, des étoffes plates, unies et lisses, si le syndicat les accepte, vous ne trouverez plus d'étoffes épaisses et compliquées que dans les arrière-boutiques du fin fond de la province. Et tandis que les paillettes seront répandues à profusion, on ne verra plus un seul crépon. C'est la mort ou la vie décidées sans retour. L'arrêt est irrévocable... Et la mode, c'est-à-dire la

manifestation ou l'apparence du caprice, de la futilité, de la frivolité rayonne autour de ce pivot qu'on appelle le syndicat."

* * *

La gravure que je vous présente illustre fort bien les sauts faits par la mode depuis les quelques années dont nous avons eu connaissance pour la plupart. Nous finissons 1908 sur une tentative très forte d'imposer la robe collante. Et voici que l'on nous prédit que pour rendre la robe encore plus collante, en 1908, les jupons seront supprimés. Il n'y aura plus que ce qui s'appelle déjà "pantalon-jupon".

—Vous croyez, demandait un reporter du *Matin*, de Paris, à une grande couturière, vous croyez à la réussite de la nouvelle mode?

—Oui, répondit-elle. Le soir surtout, sous une longue jupe de "panne" ou de peau de Suède, les femmes sont habillées—ou déshabillées—de fort seyante manière. Peut-être, dans l'après-midi, si l'on porte la "trotteuse", y aura-t-il quelques hésitations, mais, en tout cas, la vogue du jupon décline avec une grande rapidité, parmi les mondaines, s'entend.

—Ce serait peut-être aussi bon, pour les femmes, de se mettre tout de suite en culotte.

—En culotte! Mais c'est une indécence et une imbécillité!!!

Elles sont ainsi faites, ces excellentes grandes couturières qui lancent les modes: elles ne voient d'indécence que dans ce qui n'est pas la mode du jour. Un an après, la vraie même chose qui les scandalisait devient la

seule recommandable.

La robe collante n'a pas grande popularité au Canada; j'augure sans crainte que le pantalon-jupon n'y prendra pas davantage.

* * *



Boileau, qui fut l'arbitre du bon goût littéraire, donna, un jour, son opinion sur le bon goût en matière de toilette. En beaux vers, il s'appliqua à dire qu'il ne faut ni suivre trop la mode, ni trop s'en éloigner; il ne faut pas surtout *se faire remarquer*. Je cite:

Toujours au plus grand nombre on doit s'ac-
[commoder,

Et jamais il ne faut se faire regarder.

L'un et l'autre excès choque, et tout homme
[bien sage

Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la mé-
[thode

De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la
[mode,

Et qui, dans cet excès dont ils sont amou-
[reux,

Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin
[qu'eux.

Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on
[se fonde,

De fuir obstinément ce que suit tout le
[monde

Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nom-
[bre des fous

Que du sage parti, se voir seul contre tous.





D'Année en Année

Le Rire et les Larmes

NOUS allons devant nous, d'année en année, mornes, éreintés de fatigue, traînant les pieds tout le long de cette platitude éternelle qu'on appelle "le chemin de la vie"; route si banale, si invariablement et implacablement bordée des mêmes arbres et des mêmes tas de cailloux, qu'elle nous ôte jusqu'à la ressource suprême des désespérés : l'ennui. Car enfin, l'ennui c'est encore un intérêt; on se plaint, on se fait plaindre et surtout on ennuie les autres. Mais ici, pas même cela : rien, rien que l'irréremédiable dans l'affadissement, l'absolu dans l'insipidité. Vous les connaissez comme moi, n'est-ce pas, ces moments redoutables où le sentiment et la raison semblent prêts à s'effondrer sous le poids des réalités de la vie, tant l'homme se sent alors écrasé par l'évidence de sa misère et de sa sottise ? Mais rassurez-vous; tenez bon une minute, et avant que j'aie fait vingt pas, le voyageur qui me suit ne pourra pas s'empêcher de dire, lorsqu'il passera devant vous :

—Voilà un homme heureux.

Un accident ridicule, une maladresse, un mot dit de travers, une mouche qui vole, un souffle, un rien, et le rire béni, aura en un clin d'œil transfiguré votre corps et rempli votre âme d'une pure joie. Pendant quelques instants la surprise et le plaisir auront fait de vous un des heureux de la terre, et quand vous aurez repris votre sérieux, ce monde qui vous semblait si lugubre vous paraîtra prendre un air de fête.

Comme toutes les merveilles de la nature, le rire est un mystère. Il faut entendre des philosophes profonds et convaincus disserter là-dessus. Ils vous en font venir la chair de

poule ! C'est qu'en effet savez-vous que c'est bien effrayant de rire sans savoir pourquoi on rit ? Pour ma part, j'en fus bouleversé la première fois qu'on me fit entrevoir cet abîme. Mais enfin en me raisonnant je m'y suis fait, j'en ai pris mon parti, et au lieu de méditer, je regarde.

C'est charmant à voir.

Dans les premiers instants, on voit passer sur le visage une espèce de souffle à peine sensible. Bientôt les paupières inférieures clignent légèrement, les coins de la bouche s'accroissent; les lèvres se resserrent, les yeux s'ouvrent : c'est le sourire contenu.

Mais ce n'est pas assez : si la chose est vraiment amusante, les lèvres s'écartent, les dents paraissent; les muscles des joues se contractent et relèvent les coins de la bouche vers les tempes; les narines s'ouvrent, la respiration se précipite.

—Oh ! oh ! mais c'est décidément très drôle !

Et la tête se renverse, le corps s'agite de soubresauts convulsifs, les bras se contractent et se serrent contre le ventre. Peu à peu le rieur s'accroupit, se tord, perd l'équilibre, tombe, se roule en poussant des cris. Il a mal aux côtes, il a la colique... Il est mort.

Heureusement ou malheureusement, les choses à mourir de rire ne se rencontrent pas dans cette vallée de larmes aussi souvent qu'on pourrait le craindre ou le souhaiter, de sorte qu'en dehors de ces décès d'ailleurs très gais, il reste encore dans la gamme du rire de quoi satisfaire les amateurs plus modestes qui savent se contenter d'un petit dérangement d'estomac, d'un point de côté ou

d'une bretelle cassée, ce qui est déjà fort joli.

Car on ne rit pas toujours en ce monde, et si le voyageur qui passait tout à l'heure revenait sur ses pas, vous qui riez de si bon cœur il n'y a qu'un instant, peut-être il vous trouverait tout en pleurs.

Quoi? Pleurez-vous pour tout de bon? Prenez garde; des yeux rouges et gonflés, des traits qui se contractent ou se boursouffent, des injections sanguinolentes sur tout le visage, un nez qui s'enflamme, des traînées luisantes qui zèbrent les joues, composent au demeurant une des plus vilaines grimaces du monde. Si vous voulez me toucher et m'attendrir, mon cher monsieur, ne soyez pas si laid.

Mais que les pleurs sont beaux quand ils coulent lentement, en silence, de deux grands yeux bleus ou noirs; que, suspendus à de longs cils, ils y tremblent un instant, et puis roulent sur des joues pâlies par une douleur qui ne veut pas rougir! Une attitude désolée, des gestes de découragement, l'abandon de toute la personne, viennent se joindre à l'éloquence muette des larmes; les lèvres entr'ouvertes, les yeux levés au ciel, la tête languissamment renversée, achèvent l'image touchante de la douleur vraie, et font entrer du même coup dans l'âme l'attendrissement et la conviction.

C'est ainsi que pleurait la Madeleine; mais vous me direz qu'elle avait été une des femmes les plus belles et les plus amoureuses de son temps, et je conviendrai loyalement avec vous que la beauté jointe avec le repen-

tir donne beaucoup de charme à l'expression.

Tel est au moins l'effet expressif des larmes lorsqu'elles coulent dans des conditions suffisamment sérieuses et qu'elles sont à la fois justifiées par la situation et contenues par la dignité d'une douleur vraie. Car il n'est rien de plus détestable au point de vue de l'art, que ces pleurnicheries insignifiantes, excrétion pure et simple, produit, sans valeur et sans intérêt, de l'aigreur ou du dépit: larmes feintes, vrais mensonges liquides, que l'hypocrite fait ruisseler à commandement, à travers ses grimaces de douleur.

Rire et larmes, voilà l'histoire de presque toute notre vie, car, en dehors du plaisir et de la douleur, le reste, ma foi, ne vaudrait guère la peine de vivre.

Aussi, malheur à ceux qui n'ont jamais su rire ni pleurer; malheur, et plus inévitablement qu'on ne pense, car c'est parmi ces êtres sans chagrin et sans joie qu'on trouve les pessimistes, les athées, les criminels, les ennuyeux, toutes créatures malfaisantes qui se vengent de leur manque de cœur et d'esprit en insultant à ce qu'ils ne peuvent sentir ni comprendre.

Ah! c'est que parmi les titres de noblesse qui nous élèvent si fort au-dessus des bêtes, le rire et les larmes sont un apanage exclusif de l'homme; on peut discuter, ergoter, chicaner, tant qu'on voudra, sur les autres traits de la nature humaine, mais sur le rire et les larmes, non.

Il n'y a qu'un être au monde qui rie et qui pleure: c'est l'homme.





Le Plus Beau du Regiment



ILENCE!... Bon, maintenant, tapin, fais un roulement, à cette fin d'apprendre à l'auditoire que je vas commencer l'histoire véridique du plus bel homme du nonante-cintième de ligne, dont auquel nous avons tous plus ou

moins l'honneur de faire partie... et dont, en ma qualité de votre supérieur à trois chevrons, je suis le plus parfait modèle. At...tention!... La langue dans la poche, les yeux fixes... plus fixes que ça! Tout bruit intempestueux sera puni de quarante-huit heures de salle de police. Une—deusse—troisse: battez tambour. Rrrrrrran! Ça y est. Je commence.

Le nonante-cintième... le quatre-vingt-quinzième pour les infirmes qui n'ont point zété à l'école... le nonante-cintième, c'est dans l'armée française, par ses mérites et sa saveur, comme qui dirait l'écrevisse dans le vol-au-vent, le chapon à l'ail dans la salade: le superlatif et le nectar.

Tant qu'a duré la guerre avec les Chinois, au rapport du matin, l'empereur de Pékin, qui est un malin, à ce qu'on m'a assuré, demandait avant toute autre chose à son général en chef: "Le nonante-cintième est-il en route?—Non, Majesté.—Alors, nous pouvons continuer." Oui, mais... le jour qu'il a appris que nous allions s'embarquer: "Bigre de bigre! a dit en chinois l'empereur de la Chine, c'est fini de rire!" Et il a mis les

pouces. C'est pour vous dire!

Quand on peut imprimer sur sa carte de visite: UN TEL, *soldat au nonante-cintième*, voyez-vous, mes enfants, ça vaut une épaulette, deusse épaulettes... troisse épaulettes. Moi qui vous parle, j'ai vu un lieutenant-colonel d'artillerie... dont le nom m'échappe... permuter avec un caporal qu'était mon camarade. Et il a attendu deux ans.

Une supposition:

Vous allez chez le marchand de vin avec votre général, histoire de lui faire une politesse. La patronne, qui a vu le numéro de vot' régiment, sourit... comme ça... ou autrement, en vous lançant un regard!... un regard à vingt francs la douzaine. Sans rien dire, elle verse à vot'ami, le général, du tafia de cantine, et, à vous, de la fine-champagne comme on n'en distille que pour la reine d'Angleterre... qui sait ce qui est bon! Tous les marchands de vin ont un flacon spécial pour le nonante-cintième; c'est connu.

Voilà ce que c'est que le nonante-cintième. Un roulement, tapin, en l'honneur de notre beau régiment.

* * *

Donc, en ce temps-là, le nonante-cintième était caserné à la Nouvelle-France. Je vois Fontara qui me regarde avec de grands yeux bêtes, histoire de me demander l'étymologie de ce nom. Du moment que c'est le gouvernement qui l'a choisi il est indiscret d'en demander davantage. Fontara me fera vingt-quatre heures de salle de police.

"Oh! sergent! Je n'ai pas ouvert la bouche.

—Vous m'avez interrompu avec les yeux... Si vous préférez me payer à boire...

—Je préfère.

—Moi aussi." Il était donc approchant huit heures... ou huit heures quarante-sept du matin. Nous se chauffions au soleil, Truffiot et moi, assis sur un banc, devant la caserne. Il est bon de vous dire... pour que vous le

sachiez, que Trufflot était un brave garçon; mais, là, un brave garçon!... comment vous expliquer ça? Enfin Trufflot payait à boire aux anciens pour un rien... C'est pour vous



dire. Avec ça, complaisant comme une bête et vif comme la poudre. On ne lui avait pas plutôt dit: "Trufflot, tu devrais bien..." qu'il était parti sans en écouter davantage.

Done, nous causions, comme qui dirait de la pluie et du beau temps, en manière de passe-temps. Ce n'est pas que nous avions quelque chose à nous dire, non! mais si on ne remuait pas la langue, jamais on n'aurait soif. Voilà que, tout à coup...

Attention, tas de clampins! Quand on vous conte une histoire et qu'on dit: "Tout à coup!" La politesse vous fait un devoir d'ouvrir la bouche, les yeux et les oreilles... Ça encourage l'orateur... que j'en suis un. Tout à coup! Trufflot et moi, nous voyons une vieille femme s'avancer vers nous. Elle avait une bonne figure, toute ridée, couleur fond de culotte: une nêfle tombée de l'arbre en novembre et ramassée fin mai. Vous la voyez d'ici. Avec ça des yeux tendres, un bonnet de linge, le dos voûté et des chaussons.

"Sergent, qu'elle me dit, on ne me laisse pas entrer dans la caserne, et je voudrais bien embrasser mon feu qu'est dedans. Ça serait-il un effet de votre obligeance de lui faire savoir que sa vieille mère Reinette est arrivée de Senlis, à pied, pour le bijer, avec des poires et du vin doux, et qu'elle l'attend sur le trottoir... à vot'service."

Trufflot s'était levé dès les premières paroles, pressant qu'il allait pouvoir rendre un service.

"Sans vous commander, la mère, demanda-t-il à la vieille, comment qu'il est vot' feu? Moi, je suis d'Vineuil; quasi voisin, quasi pays.

— Mon feu!... mon feu! Comment qu'il est? Mais c'est le plus bel homme du régiment.

— Alors, je le connais," dit Trufflot. Sans en écouter davantage, il se mit à courir, entra dans la caserne et disparut.

J'avais fait asseoir la mère Reinette. Il semble toujours qu'il y a un peu de vot' mère, dans toutes les mères qui passent. Je les aime, moi, les vieilles... sans cracher pour ça sur les jeunes, s'entend!

Trufflot revint presque aussitôt avec le tambour-major. Gabarriot, vous savez? Un lapin de sept pieds, Gabarriot. Dans les rangs il vous a l'air d'un peuplier dans un plant de radis.

"Ça, mon feu? C'te bêtise! Il est plus beau que ça, mon feu!" dit la vieille en se redressant avec orgueil.

"Je n'en aurai pas le démenti," se dit Trufflot. Et, laissant le tambour-major ahu-



ri, il se remit en chasse. Au bout de trois minutes il revint avec le maître d'armes: Grascassac... vous le connaissez bien? Un gas si bien bâti, si râblé que toutes les têtes couronnées demandent à le voir lorsqu'elles traversent la capitale.

"Qu'est-ce qui me demande? s'écria Grascassac, en caressant sa moustache: une blonde? une brune? une reine! une impératrice, une..."

—C'est vot' maman, dit Truffiot; vot' ma-
man qu'arrive de Senlis, à pied, pour vous

enfin!

Ne voilà-t-il pas que, tout d'un coup, sans



bijer, avec des poires et du vin doux, et qui
vous attend sur le trottoir.

—Ça, ma mère! s'écria le maître d'armes.

—Ça, mon feu! dit en riant aux éclats la
bonne femme. Vous n'avez donc pas entendu
ce que je vous ai dit? Mon feu est le plus
bel homme du régiment!"

Truffiot repartit au galop, laissant sur le
trottoir Grascassac aussi ahuri que Gabar-
riot.

Et, successivement, il fit défilier devant la
vieille: le major Libidinois, cher aux dames,
le porte-drapeau, le chef de musique, le lieu-
tenant Casquapoil, le colonel... le colonel
lui-même! tous les plus beaux hommes,

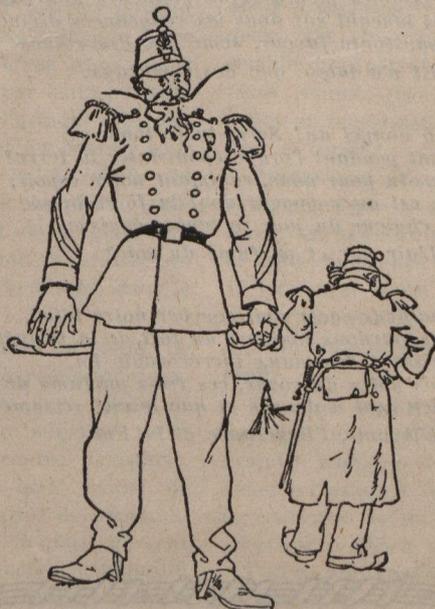
crier gare! la mère Reinette se précipita
dans la cour de la caserne, en dépit du fac-
tionnaire et des règlements, sauta au cou
d'un avorton idiot, sale, cagneux, pelé et
puant à écœurer les mouches, en s'écriant:

"Le voilà, mon feu! mon Jean-Baptiste,
mon adoré, mon Benjamin: le plus bel
homme du régiment."

Comme quoi, mes enfants, dans tous les
régiments, comme dans le nonante-cintième,
celui que nous aimons est le plus bel homme.

Et sur ce, la séance est levée. Un roule-
ment, tapin.

Et toi, Fontara, viens me payer à boire.



Journal de l'An

par

Crémazie

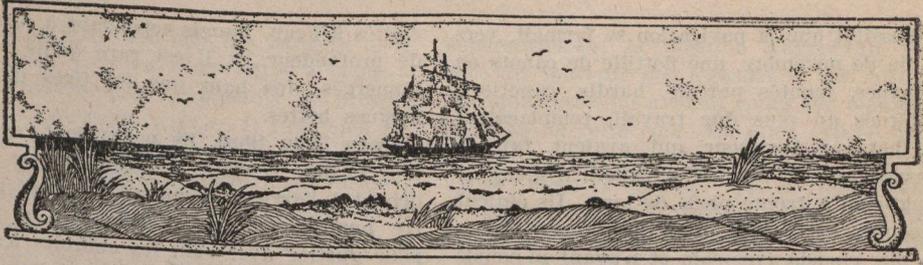
Quand après la tempête, où la mer en furie
A menacé cent fois leur fortune et leur vie.
Répondant à l'appel du hardi timonier,
Les braves matelots ont retrouvé leur nombre,
Ils répètent gaiement, quoique le ciel soit sombre,
Les doux refrains du nautonnier.

Pourquoi donc nous aussi, qui saluons l'aurore
Du premier Jour de l'An, ne pas chanter encore?
C'est qu'au touchant appel qui se fait aujourd'hui,
Dans ces vœux de bonheur qu'avec joie on prononce,
Plus d'un nom bien-aimé restera sans réponse:
Nos larmes répondront pour lui.

Sans regret on te quitte, ô douloureuse année,
Toi qui chargeant le poids de notre destinée
D'interminables pleurs et de malheurs nouveaux,
Toi, qui lançant sur nous les vengeances divines,
N'a, pour toute faveur, semé que des ruines
Et n'a laissé que des tombeaux.

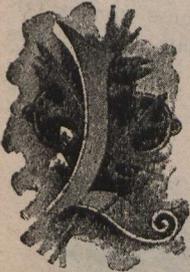
Salut, ô nouvel an! Seras-tu le tonnerre
Qui vient pendant l'orage épouvanter la terre?
Ou seras-tu pour nous, ranimant notre espoir,
Comme est au voyageur dont la force brisée
Par la chaleur du jour se repose épuisée,
L'air pur et parfumé du soir?

Si le malheur encor doit courber notre tête,
Gardons, gardons toujours au fort de la tempête,
En subissant des maux irrévocable loi,
Ces trois hôtes du cœur, ces trois parfums de l'âme
Que Dieu seul a donnés et que le ciel réclame,
L'Amour, l'Espérance et la Foi.



Entre Québec et Lévis

Par N. LEGENDRE



'ETRANGER qui visite Québec en hiver ne peut pas manquer d'être frappé de la régularité avec laquelle les trois bateaux passeurs traversent le fleuve à chaque demi-heure. Le passage est quelquefois libre; mais souvent, le flux et le re-

flux charrient avec une grande rapidité d'énormes blocs de glace qui se tassent le long de la rive contre les obstacles naturels ou contre l'extrémité des quais et des jetées, évoluent, sont rejetés, glissent et se brisent l'un sur l'autre avec une force apparemment irrésistible. C'est alors qu'il faut voir nos bateaux, mus par leurs puissantes machines, s'élançant à l'attaque de ces bancs de glace, les couper et les écraser sous leur proue de fer. Toute la charpente du vaisseau craque, tremble et se plaint, pendant qu'on entend le bruit de la glace qui se fend, cède et plonge pour réparaître un peu plus loin au milieu des bouillons, dans le sillage du bateau.

Vue du pont, cette lutte du génie de l'homme avec l'une des plus redoutables forces de la nature, offre un spectacle grand et terrible à la fois. Le bateau s'incline, roule et se campe de nouveau contre l'obstacle, lève sa proue sur la glace qu'il écrase de son poids en étoilant la surface de nombreuses fissures qui s'étendent à plus de cent pieds de chaque côté. Quelquefois, lorsque la glace est épaisse, le bateau reste immobile

comme s'il était échoué, malgré les révolutions furieuses de l'hélice affolée. Si l'obstacle ne cède pas, le bateau recule sur deux ou trois fois sa longueur, revient à toute vapeur et frappe la glace avec la force d'un bélier battant les portes d'une ville assiégée. L'étrave garnie de fer ronge la glace le long et au sommet de l'échancrure, puis renouvelle son attaque jusqu'à ce que, à force de coups intelligemment dirigés, le bateau rompe la barrière.

Il arrive souvent qu'un bateau est saisi et enserré de telle manière qu'il ne peut plus ni avancer, ni reculer. Alors un autre bateau vient à son secours; quelquefois, il en faut deux. Ils attaquent le champ de glace qui semble impénétrable, et grâce à leurs efforts réunis, ils ouvrent d'immenses saignées et réussissent presque toujours à délivrer le captif.

Pendant les grandes mers, surtout au baissant, alors que le courant est dans toute sa force, les bateaux sont souvent emportés par la glace, plusieurs milles au bas de Québec. Il leur faut alors attendre le reflux de la marée qui modifie la position des glaces et leur permet de revenir au point d'atterrissage.

Mais ces accidents ne se produisent pas souvent aujourd'hui, excepté pendant les grandes tempêtes de neige ou les brouillards épais; et grâce à l'expérience de nos marins, la traversée se fait presque aussi régulièrement qu'en été, à tous les états de marée.

Il n'en était pas ainsi, il y a quelque trente ans.

Aussitôt que la navigation se fermait, vers la fin de novembre, une flottille de canots ou pirogues, montés par de hardis canotiers, habitués au plus dur travail, remplaçaient les bateaux à vapeur qui avaient fait le service durant l'été. Ces canots avaient de vingt-cinq à trente pieds de long. Ils étaient découpés et creusés dans d'immenses troncs de pin, choisis avec soin et n'ayant ni nœuds ni fissures. Les deux bouts étaient relevés comme les *lisses* d'un traîneau, et le fond était légèrement arrondi et recouvert d'une pièce plate de bois franc clouée sur toute sa longueur pour tenir lieu de quille. Avec cette forme, le canot courait rapidement dans l'eau et pouvait être traîné facilement sur les champs de glace ou les *buttons* qui lui barraient la route. Il pouvait porter une très forte charge, avec quinze à vingt personnes en plus. L'équipage était composé d'hommes choisis et habitués à cette rude besogne. Ils portaient des habits de laine et de longues bottes appelées *bottes sauvages*, dont les tiges leur montaient jusqu'aux hanches.

Ordinairement, pour traverser le fleuve, on choisissait le moment de l'étales, ou la fin de la marée, alors que le courant était à peu près nul. Quelquefois, cependant, il n'y avait pas à choisir; il fallait partir sur-le-champ. Ce sont ces passages qui étaient surtout dangereux. Le canot, avec son chargement, était traîné au bord de la *batture* que formait la glace arrêtée sur la rive. On attendait alors un moment favorable, c'est-à-dire une étendue d'eau libre ou une glace assez mince et pas trop tassée, puis les canotiers lançaient l'embarcation et s'y jetaient, chacun à son tour, à mesure qu'elle quittait la glace ferme. Aussitôt que le canot était complètement à flot, on pagayait avec la plus grande vigueur, car il n'y avait pas de temps à perdre. On tournait la tête du canot dans une direction diagonale au fil de l'eau; mais il fallait souvent faire des détours pour se tenir dans l'eau claire ou parmi les glaces flottantes; ou bien, si les passages étaient trop étroits, ou les glaces trop étendues pour les contourner, on hissait le canot sur la glace et on le traînait jusqu'à une mare prochaine. Quelquefois même, il fallait le traîner ainsi, avec son chargement, jusqu'à la rive opposée. Souvent, la glace céda sous le poids, et les canotiers se trouvaient pré-

cipités à l'eau, jamais cependant à une grande profondeur, et il est rare qu'ils fussent immergés plus haut que les tiges de leurs longues bottes.

Dans l'eau libre, ils pagayaient avec la plus grande célérité. Le capitaine se tenait debout à l'arrière et gouvernait, avec un autre homme, également debout à la proue, pour guetter avec soin les endroits les plus favorables. En marche, les mariniers chantaient gaîment les vieilles chansons canadiennes. "En roulant ma boule", "Vole, mon cœur, vole!" etc., etc. Puis, dans les moments difficiles, on entendait la voix sonore du capitaine crier à ses matelots: "Allez-y, mes p'tits cœurs! Hardi, mes enfants! Envoyez fort, as pas peur! Encore une petite *tune*." Tout cela entremêlé de bonnes grosses farces pas trop spirituelles, mais empoignantes tout de même. Souvent les passagers y joignaient leurs saillies, et les vigoureux éclats



Autrefois

de rire chassaient le froid et la fatigue.

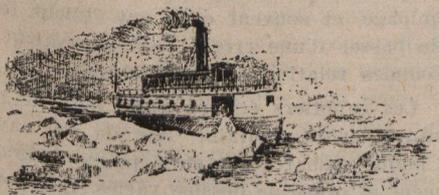
C'étaient de braves gens et de gais compagnons.

L'atterrissage était souvent plus dangereux encore que le départ. Il fallait bien calculer l'endroit et le moment; car la glace flottante qui passait avec une vitesse de trois ou quatre milles à l'heure, se pressait constamment contre les blocs fixes de la rive, et si le canot se faisait prendre entre ces deux murailles aiguës, il était broyé comme verre, avec tout son contenu. Quand on pouvait atteindre quelque endroit sûr et abrité, comme une anse ou l'espace compris entre deux quais, où la glace restait stationnaire, le débarquement s'opérait avec assez de facilité; mais quand on était obligé d'aborder en plein courant, il fallait toute l'habileté du capitaine et tout le sang-froid de l'équipage pour éviter de sérieux accidents.

Naturellement, le lecteur, qui voit tout ceci de loin et en imagination seulement, ne

peut pas se faire une idée des dangers réels de ce court passage, d'un mille à peine,— qui pourtant prenait quelquefois les proportions d'un véritable voyage. Il faut bien remarquer que je n'ai jusqu'ici parlé que d'un passage sans accident ou même sans incident remarquable. Malheureusement, il n'en était pas toujours ainsi.

Souvent, les canots, partis pendant le plus fort du baissant, étaient incapables de lutter contre la glace et le courant et se faisaient entraîner, avec leur cargaison vivante, à plus de quinze à dix-huit milles du point de départ, par des froids de vingt à trente degrés au-dessous de zéro. Il fallait alors sauter du canot sur la glace et courir de toutes ses forces pour s'empêcher de geler. Je me rappelle très bien une de ces terribles courses à laquelle j'ai été contraint de prendre part; et bien que cela date de près de quarante ans, je ne puis pas y penser sans



Aujourd'hui

un horrible frisson. Et cependant, c'était en plein jour; le temps était clair et les deux rives parfaitement visibles. Mais, lorsque ces accidents se produisaient par un temps de brouillard, ou pendant la nuit, on peut facilement comprendre jusqu'à quel point l'horreur de la situation était augmentée. Je me souviens que, un soir de février, un canot parti de Québec avec quinze voyageurs et les sacs de la malle pour le train du chemin de fer du Grand Tronc, fut emporté jusqu'à Saint-Michel, c'est-à-dire à près de vingt milles de son point de départ. L'équipage et les voyageurs furent obligés de passer toute la nuit sur la glace par un froid terrible et au milieu de la plus complète obscurité; car chacun sait comme on se couche de bonne heure à la campagne; à neuf heures toutes les lumières, des deux côtés du fleuve, étaient éteintes. Pour ceux dont l'esprit n'est pas exempt de terreurs

superstitieuses, la position s'aggravait encore au souvenir des légendes et des histoires fabuleuses qui avaient cours sur bien des endroits de cette côte. On était exposé, par exemple, à voir paraître tout à coup les terribles 'Sorciers de l'Île' qui se rassemblent le soir sur la rive pour tenir leur infernal sabbat dont la vue annonce infailliblement, pour la semaine qui suit, un désastre épouvantable, et même la mort. Ou bien, on pouvait rencontrer le "bateau fantôme" dans lequel le célèbre Cambrai ou Chambers, tua et noya son compagnon qui, paraît-il, l'avait dénoncé; depuis lors, le meurtrier se promène toutes les nuits avec sa victime dans l'endroit où le crime a été commis, et celui qui voit son terrible bateau noir est certain de faire naufrage et de se noyer dans le courant du mois. C'est pour cette raison que la partie du fleuve qui se trouve entre l'église de Beauport et celle de Saint-Joseph-de-Lévis, est toujours regardée comme dangereuse et redoutée en conséquence. Quand un marin passe "entre les deux églises", surtout la nuit, il ne manque jamais de faire un signe de croix pour se préserver du malheur. Il y avait encore le redoutable canot monté par treize hommes sans tête qui conduisait les navigateurs hors de leur course, comme le feu follet. Cette légende, qui hante encore l'imagination de nos matelots, se raconte comme il suit:—Un jour, un canot monté par treize marins—un nombre fatal—partit pour traverser le fleuve; le courant était fort, la glace était abondante et *fière*, c'est-à-dire dure et coupante. Le capitaine du canot avait négligé de prendre son scapulaire avant de partir. Cela, avec le nombre *treize*, ne pouvait manquer d'avoir un effet fatal, vous l'avouerez facilement. Comme le canot était engagé dans une longue fissure, entre deux grandes glaces flottantes, il se fit tout à coup un mouvement de la glace qui saisit le canot, rasa complètement ses œuvres hautes et coupa les treize têtes qui dépassaient le bord. C'est un des plus terribles accidents qui soient arrivés pendant ces passages d'hiver. Mais, comme un fait de cette nature ne se produit jamais sans que le populaire l'entoure aussitôt de circonstances mystérieuses et surnaturelles, on affirme que, depuis ce jour, treize hommes sans tête parcourent le fleuve pendant

les nuits d'hiver, dans la partie du canot que la glace n'avait pas brisée. Ils cherchent à aborder la rive sans jamais y parvenir. Au point du jour, ils s'enfoncent dans le fleuve, en causant un terrible remous qui entraîne inévitablement les canots qui se trouvent dans les environs.

Telles sont les légendes,—et bien d'autres encore,—qu'on racontait à cette époque, et dont le seul souvenir portait la terreur dans tous les esprits,—déjà suffisamment frappés par le danger très réel et très présent d'une nuit passée sur des glaces flottantes, au milieu du fleuve et par un froid épouvantable. Les marins, qui sont plus superstitieux encore que le reste du genre humain, n'étaient pas gens à dissiper les craintes de leurs voyageurs. Et c'est ce qui fait que, malgré leur incontestable courage en face du danger réel, ils se trouvaient sans force pour faire face aux craintes mystérieuses qui surgissaient de toutes parts, dans l'obscurité envahissante.

Oh! les longues, les interminables nuits! Combien de têtes ont blanchi, après avoir subi un seul de ces passages!

On transportait souvent dans ces canots des animaux destinés à l'abattoir; et leurs plaintes et quelquefois leurs cris furieux et leurs ruades ne contribuaient pas peu à augmenter le danger.

Lorsque les canots étaient entraînés vers le bas du fleuve, dès qu'on pouvait atterrir on les tirait sur la grève et ensuite au haut de la berge, puis on les ramenait par la rive sud en les faisant glisser comme des traîneaux sur le *chemin du roi*, ainsi qu'on s'exprimait encore à cette époque.

Ces voyages de retour étaient toujours très gais, nonobstant les misères qu'on avait endurées. Pour faire glisser le canot rapidement sur le chemin, chacun prêtait son concours et mettait la main sur le plat-bord, de chaque côté. Sur le chemin plan ou dans les montées, il fallait pousser ferme; mais, dans les descentes, il n'y avait qu'à se laisser aller. Souvent même, lorsque la côte était un peu raide, il fallait retenir le canot avec une amarre. Il arriva même, un jour, qu'un grand canot, très lourdement chargé, rompit le câble et descendit à toute vitesse une des longues côtes qui conduisent à la basse-ville de Lévis. Au pied de la côte, il vint frapper

une maison, pénétra par un des pignons et sortit aussitôt par le pignon opposé, au grand effroi des gens de la maison qui se préparaient à se mettre à table pour le repas du midi. Inutile de dire que la table et la vaisselle furent mises en pièces et que la soupe bouillante fut toute perdue, au grand regret de la ménagère qui crut pendant quelque temps, en voyant passer ce canot fantôme, que c'était celui des treize hommes sans tête.

On montre encore cette maison aujourd'hui; mais je ne veux pas me porter garant de son identité.

Ce passage du fleuve, l'hiver, était une industrie très importante, pour Lévis surtout, et faisait vivre un assez bon nombre de familles. En temps ordinaire, le prix du passage était très raisonnable; mais lorsqu'il y avait beaucoup de glaces et que le froid était rigoureux, le prix changeait et augmentait en proportion des dangers que devait courir l'équipage, et souvent ceux qui étaient forcés de passer d'une rive à l'autre payaient des sommes relativement considérables.

Les canotiers étaient aussi fiers de leurs canots qu'un capitaine l'est de son navire. Chaque embarcation était peinte soigneusement et ornée de dessins variés. Elle portait sur sa proue, en lettres brillantes, un nom de fantaisie ou bien un nom de saint. On la couvrait de petits drapeaux de toutes les couleurs. Elle avait son dossier, son histoire, j'allais presque dire sa généalogie. Le soir, autour du foyer, on faisait de longs et intéressants récits sur ses voyages rapides, la manière miraculeuse dont elle s'était souvent tirée du danger, bref, sur ses exploits dont le lustre et l'honneur rejaillissaient sur son brave équipage et sur son propriétaire.

Parmi les plus fameux canotiers, il y en avait un, Edouard Baron, dont le nom est encore fameux aujourd'hui de chaque côté du fleuve. C'était un homme dont le courage et l'habileté étaient reconnus par tout le monde et qui, au dire même de ses camarades, avait plus de chance que personne. Aussi, lorsqu'il s'agissait d'une traversée exceptionnellement difficile, c'est à Baron qu'on s'adressait tout d'abord. Lorsque Baron, après avoir consulté les nuages et l'état de la glace, refusait de partir, c'était une décision finale comme un jugement du Conseil

privé; et personne n'aurait voulu tenter le passage quand Baron avait déclaré que la chose était impossible.

Je me souviens parfaitement de ce distingué capitaine. Il était le chef reconnu de tous les canotiers; et ce n'était pas un mince honneur, car ces braves gens formaient une phalange loyale, courageuse et honorable que l'on n'aurait pu estimer trop hautement.

J'ai revu Baron, il y a un certain nombre d'années. Il devait avoir plus de quatre-vingts ans, mais il était encore droit et fier comme un général, et son œil n'avait rien perdu de son ancienne ardeur quand il le promenait sur le fleuve, théâtre de ses anciens exploits.

Il doit être mort aujourd'hui, que la terre lui soit légère; c'était un digne homme, et ceux-là sont assez rares pour qu'on doive leur accorder un témoignage honorable, dans quelque situation qu'on les ait rencontrés.

C'est vers 1857, je crois, que le premier bac à vapeur d'hiver a été construit. Il était sans doute bien inférieur aux bateaux puissants et confortables que nous avons aujourd'hui; il ne portait pas non plus un équipage aussi expérimenté. Cependant, il parvenait à faire le trajet assez régulièrement. Mais, il n'a pas duré longtemps. Un jour, on fut obligé de le tirer sur la batture pour lui faire des réparations urgentes. Le lendemain matin, on ne trouva plus que les morceaux de fer qui étaient entrés dans sa construction. Il avait été mystérieusement brûlé pendant la nuit. Bien des personnes avaient déjà déclaré, à plusieurs reprises, que vouloir traverser le fleuve en hiver dans un bateau à vapeur, c'était tenter la Provi-

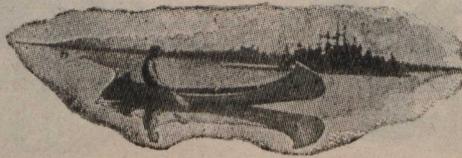
dence et exposer, en outre, les voyageurs à une mort certaine. Ces personnes charitables ont-elles, dans un sentiment de protection pour leur prochain, fait disparaître la cause du danger ou bien les amis des canotiers ont-ils voulu protéger ces derniers contre un redoutable rival? Le point n'a jamais été éclairci. Mais je puis bien dire, maintenant que quarante années ont passé sur ces événements, que j'ai toujours penché fortement pour la seconde hypothèse. Et je n'étais pas le seul.

Aujourd'hui, les canots d'hiver sont à peu près disparus. On s'en sert encore quelquefois, le printemps, lorsqu'un pont de glace s'est formé, pour traverser le fleuve quelques jours avant la débâcle, quand la glace est devenue dangereuse.

On en a placé aussi quelques-uns le long du fleuve, en bas de Québec, pour porter secours aux navires qui peuvent se trouver pris dans les glaces. Mais leur utilité a pratiquement cessé, et la gloire des canotiers de Lévis ne vit plus que dans la mémoire des anciens comme moi.

Baron prétendait que ces canots étaient les seules embarcations capables de rendre de véritables services dans les expéditions au pôle nord, parce qu'elles pouvaient à la fois naviguer et servir de traîneaux, tout en fournissant d'excellents abris pour la nuit et le mauvais temps, sur les champs de glace.

Il avait probablement raison; et peut-être que, quelque bon jour, notre canot d'hiver, tiré d'un long oubli, ira se couvrir d'une gloire nouvelle dans ces pays désolés et mystérieux, et que quelque nouveau Nansen ou Andrée lui devront leur salut.





L'époux prudent garde sans cesse sous vapeur un certain nombre d'excuses appropriées aux différentes circonstances de la vie courante.

Les plaisirs ne sont qu'une broderie sur un fond d'ennui.

Ce sera un éternel mystère que la manière dont certaines femmes se prennent pour arriver à la conclusion que leur mari est un homme supérieur.

Raisonner, c'est se servir de ses connaissances pour arriver à celles qu'on n'a pas.

Dans mon désespoir amoureux,
Je pourrais, aussi bien que d'autres,
Pleurer, m'arracher les cheveux ;
Je ris et je vous rends les vôtres.

—Vous savez où signer un pledge de tempérance?



—Je vous crois: j'en signe un chaque 31 décembre, depuis l'année où j'ai commencé à prendre un coup.

On n'est quelque chose dans le monde qu'à la condition de ne pas valoir mieux que lui.

Il n'y a de parfaits que les gens qu'on ne connaît pas.

C'est le secret des grands esprits de dire beaucoup de choses en peu de mots.

Répéter une calomnie, disait Sardou, c'est repasser une pièce de monnaie fausse.

Dans le monde, il faut beaucoup écouter, peu croire, et ne rien redire.

N'abusons jamais de notre force, car nous serions punis à notre tour par plus fort que nous. Le chat est un tigre pour la souris, mais il est une souris pour le tigre.

—Encore saouïl, misérable!

—Oui, core saouïl, et tu peux t'en f'liciter,



Zénobie. Si j'avais été à jeun, hic! j'aurais pas été assez bête pour t'acheter d'z'é-trennes.

1.—MATIN DU JOUR DE L'AN



—Un homme est un homme: il doit savoir se conduire surtout pour un jour pareil.

Que de maris ne peuvent chanter avec âme *Home, sweet home* rien qu'au club et pas avant minuit!

Quand on me fait une injure, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.

No 2.—SOIR DE JOUR DE L'AN



—Yes, sir, je l'ai toujours dit, moi... Un homme, c'est pas une volaille...



Circonstance exacte au cours de laquelle notre ami Machin a lâché son premier sacre de l'année.

Les 150 distilleries de l'Ecosse ont produit, l'an dernier, 22,796,000 gallons de whisky, soit 2,043,000 gallons de moins que l'année précédente.

ANATHEME INDIEN

Maudite soit la main qui sculpte l'honneur d'un mort!



—J'ai pu passer une autre année bissextile sans me faire agraffer par quelque criature. Me v'là *safe* pour une p'tite escousse.

AU VILLAGE

—C'est bon de s'aimer, hein, Marie-Anne?...
—Ben oui, mais à quoi ça sert?

Le piano a beaucoup augmenté la valeur du silence.

Nous connaissons des malades qui prennent du fer et qui manquent plutôt de plomb.

La mémoire est la caisse d'épargne de l'esprit et de l'expérience.

On demandait au cardinal Logue combien de sermons un prédicateur pouvait préparer au cours d'une semaine.

—Si c'est un homme bien capable, répondit-il, il peut en préparer un; si c'est un homme de capacité ordinaire, il peut en préparer deux; si c'est un parfait incapable, il peut aller jusqu'à dix ou douze.

On peut tromper la faim et la soif, mais on ne résiste pas longtemps au sommeil.

Les fêtes ont toujours un lendemain et n'ont pas toujours un anniversaire.

Taire la vérité, c'est cacher le mal, non le supprimer.

Rien n'assure mieux le repos du cœur que le travail de l'esprit.

En société, un chaperon sert surtout à faire ressortir les attraites de la chaperonnée et à lui faire supposer un âge moins avancé.

A quoi bon se venger, c'est le temps qui s'en charge.

Aux dames qui ont un nez pour les nouvelles, la Providence refuse rarement une langue adéquate en capacité et en endurance.

La maladie et le malheur sont des travailleurs qui ne chôment jamais.

L'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.

En donnant un bon conseil, conservez-en toujours un petit coupon pour vous-même.

Napoléon a dit: "Il n'y a point de personne bête qui soit absolument propre à rien; il n'y a point d'esprit qui soit propre à tout."

Le jeune homme qui avait entrepris de fumer 50 cigares par jour, a fini par échouer entre les mains du coroner.

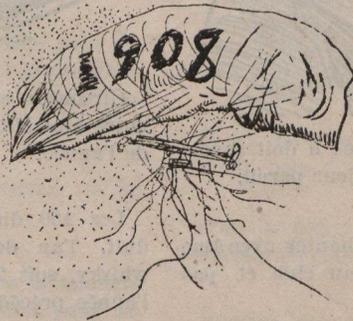
Philidor avait juré de ne pas prendre une goutte d'ici à un an. Il en a pris une hier soir à la buvette d'un théâtre, donnant pour raison qu'il s'écoulait deux ans entre le premier acte et le second de la pièce qu'on y jouait.

Dans une femme complète, il doit y avoir une reine et une servante.

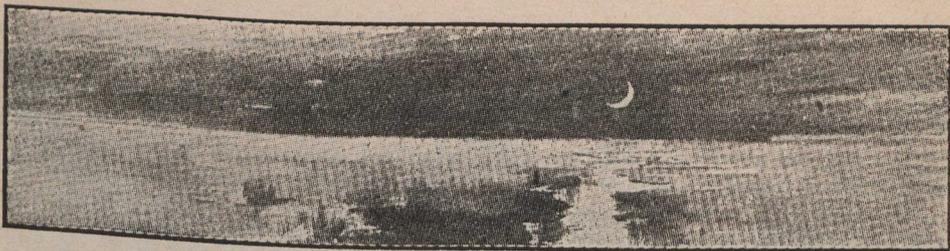
Attends la fin de la journée avant de dire qu'elle a été belle.

L'esprit a six mille ans et le cœur en a toujours seize.

Napoléon a dit: "Il n'y a point de personne bête qui soit absolument propre à rien; il n'y a point d'esprit qui soit propre à tout."



—Tiens! encore un ballon qui fiche le camp...



La Sirène du Lac Supérieur

Par P.-B. DE LA BRUYERE

Pendant longtemps, les sauvages, et même quelques trappeurs au visage pâle, ont partagé la croyance que le lac Supérieur renfermait une sirène. On assignait comme résidence, à cet être fabuleux, l'île Pâté que les Anglais appellent Pie Island, et on en faisait une sorte de divinité régnant arbitrairement sur et dans cette immense mer d'eau douce de l'ouest canadien. A ce sujet, M. P. B. de La Bruyère a publié, naguère, un récit fait sous serment, par M. V. Saint-Germain, devant deux juges de la Cour du Banc du Roi, pour le district de Montréal, les honorables MM. P. L. Panet et J. Ogden, le 13 novembre 1812. Dans son récit, M. Saint-Germain confirme bien l'existence d'un poisson ressemblant à une sirène, seulement pourquoi a-t-il attendu trente ans, avant d'attester un événement aussi extraordinaire? On l'ignore. Voici le résumé copieux de ce que raconte l'auteur que nous citons.

C'ÉTAIT le 3 mai 1782, M. Venant Saint-Germain, marchand et voyageur de Repentigny, venait de Michilimackinac, lorsqu'arrivé à l'extrémité sud de l'île Pâté, il s'y arrêta pour passer la nuit. Il était accompagné de trois hommes et d'une sauvagesse. Ayant installé son campement, il alla tendre ses filets. Le temps était pur et serein et il s'en revenait, peu après le coucher du soleil, lorsqu'à 150 ou 200 pieds de lui, il aperçut dans les eaux du lac, un animal qui lui parut avoir la partie supérieure du corps comme celui d'un être de l'espèce humaine. La grosseur du corps semblait être celle d'un enfant de huit ans; un des bras de l'animal était élevé au-dessus de l'eau et l'autre paraissait appuyé sur la hanche. Le nez petit, la bouche et les oreilles bien formées, les yeux très brillants et le teint noirâtre. La face et les traits étaient distincte-

ment ceux d'un visage humain, et ce poisson, à moitié sorti de l'eau, excita fort naturellement l'attention de M. Saint-Germain. Ses compagnons de voyage purent, aussi bien que lui, examiner attentivement pendant trois ou quatre minutes cet être singulier qui les regardait en face. La pensée vint à notre voyageur d'aller chercher son fusil pour opérer une capture qui aurait fait sensation. La sauvagesse, voyant la détermination de M. Saint-Germain de tuer l'animal, courut à lui, le prit par ses habits et fit des efforts tels qu'il ne put tirer. Le poisson disparut alors sous l'eau pour ne plus reparaitre.

La sauvagesse fit ensuite des reproches amers à notre compatriote pour l'audace qu'il avait eue de vouloir attenter aux jours de ce qu'elle appelait le "Dieu des eaux et des lacs" et lui prédit que cette divinité se-

rait tellement courroucée qu'elle enverrait une tempête pour les faire tous périr.

Imbue de cette idée, cette femme laissa le camp pour escalader une hauteur, afin de se mettre à l'abri des vengeances du Dieu des Eaux. M. Saint-Germain, qui ne croyait guère en ce dieu d'un nouveau genre, resta tranquillement à l'endroit où il avait établi son camp. Mais, vers onze heures du soir, il s'éleva un vent très violent, les vagues s'amoncelèrent, et leur bruit réveilla les voyageurs qui furent obligés de tirer leur canot plus haut sur le rivage et de chercher un abri contre la tempête qui dura trois jours avec une violence extrême.

Ce fut une coïncidence assez singulière ; mais M. Saint-Germain, qui n'était point superstitieux, n'attacha aucune importance à la tempête qui suivit les menaces de la sauvagesse et n'y vit qu'un événement fort naturel.

Un autre voyageur avait appris à M. Saint-

Germain qu'un animal exactement semblable avait été vu près de l'île Pâté, et l'apparition fréquente de cette sirène avait sans doute donné lieu à la croyance générale parmi les sauvages que cette île était le lieu de résidence du Dieu des Eaux et des Lacs. Dans leur langue, les naturels du pays l'appelaient manitou Niba Nabais.

* * *

Qui la fait fuir depuis? Est-ce la timidité naturelle à son sexe? Est-ce la peur des gros vaisseaux, habituée qu'elle était autrefois à ne voir glisser sur la surface des eaux que la légère pirogue de l'Indien? Qui peut le dire; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne l'a pas vue depuis longtemps. Attristée peut-être d'apprendre la dispersion de ceux qui la vénéraient à l'égalé d'une déesse, elle sera morte de chagrin, et l'île Pâté est certes bien digne de lui servir de mausolée.

Intimité

*C'est charmant, d'être ensemble, assis autour du feu:
On boit un peu de thé, du lait, on fume un peu;
On cause doucement des récentes nouvelles;
On se souvient d'avoir vu des femmes très belles
Dans le salon de gens que l'on ne connaît plus;
On s'entretient des derniers livres qu'on a lus,
De ce qui vit, de ce qui croît, de ce qui passe;
On parle bas les yeux égarés dans l'espace
Et l'on s'écoute vivre en cette liberté,
Entre une cigarette et deux tasses de thé.*

DECHELETTE.



Faits et Anecdotes

UNE PETITE GUERRE

DANS le cours de l'année 1709, il arriva à Portneuf, un événement ridicule en lui-même, mais qui aurait pu avoir des suites fâcheuses pour plusieurs. Nous le rapportons pour faire connaître le caractère original et presque sauvage des habitants de ce temps. Un particulier, habitant de Portneuf, dit publiquement qu'il soutiendrait à un autre particulier du nom de Perrot, habitant de Deschambault, qu'il était un *pelé*, ce qui était vrai, puisque ledit Perrot avait eu la chevelure enlevée par les Iroquois. Quelle vraie néanmoins que fût la chose, cette dénomination de tête pelée rendit furieux le susdit Perrot.

Mais ne se jugeant pas capable de venger assez par lui-même une injure aussi atroce, il sut intéresser à sa querelle et à la vengeance de son honneur outragé, les autres habitants de Deschambault. Ceux-ci, à leur tour, ne se voyant pas assez nombreux pour venger, sur tous les habitants de Portneuf, qu'ils regardaient comme tous coupables, l'injure faite à leur co-paroissien, appelèrent à leur secours les habitants de Lachevrotière. C'est ainsi, sans doute, que dès les premiers temps se sont faits entre les différents peuples, les traités d'alliance offensive et défensive. Quoiqu'il en soit, au moment du combat, le nombre et la fière contenance des habitants de Portneuf, qui avaient réuni toutes leurs forces, pour défendre celui qui avait appelé Perrot *tête pelée*, et pour se défendre eux-mêmes contre ceux qui venaient les attaquer, imposèrent tellement aux habitants de Deschambault et à leurs alliés, que ceux-ci n'osèrent en venir aux mains. On se borna, pour le moment, au lieu de

coups de bâton, à se charger d'injures et à échanger des jurements et des malédictions réciproques. Mais bien loin de renoncer à leur projet de vengeance et à la gloire que devait leur procurer la défaite entière des gens de Portneuf, ceux de Deschambault leur annoncèrent que, renforcés et soutenus par les habitants de Sainte-Anne de la Pérade, ils viendraient le jour de la Pentecôte, et qu'alors les habitants de Portneuf, pour avoir attendu, ne perdraient rien, parce que tout leur serait payé, avec les intérêts même, pour le retard du paiement, s'ils l'exigeaient. La chose aurait eu sans doute des suites fâcheuses, tous les esprits étant animés et les têtes exaltées de part et d'autre, si l'Intendant de justice d'alors, monsieur Jacques Raudot, informé de ces désordres, n'eut immédiatement fait sortir une ordonnance, qu'il enjoignait au capitaine de la Côte de lire à la porte de l'église, afin que personne n'en prétendit cause d'ignorance. Par cette ordonnance, M. l'Intendant défendait à tous les habitants des lieux où ces désordres avaient commencé, de se battre sous quelque prétexte que ce fût, à peine de prison contre celui qui commencerait la querelle, de six livres d'amende contre tous ceux qui s'y trouveraient mêlés. Il ordonnait au capitaine de se trouver, le dimanche suivant, à la porte de l'église, pour faire observer le bon ordre. Il ordonnait enfin au capitaine d'envoyer immédiatement à Québec, quiconque serait assez hardi pour commencer la querelle. Des ordres si précis et si sévères, arrêtèrent les préparatifs de guerre, mirent fin aux hostilités, et bientôt les douceurs de la paix succédèrent aux horreurs de cette guerre ridicule.

LE POURQUOI D'UN NOM

PLUSIEURS se demandent pourquoi le vocable de St-Boniface, apôtre et patron de l'Allemagne, fut choisi par le R. P. Provencher pour son église? c'est toute une histoire à raconter, la voici :

A ce moment, la compagnie de la Baie d'Hudson, était, à vrai dire, la seule protectrice du pays. A la bataille des Sept Chênes, à peine à un mille du Fort Douglass, le gouverneur Simpson et un bon nombre d'employés de la compagnie furent massacrés. Le comte de Selkirk étant à Montréal, entendit parler. Il comprit qu'il fallait frapper un grand coup pour rétablir le prestige de la compagnie détruite par cette malheureuse affaire. Il parvint à s'entendre avec le gouvernement pour qu'on envoyât 100 hommes du régiment de Meuron, composé de Suisses et d'Allemands que la paix conclue avec Napoléon I avait permis de licencier. Ces hommes furent envoyés à Fort Douglass qui avait été abandonné. Du terrain fut donné aux officiers et soldats de Du Meuron. Comme ils étaient tous catholiques romains, ils demandèrent au R. P. Provencher pour leur église, le vocable de St-Boniface leur patron et l'apôtre de l'Allemagne.

ECHANGE.

LE CHENAL DU ST-LAURENT

BIEN avant la visite à Québec des cinq navires de guerre anglais mêlés aux fêtes du tricentenaire, l'amiral Walker, en 1711, avait mis au compte des obstructions du chenal la perte de huit de ses transports. La flotte qui amena l'armée de Wolfe au pied du Cap Diamant en 1759 fut plus heureuse, mais n'en courut pas moins de grands dangers de s'échouer. Le capitaine de Voutron, de La Rochelle, qui fit sept voyages au Canada, disait que les cheveux lui en avaient blanchi rien que de naviguer le St-Laurent. De 1776 à 1783, on ne compta pas moins de soixante navires anglais venus à mal dans la rivière; de 1840 à 1849, on y enregistra 238 naufrages; de 1857 à 1864, la compagnie Allan, à elle seule, perdit sept de ses navires. Telles étaient les difficultés de la route, aux premiers temps de la colonie, que le roi de France s'était presque arrêté à l'idée de donner pour port de mer à son éta-

blissement de Canada Port Royal, dans la baie de Fundy, quitte à percer l'isthme d'un canal maritime et à servir Québec avec des petits caboteurs. Champlain ne voulut jamais rien entendre d'un pareil dessein et s'en tint à Québec, convaincu, comme il le disait lui-même, que le St-Laurent était la route des Indes, c'est-à-dire de l'Asie.

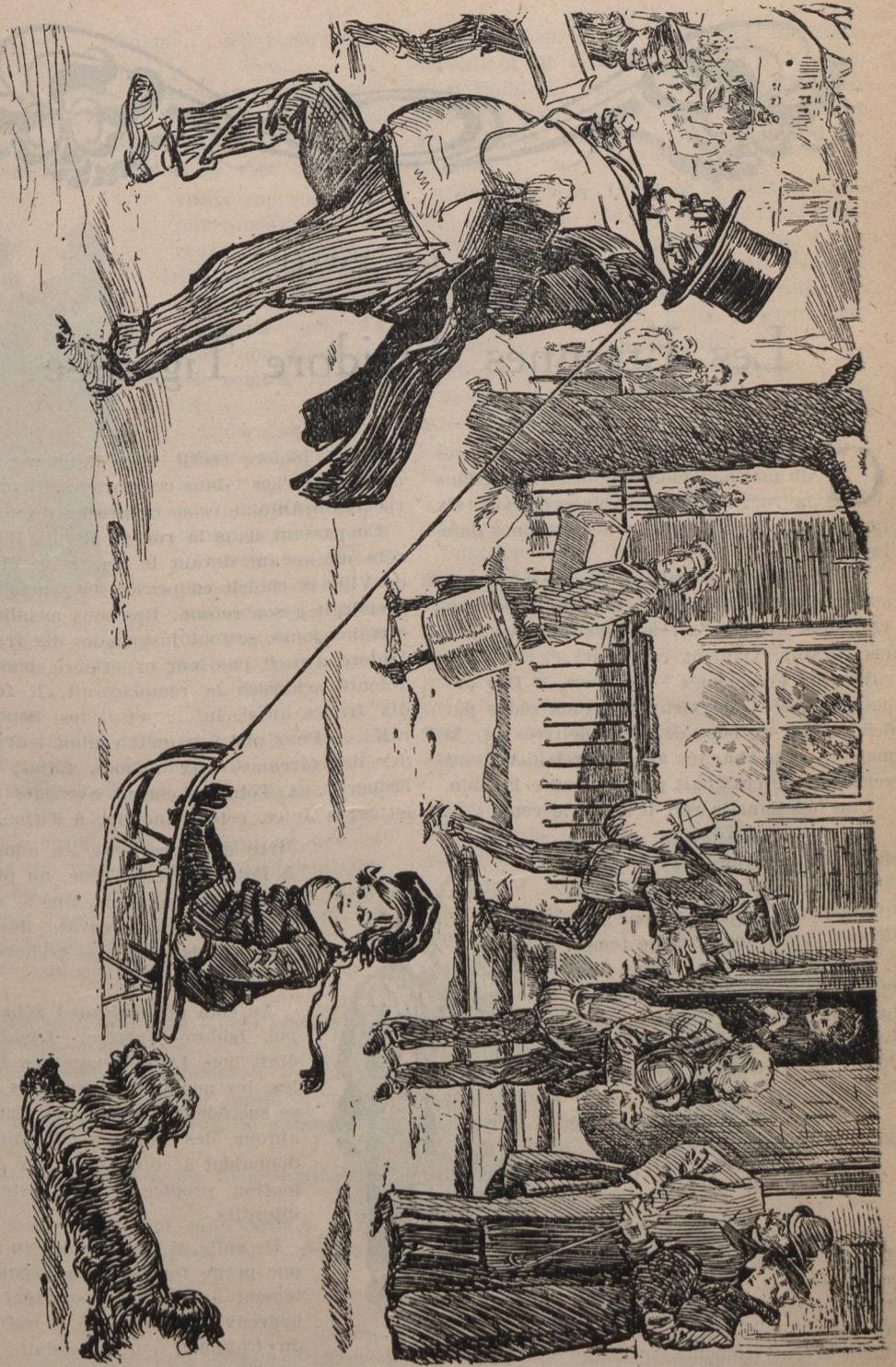
ECHANGE.

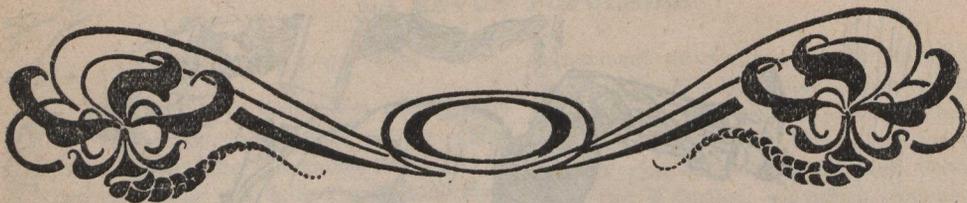
ODYSSEE D'UNE GIROUETTE

LORS de la démolition de l'édifice québécois appelé "caserne des Jésuites", on envoya le clocher surmonté d'une girouette au collège Ste-Marie de Montréal. Il y a deux ou trois ans, les Jésuites de Québec réclamèrent cette girouette du vieux clocher avec l'idée d'en orner la façade de leur maison d'œuvres qui allait être ouverte rue d'Auteuil. Mais lorsqu'on la vit de près, on la trouva trop massive; on jugea qu'elle aurait une apparence disgracieuse, par la lourdeur de sa base, sur le toit peu élevé du "Loyola", et on la mit de côté pour la réparer et la placer ailleurs en temps opportun. L'année suivante, la chapelle de la rue Dauphine, propriété des Congréganistes de la Haute-Ville, fut généreusement cédée par ceux-ci aux religieux qui la desservaient depuis un grand nombre d'années. Le clocher de ce petit sanctuaire contenait un souvenir bien précieux: la cloche de l'ancienne église des Jésuites, cette voix du passé qui rappelle la mémoire des apôtres héroïques de la Nouvelle-France et les traditions pieuses des Congréganistes d'autrefois. La girouette — d'un âge moins reculé, mais encore vénérable, puisqu'elle était plus vieille que la chapelle quasi centenaire de la Congrégation — devait avoir sa place sur le même toit; et, lorsque les fêtes de juin, — les inoubliables fêtes de l'Eglise canadienne, préludant à celles du IIIe Centenaire — eurent réveillé dans notre vieux Québec l'amour et la vénération des choses du passé, la girouette du "Collège", réparée et dorée tout exprès fit briller dans les airs le sceau de la Compagnie de Jésus, et vint consacrer par sa présence le don de cette petite église aux successeurs des missionnaires et des martyrs Jésuites du Canada français.

PRIMAIRE.

Les grands-papas populaires





JOUR DE L'AN PAUVRE

Les Etrennes d'Isidore Tignasse

C E jour-là, 1er janvier, dès huit heures du matin, Isidore Tignasse sortit dans la rue, non sans avoir promis à six marmots de leur rapporter des étrennes dans la soirée.

Isidore Tignasse était un pauvre-hère sans sou ni maille. Depuis une semaine il se trouvait sans travail. Sa femme et lui, y compris les enfants, vivaient comment?... Ils n'auraient pu eux-mêmes l'expliquer... Des bribes ramassées, de vieux rogatons cédés par des voisins, de bons de soupe délivrés par la mairie... de charités aussi, car Isidore, sans vergogne, ne craignait pas de tendre la main.

Une fois dans la rue, il huma le vent.

—On n'est pas levé à c't'heure dans les quartiers de la haute, fit-il. Faudrait voir dans ceuss où qu'les petits bourgeois sont déjà debout... Perdons pas de temps. S'agit de faire une bonne journée. J'leur ai promis des étrennes aux mioches; ils les auront, foi d'Isidore, et des baths, encore... On doit avoir le gousset facile un premier de l'an.

Là-dessus, il s'en fut du côté de la Bastille.

* * *

Le temps était gris, la chaussée humide et grasse, les passants peu nombreux. Beaucoup de magasins étaient fermés; les autres ouvraient à peine, dans le demi-jour de cette brumeuse matinée

d'hiver. Isidore sentit immédiatement qu'il ne "ferait rien" dans ces parages. Il prit la rue Saint-Antoine et se rapprocha du centre.

En passant dans la rue de Rivoli, il s'arrêta un instant devant le Bazar de l'Hôtel de Ville et choisit en pensée les jouets qu'il prendrait à son retour. Les bons mendians, certains jours, se font jusqu'à des dix francs. Isidore n'avait pas leur expérience, mais sa volonté acharnée la remplacerait. Il ferait dix francs aussi, lui... et il les dépenserait!... Pour une fois qu'il voulait leur donner des étrennes, aux mômes, fallait pas lésiner... A Toto, ce cheval avec des roulettes; à Jules, cette panoplie; à Titine, un

livre d'images (elle les adore); à Polyte, le batailleur, un pistolet; quant aux deux aînées, chacune aurait une cravate, des mitaines, puis un peigne à cheveux. Et allez donc!...

Au coin du boulevard Sébastopol, Isidore s'arrêta. L'endroit était bon. Le voisinage des Halles, les nombreux tramways qui se succèdent, les allées et venues autour des bureaux d'omnibus donnaient à ce quartier une animation propice aux accostages interdits.

De suite, il jeta son dévolu sur une petite femme brune, coquettement attifée, l'air souriant et heureux. Debout sur le refuge du Châtelet, elle attendait un omnibus.



...il choisit en pensée les jouets qu'il prendrait à son retour.

—Madame..., madame..., s'il vous plaît... pour mes petits...

Avec un brusque sursaut, la petite femme s'était retournée vers cette voix rauque qui murmurait à son oreille. A la vue de la figure ravagée qui se penchait vers elle, son



— Madame... s'il vous plaît pour mes petits...

vous plaît...

Mais la vieille dame se précipita vivement dans l'intérieur du bureau d'omnibus en jetant un regard méfiant sur ce vagabond suspect.

—Non, mais alors!... Dirait-on pas que je vais les avaler tout cru!... Décidément, ça va mal!... Voyons voir si l'aut' sexe y s'ra plus d'accueil pour un frère... En v'là un là-bas qu'a une bonne figure...

—Je vous d'mande pardon, monsieur..., mais...

Au même instant, une lourde main s'abatit sur l'épaule d'Isidore.

—Dites donc..., l'homme..., voulez-vous que je vous emmène au poste?... Vous savez bien que c'est interdit de mendier dans la rue!

—Ah! zut!... v'là les flics, maintenant! comprit Isidore.

Et, sans souffler mot, sans même se retourner, instruit par l'expérience, il courba le dos et fila son chemin.

* * *

Sous les arcades, près de la rue Cambon, il eut une inspiration.

Adossé à un pilier, il se tint immobile, surveillant de loin la chaussée d'un coup d'œil rapide et tendant vers le trottoir sa casquette qu'au passage il secouait devant chaque promeneur avec une obséquieuse insistance.

C'était en vain. Les gens se hâtaient, frieux, sans même tourner la tête. Des heures s'écoulèrent. Un seul passant fit mine de s'arrêter, fouilla dans son gousset. Mais, ne trouvant pas immédiatement la pièce de monnaie qu'il cherchait, il eut un geste d'impuissance et continua sa route.

Isidore, peu à peu, se décourageait.

Vrai... ce n'était pas gai tous les jours de faire la quête pour ses mioches!... Midi était passé, il n'avait rien dans le ventre... Ils ne se doutaient pas de ça, eux... Tiens! il y avait de la soupe,—par hasard,—à la maison, ce jour-là!...

Pourtant, vers deux heures, l'espoir lui revint. Le soleil avait fini par percer le brouillard. L'avenue des Champs-Élysées, peu à peu, se peuplait. Il n'était pas possible qu'il ne se fit pas quelque bonne recette parmi les enfants, les nourrices ou les parents qui allaient se presser autour des guignols, sur le rond-point, le long des contre-allées, partout.

Jusqu'à la nuit, Isidore déambula de l'Arc de Triomphe à la Concorde.

Était-ce son aspect farouche, sa façon maladroite de demander?... La joie des tout petits, en ce jour de fête, étouffait-elle leur pitié?... Les grands avaient-ils épuisé leur budget de charité?... Toujours est-il que pas un décime, pas un centime ne vint



Et sans souffler mot... il courba le dos et fila son chemin.

tomber dans sa main tendue.

* * *

Une sourde colère, maintenant, gonflait son cœur. La société le dégoûtait. Peu à peu sa

rancune s'étendait à la famille, aux enfants, les riches, et les autres aussi! Des gueules affamées, toujours ouvertes!...

Pourtant, en rentrant, sur les boulevards, à la vue des baraques resplendissantes de jouets, il fit une dernière tentative.

Un gros homme jovial était assis à la terrasse d'un café, riant et plaisantant à haute voix avec des amis. A une petite marchande de fleurs qui venait de lui offrir un bouquet de violettes, il avait jeté vingt sous... Vingt sous! Isidore avait bien vu la pièce... Qui sait? avec un peu de chance, vingt sous ici, autant là..., cela lui ferait une petite somme... Il achèterait des bibelots moins chers, voilà tout...

Délibérément, il s'approcha.

Mais, à ses premiers mots, la voix de l'homme gronda, furieuse:

—Hors d'ici, fainéant!... On ne peut donc pas être tranquille au café... Garçon!

Déjà le gérant se précipitait. Isidore s'éloigna, l'injure à la bouche. Rageur, il poussa droit devant lui, d'un pas rapide, bousculant et bousculé... Ah! il l'avait eue, la

main heureuse, oui! Quelle journée!... Et les gosses, là-bas, qui l'attendaient..., avec des cadeaux-plein les bras!... Il allait leur en f... des cadeaux!... Misère de misère!... Et on dit que les hommes sont frères!...

* * *

La révolte qu'il crachait en imprécations contre le sort le conduisit jusqu'à son taudis. Aux aguets, les mioches reconnurent son pas dans l'escalier. Un concert de rires et d'exclamations joyeuses s'éleva:

—C'est papa!... Le voilà!... Vive papa!...

Dès qu'il apparut dans l'entre-bâillement de la porte, il fut pris d'assaut.

—Nos étrennes!... Nos étrennes!...

D'une brusque secousse, Tignasse se dégagea.

Il fit un pas en avant et, la bouche mauvaise, reprit d'une fureur soudaine, il leva le bras.

—Vos étrennes?... fit-il d'une voix rauque... les voilà!

Et des gifles claquèrent...



—Vos étrennes?... les voilà!



Etrennes Littéraires

Par D'ARGENSON

A QUI n'est-il pas arrivé de rencontrer, surtout à l'approche des Fêtes, des gens qui disent : "J'ai des cadeaux à acheter, j'en ai les moyens, mais je ne sais trop quoi choisir. J'ai beau examiner les étalages, aucune idée ne me vient. Ou, s'il en vient une, je ne tarde pas à savoir que l'objet en question a déjà été précédé par un semblable chez la personne à qui je le destine."

J'ai vu, hier, une de ces personnes en mal d'étrennes, et le dialogue suivant s'est engagé après qu'elle m'eût dit ses soucis :

— Parmi les gens à qui vous voulez présenter quelque chose, il y en a d'intelligents, je n'en doute pas...

— Oh ! oui.

— Bien. Pourquoi n'avez-vous pas dirigé vos recherches du côté des marchands de livres ?

— !!!... de livres ?

— Oui, de livres.

— Vous voulez que je donne des livres en cadeaux ?

— Oui, à quelques-uns. Je vous le conseille même de toutes façons. Sans vous livrer à un travail accablant, vous arrivez à connaître le goût de lecture d'une personne, son genre, comme on dit. Ces constatations se font sans qu'on ait l'air d'y toucher.

— Un livre peut-il constituer un cadeau présentable ?

— Très délicat même, très chic, très distingué. Tout est dans la manière, c'est-à-dire, en l'espèce, dans le don d'un livre approprié. Comme l'a dit un peu brutalement un latin : "Il ne faut pas donner de perles aux cochons." Or, l'on ne court qu'assez peu le risque de commettre des erreurs regrettables, puis-

que c'est dans le cercle de ses connaissances qu'on exerce sa générosité.

— Quel genre me conseillez-vous en thèse générale ?

— Les vers.

— Mais... c'est *chenu*, un cadeau qui ne peut coûter que 50 sous ou un dollar, au plus.

— Les bons vers ne sont jamais un don appréciable en dollars et centins. Ceci dit, je comprends votre hésitation : en matière de cadeaux, aux yeux de plusieurs, l'habit fait le moine. Je vous conseille donc d'acheter des volumes de vers de bons auteurs et de les porter chez le relieur, lequel saura bien leur donner l'enveloppe propre à faire cesser vos scrupules, puis à flatter l'œil du récipiendaire par le dehors en attendant que le dedans parle à son âme et à son cerveau.

— Mais, est-ce dans la pratique de donner des livres pour étrennes ?

— Oui, et tant même, qu'il est mathématiquement possible de jauger avec une très grande précision la valeur intellectuelle d'un pays par la quantité d'ouvrages y servant à cette fin. En France, en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis, l'approche de Noël et du Jour de l'An est signalée surtout par les nomenclatures de ces ouvrages. Les revues, les magazines, les affiches et les catalogues en sont bondés. Certains éditeurs, Plon, Hachette, Scribner, MacMillan et autres, produisent des catalogues qui sont des petits chefs-d'œuvre d'analyse bibliographique, illustrés par des maîtres. Mais encouragez la littérature nationale de préférence, et votre acte deviendra doublement bon.

—Quels poètes me conseillez-vous ?

—J'aime peu établir des "discriminations", comme écrivent les reporters. Aussi, me considéré-je bien servi, pour vous répondre sans en faire, par un heureux hasard : la lecture encore toute chaude de *L'Ame Solitaire*, d'Albert Lozeau, et de *La Chanson du Passant*, de L. J. Doucet. Vous connaissez ?

—De réputation seulement. Vous savez : on a si peu le temps...

—Oui, je sais—que trop, hélas ! Alors, prenez ma parole pour garant ; courez faire emplette de ces deux ouvrages ; offrez-les à bon escient, et ne craignez pas le verdict. Pour en finir, je vous présente un souhait-étrennes qui a son prix, aussi : c'est de jeter un coup d'œil sur ces vers riches de forme et de fond et d'y puiser le goût du beau et du bon, du sentiment délicat et de l'originalité vraie. Vous avez du cœur et de l'intelligence—ornez-les.

LA CHANSON DU PASSANT

Par L.-J. Doucet

*Je suis la chanson du passant
Que le cours de la vie amuse ;
Mon air est rude ou caressant
Selon les frissons de la muse.
Je dis l'éclat du jour naissant
Et ses reflets d'or sur la grève,
Je dis les soirs, je dis le rêve,
Je suis la chanson du passant.*

*Je suis la chanson du passant
Que le songe parfois abuse ;
Mon air est vif ou languissant
Selon l'accord du cœur qui s'use :
Souvent avec lui je descends
Et parfois aussi je m'élève...
Avec les chimères, sans trêve,
Je suis la chanson du passant.*

*Je suis la chanson du passant.
Je ne parle pas à la buse
Qu'enivre un orgueil offensant :
Je parle aux bonnes gens sans ruse,
Au petit, au compatissant.
Et j'aime tout en fille d'Eve,
Les infinis et l'heure brève...
Je suis la chanson du passant.*

LE CHATIMENT

Par Albert Lozeau

*Je me suis drapé dans ma nuit
Comme un trappiste dans sa bure,
Malgré que l'étoffe fût dure
A mon corps mou comme un vieux fruit.*

*Au noir donjon de mon ennui,
Satisfait du mal que j'endure,
Priant Dieu que ma peine dure,
J'erre où mon remords me conduit.*

*Car j'ai péché ! sous mon sein gauche
Un désir d'affreuse débauche
S'est glissé, corrompant mon cœur ;*

*Et je mérite, brute immonde,
Exilé des bons de ce monde,
De souffrir tout seul ma douleur !*





La Petite Histoire

Par E. S...

C'ÉTAIT une petite histoire tout ainsi, un conte du Jour de l'An. En l'écrivant, Jacques Lorraine n'avait pas senti passer dans ses cheveux le souffle de l'inspiration. Il avait fait sa besogne avec la méthode de l'auteur qui signe deux contes par semaine et soigne sa petite réputation, — sans plus.

Il avait relu la nouvelle parue le matin, s'était désolé d'une faute typographique fâcheuse, puis était allé au café qu'il fréquentait.

—Un chef-d'œuvre, ton machin d'aujourd'hui! dit un ami en l'abordant.

—Oh! oh! un chef-d'œuvre! ce n'est pas mal et voilà tout.

—C'est très bien, mieux que très bien, un chef-d'œuvre!...

D'autres camarades, dès leur arrivée, manifestèrent un égal enthousiasme; ceux qui n'avaient pas lu le conte le lurent avec ravissement.

Lorraine était un peu gêné. Il n'avait pas l'habitude de subir les compliments; généralement on ne l'entretenait guère de ses petites productions dont il ne concevait aucune vanité. Quoi! cet article banal, qu'il avait griffonné sans fièvre, lui vaudrait-il une gloire inattendue?

—Vraiment c'est une très belle chose...

—Oui! oui! allons, tant mieux! cela ne m'empêchera pas de jouer ma partie de cartes.

Toute la journée, les gens qu'il rencontra furent unanimes: un chef-d'œuvre! un chef-d'œuvre!

Était-ce possible?

Il relut sa nouvelle pour en découvrir le secret mérite: c'était une histoire, une petite histoire comme les autres...

Des lettres de félicitations encombrèrent son courrier.

Tournier, critique redoutable, désarmait: "Vous avez écrit un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre, entendez-vous?"

"C'est une merveille de goût, de pensée et de style, dont je serais fier d'être l'auteur..." lui confia Vavin, morne académicien.

Puis des lettres et des lettres encore. Des jeunes gens lui adressaient leurs œuvres avec mission de les apprécier; des indiscrets exigeaient des règles de vie qu'il devait tenir à leur disposition; et les femmes lui montraient le désir qu'elles avaient de le mieux connaître. L'étranger suivait le même élan: on lui demandait de laisser traduire le chef-d'œuvre en allemand, en anglais, en russe, en grec, voire en javanais. C'était la gloire, la vraie gloire soulignée d'échos pervers et anonymes rédigés dans de jeunes revues.

L'existence de l'écrivain se compliqua.

Garçon simple, il avait atteint la quarantaine sans révolutionner la littérature; il gagnait sa vie en écrivant des romans sans éclat et des nouvelles sans originalité. On lui reconnaissait bien des qualités de tenue et de style: c'était tout. Son horreur du monde le faisait vivre tranquille dans un petit appartement où il travaillait trois heures par jour en fumant des pipes; le soir, avec des camarades, il fumait encore des pipes au café en jouant à la manille. On ne le jalousait pas, car son talent n'était pas encombrant et parce qu'il se contentait de sa

médiocre aisance.

Et voilà qu'il avait écrit un chef-d'œuvre ! Un chef-d'œuvre, ça, cette nouvelle en deux cents lignes, qu'il n'aimait guère, d'ailleurs. Il cherchait à se persuader qu'il était l'auteur d'une très belle chose sans parvenir à s'en convaincre.

—On écrit un vrai chef-d'œuvre sans le faire exprès... un chef-d'œuvre ! C'est drôle, la vie !...

Ce n'est pas si drôle !

Le directeur de son journal le convoqua d'urgence :

—Tous mes compliments, mon cher ami : vous avez fait un petit bijou. Aussi, dorénavant, quand vous m'enverrez des articles quelconques, je vous les refuserai impitoyablement. Vous pouvez écrire des chefs-d'œuvre ; vous l'avez prouvé ; il est indispensable—et ceci dans votre intérêt—que vous n'écriviez que des chefs-d'œuvre !

—Mais, mon cher directeur...

—Mais non ! mais non ! Pas d'objections, vous êtes un grand paresseux !

L'écrivain rentra chez lui fort ennuyé.

Dans quel pétrin l'avait mis cet article stupide : il ne demandait pas mieux que d'écrire des chefs-d'œuvre, parbleu ! Mais sait-on jamais ?

Le front dans les mains, il poursuivait des idées qu'il jugeait particulièrement sottes. Certes, la semaine passée, il en aurait tiré partie, mais il s'agissait désormais de chefs-d'œuvre qu'on exigeait de lui deux fois par semaine.

Travailler dans ces conditions était impossible ; à l'heure de livrer sa copie, il n'avait pas écrit une ligne. Il envoya un mot au journal pour s'excuser de son retard : le lendemain, sans faute, on pouvait compter sur lui.

Mais le chef-d'œuvre n'était pas conçu. Il écrivit donc à la fin de la journée la première histoire venue, que lui renvoya le secrétaire de la rédaction :

“Le patron a voulu lire ta copie : il s'est refusé à laisser paraître ce conte qui, entre nous, n'est pas fameux. Dans ton intérêt, envoie-moi autre chose et excuse-moi...”

Lorraine entra dans une rage sourde. Jamais il ne s'était senti si incapable de réaliser le chef-d'œuvre qu'on lui réclamait. Sachant l'inutilité de ses efforts, il écrivit

sans arrêt trois nouvelles qu'il envoya le soir : peut-être, dans le lot, par hasard, découvrirait-on un chef-d'œuvre.

On n'en découvrit pas : le conte qui passa ne satisfait personne et lui moins que tout autre. Ses amis confessèrent même qu'il n'était pas digne de son talent.

—Quand on a écrit un chef-d'œuvre...

—Ah ! fichez-moi la paix avec mon chef-d'œuvre !

Et il ne revint plus au café.

Au bout d'un mois, après d'autres articles, le directeur le fit venir encore :

—Mon cher ami, décidément ça ne va plus. Vous vous êtes surmené cet hiver ; ce n'est pas impunément que l'on écrit un chef-d'œuvre. Pendant quelque temps vous allez me faire le plaisir de prendre du repos...

—Mais, je vous affirme...

—Voyons, Lorraine, dans votre intérêt...

Quinze jours après, l'éditeur habituel de l'écrivain lui refusa un roman :

—Non ! non ! quand on a votre valeur, on ne publie pas une œuvre aussi... aussi neutre : vous pouvez écrire un chef-d'œuvre, écrivez-le, que diable !

A quarante ans, Lorraine se retrouva dans la situation d'un jeune homme qui débute : il alla de journaux en revues pour écouler ses articles, pour publier son roman. On l'accueillait courtoisement, mais sans apprécier sa littérature :

—Allons, mon cher ami, autre chose ! un petit effort ! vous avez écrit un chef-d'œuvre : recommencez !

Et l'on murmurait après son départ :

—Ce pauvre Lorraine, il est vidé !

Six mois après, il essaya de réagir ; mais son cerveau n'y était plus. Tant de déboires l'avaient étonné avant de le décourager. Il n'était pas riche, ses quelques économies dissipées, on menaçait de l'expulser parce qu'il n'avait pas payé son terme.

A quoi bon essayer de travailler encore ? Trop de manuscrits dédaignés s'entassaient sur sa table.

Un beau soir, il se tira un coup de revolver dans la tête parce qu'il jugea que c'était la meilleure solution. On le trouva mort, les doigts crispés sur une coupure de journal : son chef-d'œuvre, une histoire, une petite histoire de Jour de l'An, une histoire comme les autres...

Les jeunes tiennent compagnie au cavalier de leur sœur





Hygiène de la Peau

Par le Dr BON-SENS



ES fonctions de la peau sont multiples; elles ont une importance de premier ordre. Leur amoindrissement ou leur perversion est presque toujours la cause originelle d'un grand nombre de maladies.

Il est donc naturel que l'hygiène apporte dans l'entretien de ce précieux tissu des soins minutieux.

L'hygiène de la peau est très compliquée; une foule de modificateurs peuvent agir sur elle. Fort heureusement, nous possédons des moyens variés pour exciter et entretenir ses fonctions.

La souillure de l'épiderme est inévitable; en plus des sécrétions dont l'accumulation est rapide, le contact avec le milieu ambiant, tantôt direct, tantôt moins absolu, du fait de la protection des vêtements, contribue fatalement au développement des maladies épidémiques, par les poussières, par les micro-organismes de toute nature dont l'atmosphère est vicié. Une première obligation nous est donnée de débarrasser la peau, par des ablutions fréquentes, de tous ces produits dangereux. C'est l'indication que remplit le bain tiède, ne donnant aucune sensation désagréable de chaleur ni de froid, rendant au corps toute propreté en enlevant les concrétions que la poussière et la sueur accumulent. A ces ablutions générales doivent nécessairement être ajoutées des ablutions locales, d'autant plus fréquemment répétées

que l'exposition aux impuretés est plus grande, que les sécrétions sont plus abondantes, et les frottements plus forts. Pour ces lavages, l'emploi de l'eau bouillie tiède paraît donc pleinement justifié.

Les savons sont, dans ce cas, les meilleurs des adjuvants. Toutefois, un choix s'impose. Nous devons à peine signaler que les savons durs, à base de soude, sont seuls utilisables; les savons mous, à base de potasse, doivent être absolument rejetés. Nous donnons la préférence au savon de Marseille, à l'huile d'olives, dont la célébrité est ancienne; il émulsionne et enlève les corps gras de la peau et les impuretés adhérentes. Son abus n'est cependant pas sans quelques légers inconvénients: il modifie l'état acide de la peau, la rend sèche et, à la longue, peut contribuer à la formation de rides. Le savon blanc, sans addition d'aucune essence, est le meilleur, quelque charme que puisse offrir à l'œil et à l'odorat un savon parfumé, de coloration agréable. Les composés chimiques, les éthers odorants, qui remplacent le plus souvent dans le commerce les parfums naturels ne laissent pas de présenter, ainsi que les matières colorantes, de nombreux désagréments, et nuisent à la conservation et à l'intégrité de la peau.

La toilette avec de l'eau bouillie alcoolisée est d'une excellente pratique. L'alcool, par un mécanisme un peu différent du savon, détruit en les dissolvant les graisses, accumulées. Son emploi à l'état pur doit, toutefois, être déconseillé: c'est un déshydratant énergique capable de mortifier et de rendre cassant l'épiderme le moins fragile.





Les Deux Calendriers



ES deux calendriers sont là, sur la table, aux derniers jours de décembre. L'ancien et le nouveau, le calendrier fini et celui qui commence, sollicitent le regard et font hésiter la main de l'être vieilli d'une année.

Pourquoi n'avoir pas détruit, le déchirant ou le jetant au feu, le morceau de carton qui ne représente plus que la vie écoulée? Pourquoi, tout à l'heure, le raccrocher de nouveau avec l'autre, et suspendre à la muraille le souvenir de ce qui n'existe plus? Quel regret brusque de l'utile devenu inutile? Quel désir vain de prolonger dans l'illusion ce qui est passé à jamais? C'est qu'il semble, en maintenant quelques jours encore devant les yeux cette affiche du spectacle de l'année d'hier, qu'un répit ait été accordé par le Temps.

Existe-il vraiment une solution de continuité entre nos pensées et nos démarches de l'année morte et de l'année pas encore vivante?

A chaque moment, pour relier entre elles les choses qui nous intéressent, il va nous falloir le reprendre, ce calendrier révolu, et calculer avec lui des échéances, et pointer des dates sur les jours que nous avons vécus. Il est donc toujours nécessaire, il le faut visible et prêt au maniement familier.

Son millésime hantera à ce point notre esprit, que la plume se trompera et hésitera pendant des semaines, en inscrivant les chiffres qui commencent une lettre, et qui doivent constater la date véridique de nos préoccupations et de nos confidences.

Ces pensées instinctives, presque informulées de l'homme pressé de travail, avide de réalisations, se creuseront et se préciseront davantage, s'il veut, ce matin-là, regarder et réfléchir. Le vieux calendrier, un peu jauni, un peu usé, lui apparaîtra ce qu'il est en réalité,—un cimetière d'événements.

* * *

Si le vieux calendrier laisse tant de questions sans réponses, le calendrier neuf, semblable d'aspect, malgré ses caractères plus nets et son papier plus blanc, est autrement vide et énigmatique.

C'est une étendue à défricher, un espace à remplir. Ici, l'impénétrable est installé despotiquement, et, sur le champ désert que représente cette feuille d'almanach, le mirage que crée notre imagination prend des airs de figure au visage masqué, visage de sphinx aux yeux fixes et à la bouche serrée.

C'est que rien n'est plus emblématique et plus provocateur de réflexions que ce calendrier qui annonce, avec la régularité et la placidité de la clepsydre, du sablier et d'une pendule, l'écoulement des heures, la tombée des jours, la fuite des années.

On regarde donc avec de philosophiques retours et des prévisions hésitantes ces colonnes imprimées qui mettent sous les yeux la claire mesure du temps, et qui défendent à l'esprit l'approche et la connaissance des réalités futures. Le prévu n'existe pas, les haltes et les rendez-vous que l'on s'assigne à soi-même se déplacent, les buts se reculent et se déplacent.

A quoi bon méditer et pronostiquer! On n'est sûr ni d'une rencontre, ni d'une œuvre; on ne sait si l'on s'éprendra d'un profil entrevu, et quelle influence naîtra d'un croise-

ment de regards. Nul ne peut dire le jour où des catastrophes feront osciller ou refléurir la terre de la patrie. A peine si l'on peut prévoir que mai sera tiède, que l'été sera chaud, et l'hiver froid.

N'importe. Dans cette incertitude de toujours, l'homme a voulu régulariser la minute qui passe et le temps qui vient. Il a marqué les heures au cadran, il a voulu les entendre sonner, il a inventé les jaquemarts qui frap-

pent et les coucous au cri mécanique, il a mis dans sa poche le bruit d'un chronomètre, et devant ses yeux la pancarte du calendrier.

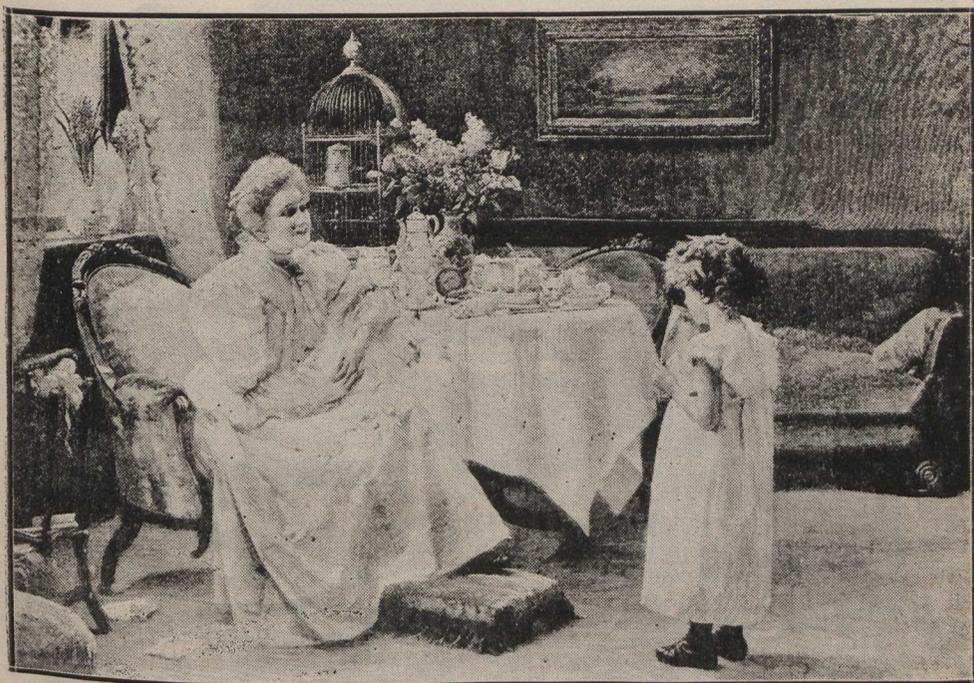
Voilà pourquoi, chaque année, ce calendrier muet sera pris avec la même fébrile curiosité. En bas ou en haut, ici ou ailleurs, quels que soient l'âge, la situation, l'esprit, tout être susceptible de rêverie restera, les yeux perdus et l'intelligence en arrêt, devant le grimoire où nul ne peut lire.

Triolets de Triolets

*La neige, à flocons blêmes tombe,
Tombe, tombe, en mols tourbillons.
Lis effeuillé sur une tombe,
La neige à flocons blêmes tombe,
Pour qui fait-on cette hécatombe,
Hécatombe de papillons?
La neige à flocons blêmes tombe,
Tombe, tombe, en mols tourbillons.*

*Toute blanche dans la nuit brune,
La neige tombe en voletant.
O pâquerettes une à une,
Toutes blanches dans la nuit brune!
Qui donc là-haut plume la lune!
O frais duvet! Flocons flottant!
Toute blanche dans la nuit brune
La neige tombe en voletant.*

*La neige tombe, monotone,
Monotonement, par les cieux.
Dans le silence qui chantonne
La neige tombe, monotone,
Et file, tisse, ourle et festonne
Un suaire silencieux.
La neige tombe, monotone,
Monotonement, par les cieux.*



Le compliment du Jour de l'An

C'est aujourd'hui le nouvel an,
 Pour tous, c'est un grand jour de fête!
 C'est un jour où l'on se souhaite
 Tout ce qui passe par la tête!
 —Que souhaiterais-je à maman?

—La santé?—C'est bien inutile,
 Car maman se porte très bien,
 Jamais, chez le pharmacien,
 Pour elle on ne va chercher rien...
 Ce serait un souhait stérile!

—La fortune?—Nous en avons!
 Nous avons chevaux et voiture,
 Maison qui fait bonne figure,
 Nous mangeons très bien!—Je vous jure
 Que jamais nous ne nous privons!

—Le bonheur!—Maman est heureuse;
 Papa l'aime et je l'aime aussi?
 Elle n'éprouve aucun souci,
 Jamais son oeil n'est obscurci
 Par une larme douloureuse!

Je voudrais trouver quelque chose
 Qu'elle n'eut pas—et ne pût pas
 Se procurer!—Quel embarras!
 Maman a tout pour elle, hélas!
 Tout, ou du moins je le suppose!

C'est le modèle des vertus!
 Il n'est pas de meilleure mère!
 Je cherche toujours à lui plaire
 En faisant bien... voulant mieux faire.
 J'adore ma mère, au surplus!

Il n'en est pas une seconde
 Sur la terre, je parierais!
 Je ne la quitterai jamais!
 —Si quelque jour je la perdais,
 Je la suivrais dans l'autre monde!

...—Parbleu! voici mon compliment!..
 —Où donc avais-je la cervelle?
 ...—Ta fille, ô ma mère modèle!
 "Te souhaite d'être immortelle
 "Pour t'aimer éternellement!"

La Fête du Gâteau



COMMENT nous nous sommes mariés? dit le vieux Morangel. Ah! c'est toute une histoire, une jolie histoire, assurément, un vrai conte d'Epiphanie.

Il secoua dans le foyer la cendre de sa pipe. Au coin des bûches, une grosse bouilloire chantait. Un service à thé en porcelaine blanche à filets d'or paraît la table, encadrant un bouquet de gui. La bonne vieille salle à manger sentait la brioche chaude. C'était une de ces humbles réjouissances qui font sortir le linge blanc des armoires provinciales et les souvenirs des simples cœurs.

Autour de la table, il y avait deux vieux messieurs avec leurs vieilles dames, contemporains des Morangel,—la petite mère Morangel, fraîche comme une pomme d'hiver sous ses bandeaux de neige,—le fils unique des Morangel, Jacques, et ses amis, trois rapins pauvres et bons garçons, tels que devait être, vers 1850, le père Morangel lui-même.

Au mur, des études, des moulages, des armes, un bric-à-brac d'atelier que le brave Morangel conserve précieusement depuis que la faiblesse de ses yeux et le tremblement

de sa main l'ont forcé de dire adieu à la peinture. Et le costume même du bonhomme—veste de velours à côtes et béret bleu—reste dans la tradition des artistes qui gardaient religieusement le romantique souci de se distinguer des bourgeois.

Le père Morangel passa sa main sur sa belle barbe frisée, et avec un éclair de gaieté dans son œil bleu,—cet œil de paysagiste qui, à force de regarder la nature, a pris comme un reflet de ciel serein et d'eau limpide,—il s'écria, tourné vers nous :

“ Tenez, dans ce temps-là, mes enfants, je ressemblais à Guiraud, le petit Guiraud, votre camarade, celui que vous appelez *la demoiselle* pour le faire rougir. J'avais vingt-trois ans, des cheveux de séraphin,—n'est-ce pas, madame Morangel?—une rose figure de fille et une timidité de premier communiant. Bien entendu, j'étais pauvre comme Job, fier comme Artaban, et je trouvais que les membres de l'Institut étaient des ganaches... Ça n'a pas changé, hein? Vous aussi, naturellement, vous trouvez que les membres de l'Institut sont tous des ganaches? ”

“ Il fallait voir ma peinture : aussi sombre, aussi farouche, aussi violente que j'étais moi, paisible et doux.

“ Ah! je n'épargnais pas le bitume... Heureusement que je suis revenu de cette bêtise-là. Ma palette s'est éclaircie au fur et à mesure que mon existence s'assombrissait. Aujourd'hui, si je pouvais, je peindrais des

aubes blondes ou gris de perle, comme le père Corot, notre vénéré maître... En 1854, j'étais hanté par Salvator Rosa. Je ne rêvais que rochers, cavernes, brigands et ruines de châteaux forts. Les romantiques m'avaient tourné la tête.

"J'habitais, sur le quai Malaquais, un grenier baptisé atelier, et une soupente baptisée chambre. Là, gagnant quelques sous à faire des lithographies, je vivais héroïquement de saucissons et de pain sec.

"Le dimanche, je m'octroyais un hareng saur quand la semaine avait été bonne.

"Tout frais émoulu de ma province, je ne connaissais personne, hormis mes camarades d'atelier. Pas la moindre amourette à mon horizon. Un cénobite!... Maman m'avait bien recommandé d'aller voir des amis à elle, des Tourangeaux établis "dans la capitale", comme elle disait. Entre nous, je n'y tenais guère. Des provinciaux, des bourgeois, des gens béats, gourmés, des philistins, quoi! ça ne m'attirait qu'à demi. Et puis, j'étais à peine présentable avec mes frusques de rapin que la prévoyance maternelle ne surveillait plus.

"Le 1er janvier 1854, je partageais avec quelques copains les victuailles que la maman m'avait envoyées: dîndes farcies, cervelas, rillettes du pays, etc. Le portier me montre une lettre. Bon! c'était les compatriotes de maman qui, avertis par elle, souhaitaient faire ma connaissance et m'invitaient à venir chez eux tirer les Rois.

"Ils demeuraient rue des Archives, en plein Marais.

"Dans ma pensée, je voyais leur salon,—velours vert et palissandre,—les lampes coiffées de petits bonnets grecs,—comme le maître du logis. Je voyais des grosses dames à turban, des demoiselles en mousseline chantant des romances de Monpou, pendant que d'anciens notaires jouaient au whist en buvant du sirop de groseille.

"Impossible de refuser. Je ne voulais pas déshonorer ma famille en passant pour un grossier personnage. Je me résignais donc.

"D'abord, il fallut penser à me nipper.

"Maman m'avait fait présent d'une vénérable redingote dite "à la propriétaire", une redingote brune à la mode de 1820, un de ces vêtements de famille, tels des meubles, qu'on se passe de père en fils sans les user...

Mais j'avais dû payer mon terme, et la redingote patriarcale était pendue au "clou", d'où je n'espérais pas, avant longtemps, la décrocher.

"Un ami me tira d'embarras; il possédait un habit bleu qui, disait-il, ne faisait pas mal aux lumières. Bien que cet habit me parût un peu étroit des épaules et court de basques, je me résignai à l'endosser, le soir du 6 janvier 1854, après avoir mis un gilet jaune, présent d'un autre ami, ramené mes blonds cheveux en touffes bouclées sur mes oreilles. Je ressemblais à un Alfred de Musset jeune tombé dans la misère, mais un Musset d'avant *Lélia*, par exemple, car mon âme était aussi juvénile que mon visage. Ça vous paraît invraisemblable?... Je vous jure que c'était comme ça.

"A 9 heures sonnantes, je me présente rue des Archives, chez M. et Mme Franchâteau, rentiers, retirés de la bijouterie après fortune faite. Imaginez-voilà mon entrée dans un grand vieux salon Louis XVI à boiserie, meublé dans le goût effroyable de 1840: palissandre, velours grenat, bronze doré. Je l'avais prévu, ce salon, sauf la couleur du velours,—et j'avais prévu aussi M. Franchâteau, un homme important, rubicond, portant, comme Louis-Philippe, cravate à triple tour et toupet de cheveux gris.

"J'avais prévu la bonne grosse dame Franchâteau, sa robe de moire bleu-paon, ses bracelets, ses anglaises pleurantes et l'ineffable marabout qui pendait de son chignon sur ses épaules rebondies. Et les mères en turban rouge, les demoiselles en mousseline étaient là aussi, comme les anciens notaires, le whist, le sirop de groseille et l'inévitable fûte d'un employé à l'enregistrement, qui faisait *florès* parmi les dames avec sa musique et ses calembours.

"J'entre, je salue, je réponds gauchement aux paroles bienveillantes des Franchâteau. et, dès que la première contredanse noue et dénoue sa chaîne dans le salon, je me glisse entre les joueurs de whist jusqu'au piano, qui semblait m'offrir un refuge. A l'abri de cet instrument, assis sur une chaise basse, je contemple la solennité de la réception, regrettant mon grenier, mes copains et les marmons qu'à cette heure nous eussions fait griller dans mon poêle, loin des soirées bourgeoises et des belles demoiselles blanches.

roses et bleues, qui n'étaient pas venues pour moi.

“Tout en songcant, je me prends à regarder la jeune fille qui était assise au piano. A ma grande surprise, elle ne se mêlait jamais aux danses. Rivée au Pléyel comme un Indien au poteau du supplice, elle ne se lassait pas de moudre quadrille, mazurkas, valse, polonaises, etc. Drôle de goût !

“Et personne ne venait l'arracher à ce maudit piano.

“Elle était gracieuse, pourtant, et même jolie. Une de ces châtaines qui ont la grâce des blondes, leur teint de fleur, avec je ne sais quel éclair dans les yeux, je ne sais quelle malice dans le sourire qui sont l'apanage des brunes. Vingt ans au plus ; une taille fine, serrée dans une trop modeste robe de barège gris, un cou parfait sortant d'un col en fausse dentelle, et les plus belles mains du monde, sans bagues ni bracelets.

“Sapristi ! dans ce voisinage, je commençais à ne plus autant regretter mon grenier et mes mar-

rons. Si j'avais été plus brave, je l'aurais invitée à danser, cette enfant. Mais, mon habit était trop étroit et pas assez neuf, un malheureux mouvement d'épaule pouvait amener un désastre dans la couture du dos.

“Qu'était cette jeune fille?... Une amie complaisante ou une parente pauvre traitée sans égards par les Franchâteau ?

“Non, c'était tout simplement Mlle Julie Leyrel, pianiste de profession, qui gagnait un maigre cachet de 6 francs en faisant sauter les jeunes bourgeois.

“Un mot de Mme Franchâteau me fit comprendre la vérité, et dès lors ma sympathie pour l'infortunée s'accrut par un sentiment de fraternelle rancune. Elle et moi, ne représentions-nous pas, au milieu de ces notaires, de ces commerçants, de ces rentiers, de leurs épouses et de leurs demoiselles, l'Art pauvre, méconnu, méprisé, mal vêtu, l'Art exilé parmi les Philistins ?

“Entre les danses, pendant les cours ré-

pits de quelques minutes, je m'enhardis jusqu'à adresser la parole à cette charmante Julie, qu'on semblait ne pas voir. Elle me répondit avec une simplicité, une dignité, une bonne grâce qui achevèrent de me séduire.

“Ravi, absorbé, je ne songeais qu'aux cheveux châtaines, aux yeux gris de ma voisine.— d'admirables yeux, ma foi, qui s'assombrissaient jusqu'à paraître noirs sous la frange abaissée des cils, et s'irradiaient en azur dans la lumière... Je tournai les pages du cahier de musique, j'enlevai les bobèches qui allaient éclater. Je poussai même l'audace... Ah ! Mme Franchâteau ne me le pardonna jamais... Un domestique passant, chargé d'un

plateau, je happai un verre de sirop au passage et je l'offris à Julie... Je l'appelais déjà “Julie”, dans mon cœur.

“Tout le salon nous regardait, Mme Franchâteau commençait à regretter son invitation... Julie semblait gênée et craintive, heureuse pourtant, d'un, involontaire bonheur...

“Pour faire cesser ce scandale, la ma-

tresse de la maison pria ses invités de se rendre dans la salle à manger. Les couples se formèrent. Julie restait seule en arrière, naturellement. Sans pitié pour mon habit, je m'élançai, j'offre mon bras... Ciel ! il me paraît que l'étoffe a craqué... Illusion ! Le drap bleu, doué d'une solidité nouvelle par un dieu qui veut me sauver du ridicule, le drap bleu résiste énergiquement. Autour d'une immense table en fer à cheval, les convives s'assoient devant les tasses de thé et de chocolat, les compotiers, les assiettes de petite fours. Julie est près de moi, l'exquise Julie... Et tout en causant nous oublions le froid de glace qui s'étend autour de nous, le blâme tacite des regards, la réprobation qui croît d'instant en instant.

“J'apprends que Julie a vingt ans, qu'elle est orpheline, pauvre, assez malheureuse chez une vieille tante qui l'exploite sans façon... Je raconte ma vie d'anachorète, mes projets, mes espoirs... Et tout à coup le domes-



tique solennel nous offre, sur un grand plat, deux parts de galette... les deux dernières parts. Certes, on ne songeait guère à nous faire honneur.

“Quelle belle pâte dorée, croustillante, chaude encore et luisante de beurre fin!... Je mordis... Tonnerre! je manquai me casser une dent... La fève, mes amis, j'avais la fève!... J'étais le roi de la fête, moi, je rapin en habit bleu... Il se fait un grand silence... Je me lève, je promène un regard ému sur les demoiselles en mousseline et les mères en turban... Puis, me tournant vers ma voisine:

—Mademoiselle... veuillez me faire l'honneur...”

“Elle devint toute rouge. Elle fit un geste comme pour refuser, mais elle ne refusa pas. Elle accepta la fève qui consacrait notre éphémère royauté, et il me sembla que je venais de lui remettre, devant tous, un gage de fiançailles.

“C'étaient les Franchâteau qui n'étaient pas contents! Ils faisaient une tête!... Songez donc! un jeune monsieur très distingué, avoué, avocat, futur notaire, aurait pu trouver la fève et élire pour reine une des trois demoiselles Franchâteau... J'avais coupé l'effet, démolit peut-être un mariage...”

“Le souper s'acheva dans une morne résignation, et peu à peu les invités s'en allèrent.

“Je pris congé des Franchâteau, qui ne m'engagèrent pas à revenir... Comme je sortais, j'entendis Mme Franchâteau appeler Mlle Julie. Elle voulait lui parler en particulier.

“Une inquiétude me prit.

“Dehors, la nuit claire, un pavé ciré par le verglas, le roulement des dernières voitures... Cette enfant allait donc s'en retourner seule, à 2 heures du matin, chez sa tante qui demeurerait au diable vauvert, du côté de Vaugirard?... Mon imagination me représentait Julie, l'adorable Julie, attaquée, insultée par des malandrins. Non, je ne souffrirais pas cela... Je me cachai dans l'embr-

sure d'une porte cochère, bien décidé à suivre la jolie pianiste, à l'accompagner de loin, respectueusement, à la défendre s'il le fallait.

“Un moment après, je vis la reine de mon cœur apparaître. Le clair de lune me permettait de voir son visage très pâle dans l'encadrement d'un méchant petit fichu noir, ses yeux gris qui brillaient... Ils brillaient trop... On eût dit qu'ils étaient humides...”

“Comme un voleur, j'emboîtai le pas derrière la jeune fille. Nous arrivions au Pont-au-Change, quand elle s'arrêta soudain, appuya ses deux coudes sur le parapet... J'entendis un sanglot...”

“Cette fois, je n'y tins plus. Je me précipitai. Vous devinez la colère de Julie, sa frayeur, son indignation. J'avais beau m'expliquer, m'excuser, elle répétait:

—C'est indigne, monsieur, c'est indigne...”

“A cause de vous, Mme Franchâteau m'a retiré les leçons que je donnais à ses filles.

“Par une incompréhensible étourderie, dont

“je rougis maintenant parce que je vous ai

“écouté avec complaisance, je perdrai mon

“gagne-pain... Et vous, vous osez me sui-

“vre la nuit, quand je suis seule et sans

“défense. C'est abominable, c'est indigne du

“brave et loyal garçon que vous semblez

“être...”

“J'eus beaucoup de peine à me faire écouter, à me faire comprendre. J'y parvins pourtant. Quand nous arrivâmes à Vaugirard, Julie ne pleurait plus.

“Le lendemain, je me présentais moi-même à la vieille tante... Un mois après, j'écrivais à maman une longue et complète confession... Six mois après, un petit héritage aidant, j'épousais Julie.

“Les Franchâteau ne vinrent pas à notre noce...”

Le père Morangel tendit la main à sa femme, qui souriait avec des larmes dans les yeux.

“Les cheveux châtons ont blanchi, mais les yeux gris n'ont pas changé... ni le cœur non plus, petite reine?”





Le Cadeau de Cavignol

Monsieur.—Ah çà! quelle est cette nouvelle lubie?... Voilà notre cuisinière qui me dit que tu lui as défendu de faire aujourd'hui du feu dans mon cabinet?

Madame, (sèchement).—Au prix où est le bois, je juge inutile de le gaspiller dans toutes les cheminées... Il suffit, aujourd'hui, que notre salon seul, soit bien chauffé.

Monsieur, (promenant ses regards autour de lui).—Tiens! mais quel mic-mac fais-tu donc ici?... Notre salon a l'air d'une boutique de brocanteur.

Madame.—J'organise mon exposition d'étrennes... c'est une manière de dire: "Ne m'oubliez pas!" aux visiteurs qui viendront aujourd'hui, car c'est mon jour de réception.

Monsieur, (naïvement).—Mais quelles étrennes peux-tu avoir déjà reçues, puisque le premier de l'An n'arrive que dans quelques jours?

Madame, (avec dédain).—On voit bien que vous ignorez les usages du grand monde, qui a adopté la mode russe, c'est-à-dire de donner les étrennes avant la date ordinaire... Aussi, comme nos visiteurs d'aujourd'hui pourront s'étonner de ces étrennes prématurées, c'est vous que je charge de leur glisser, adroitement, entre deux phrases: "Ma femme a adopté la mode russe que suit le grand monde!..." Alors, ils comprendront ces étrennes exposées... encore un usage du grand monde... et, en les voyant magnifiques, ça leur donnera la note juste de la valeur des cadeaux qu'ils ont à m'offrir.

Monsieur, (riant).—Dis donc, il ressemble pas mal à un chantage, ton usage du grand monde.

Madame, (sévèrement).—Un chantage!... Au lieu d'aller chercher vos mots d'estaminet de bas étage, vous feriez mieux de m'aider... Tenez, prenez ces dentelles et étalez-les sur le dossier de cette chaise.

Monsieur.—Qui diable t'a donné ces dentelles?

Madame, (avec un sourire de pitié).—Ah! vous êtes bien de votre village!... J'ai écrit à ma marchande de dentelles de m'en envoyer un choix pour cadeau à faire; après le premier de l'An, je les lui renverrai en disant que la personne à laquelle je les destinais est morte d'une chute sur le verglas... Vous comprenez qu'en les voyant là exposées, ça donnera une idée à celui qui cherche ce qu'il peut m'offrir... Le col, lui, fait penser aux manchettes, les manchettes à...

Monsieur, (gaiement).—Elle est drôle ta manigance!

Madame.—Portez ce carton à manchon sur le fauteuil.

Monsieur.—Tiens! il est vide!

Madame.—Croyez-vous qu'on aura l'indiscrétion de l'ouvrir?

Monsieur.—Ah! par exemple, je suis curieux de savoir ce que tu comptes faire de ces trois paires de vieux draps?

Madame.—Vous allez prendre ces grandes feuilles de papier bleu et ces rubans roses, puis vous en enveloppez les six draps séparément... et très hermétiquement... Cela jouera bien des robes en pièce.

Monsieur, (s'écriant après s'être tapé sur le front).—Sapristi! voilà que je me souviens! (*Secouant la tête.*) J'ai bien peur, ma bonne, que la plus grande partie des visiteurs que tu attends aujourd'hui te fasse faux bond!... Les Duranchaud sont retenus au logis par une bronchite de leur fils... Mme Pitalon a un gros rhume qui la met au lit... Leduc s'est donné une entorse en patinant... Et, ce matin, les Mouilledoit m'ont écrit qu'ils partaient pour Etampes, où ils vont passer le premier de l'An chez une tante à héritage... Quant à Ducoudray, son intention est de te dédier un compliment en

vers. (*Cherchant.*) Je ne vois donc plus personne que tu pourrais pincer dans ton traquenard.

Madame.—Et votre ami Cavignol?

Monsieur.—Lui!... Ah! le pauvre garçon! S'il t'offre un paquet de cure-dents frais, ce sera le bout du monde. (*Riant.*) Là, vrai! tu aurais bien tort de compter sur lui pour une robe en point d'Angleterre... il est plus décaqué que Job.

Madame.— Vous m'avez dit vous-même qu'il avait toujours son porte-monnaie ouvert pour ses amis...

Monsieur.—Oui, mais c'est pour que les

choix à faire que de broyer péniblement sa "souris" ou de ne rien manger... car, à défaut de gigot, tu lui marchandes même les haricots!

(*Le discours de M. Duflost est coupé par l'entrée de la cuisinière qui annonce*):

—Madame, voici une visite... Vous savez? c'est ce monsieur que vous appelez "le Meurtre-faim".

Monsieur, (à la cuisinière).—N'en dis pas de mal, ma fille, car, sans lui, tu n'aurais jamais mangé, à la cuisine, que les plus mauvais morceaux.

Madame.— A-t-il quelque chose dans les mains?

La cuisinière.—Oui, un paquet bien enveloppé de papier... J'ignore ce que c'est, mais ça m'a tout l'air d'être lourd.

Madame, (vivement).—Fais entrer.

(*Apparition de Cavignol avec son paquet; à la vue des cadeaux encombrant le salon, il reste interdit.*)

Madame, (gracieuse).—Mais arrivez donc, cher monsieur Cavignol... Nous parlions de vous à l'instant... Vous devenez rare... A ce moment de l'année où l'on est si heureux d'embrasser ses meilleurs amis, mon mari avait l'intention de passer demain chez vous pour s'informer de quel droit vous nous priviez de votre présence; j'en étais à me de-

amis en question y glissent un ou deux louis.

Madame, (avec mépris).—Alors, quand on n'a pas le sou, on ne vient pas dîner chez le monde!

Monsieur.—Au contraire, ma chérie, c'est justement parce qu'on n'a pas le sou qu'un dîner en ville fait plaisir... Avec ça que nous ne pouvons guère reprocher à Cavignol ces dîners où tu lui fais une mine!... oh! mais une mine!... Sans parler des jours de gigot dont tu lui sers invariablement ce morceau qu'on appelle "la souris".

Madame.—Je lui conseille de se plaindre!... La "souris" était le morceau favori de Napoléon Ier.

Monsieur.—S'il l'aimait, il avait grandement raison de s'en régaler... Mais tu reconnaitras que ce despote, qui se faisait un tapis des têtes des rois aplatis à ses pieds, était libre, si l'envie lui en eût pris, de se couper une tranche dans la noix du gigot... Tandis que Cavignol, lui, n'a pas d'autre



mander en quoi nous avons démérité dans votre haute estime. (*A son mari.*) Mais à quoi donc pensez-vous, Duflost, pour laisser ainsi M. Cavignol debout?

Cavignol, (vivement).—Non, non, ne dérangez pas pour moi toutes ces belles choses qui s'étaient sur vos sièges.

Monsieur, (obéissant à la consigne).— Ma femme, mon cher, a adopté la mode russe qui avance les étrennes au jour de...

Madame.—Tenez, Dufflost, débarrassez donc ce fauteuil de son cachemire en sa boîte.

Monsieur, (à part).—Il est joli le cachemire!... C'est la couverture de la cuisinière.



Cavignol.—Vous avez reçu, paraît-il, de magnifiques cadeaux?

Madame, (négligemment).— Oh! quelques souvenirs d'amitié...ou de digestion. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il peut bien m'apporter dans ce papier? (*Aimable au possible.*) Vous

savez que vous êtes notre prisonnier... Puisque nous vous tenons, vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous... N'est-ce pas?

Cavignol.—Avec plaisir, madame... et j'ajouterai que votre aimable invitation m'encourage à vous offrir ce don d'une amitié sincère.

(*Il développe son paquet.*)

Monsieur, (à part).—Le pauvre garçon se sera fendu en quatre... Ce doit être quelque plume d'autruche qu'il lui apporte pour mettre sur son chapeau.

(*Le cadeau apparaît enfin.*)

Madame, (stupéfaite).—Un gigot!...

Cavignol.—Et j'ai prié le boucher d'en détacher "la souris", morceau qui aurait déparé ce présent que je dépose à vos genoux.

Madame, (à part, avec rage).—Toi, si tu remets le pied dans la maison, ce sera que nous serons déménagés!...

Les Trois Filles

*Trois filles—c'est à l'heure où la journée expire—
S'en vont le long des prés et la main dans la main.
L'une chante gaiement en suivant le chemin,
L'autre rêve et sourit, la troisième soupire.*

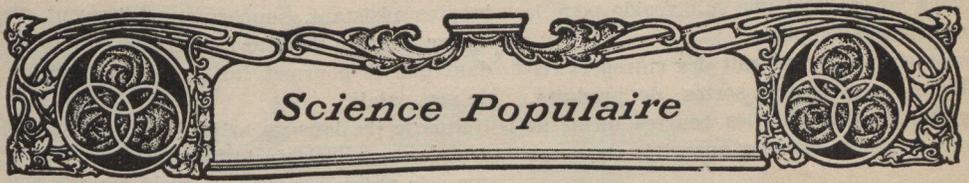
L'une dit: "Qu'est-ce donc que l'amour, ô mes socurs?"

—Je l'ignore, répond la seconde; en un livre

J'ai lu que sans l'amour un cœur ne saurait vivre.

—L'amour, je le connais, reprend l'autre, et j'en meurs!"

Achille MILLIEN.



L'Utilisation du Froid

par PIERRE VOYER

LE FROID fut toujours un grand calomnié, un méconnu. L'homme ne songeait qu'à se protéger contre lui, pas du tout à rechercher ses avantages possibles et à en tirer bon parti. Voici que nous assistons à une réaction complète. Le froid, mieux connu et mieux apprécié, entre de plus en plus dans la catégorie des agents indispensables. Incapable désormais de s'en passer, l'homme cherche tous les moyens d'en produire de l'artificiel pour les saisons où le naturel lui manque.

Longtemps, pour avoir en été le froid indispensable à nos besoins ou à notre agrément, on n'eut que la ressource de couper la glace qui se forme sur nos lacs et nos rivières et de l'emmagasiner, avec des soins maternels, dans d'immenses constructions spéciales d'où

elle passait dans nos glaciers. Celles-ci, considérées autrefois ainsi que les bains comme un article de luxe, deviennent de plus en plus des meubles ménagers indispensables. On a enfin compris, dans le peuple, qu'il y a plus qu'une question de jouissance à avoir de la glace chez soi en été; qu'il y a là une affaire de santé et d'économie.

Puis est venue l'installation frigorifique sur une grande échelle. Ce fut un Français

—Tellier—qui, le premier, y pensa. Mais la glace naturelle se trouvant fort chère, et même impossible à avoir quelquefois, il conçut l'idée d'appliquer le froid artificiel à la conservation de viandes fraîches. Il frêta un navire, le *Frigorifique*, dont il tapissa les cales de tubes dans lesquels circulait le froid préserveur. Dans les cales ainsi rafraîchies, il constata que l'air à une température constante, mais un peu au-dessus de zéro (thermomètre, Réaumur) était très sec, puisque l'humidité, au lieu de se répandre, se condense en manchous de givre autour des tuyaux de l'appareil. Il meubla ces chambres froides d'une grosse cargaison de viandes. Et en route pour l'Amérique! La traversée fut longue: 105 jours avant d'arriver à La Plata! A la stupéfaction des gens, les

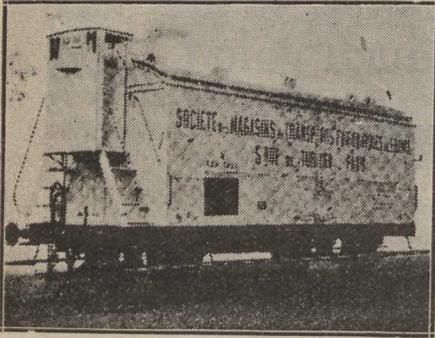
viandes furent retirées en parfait état des chambres froides. L'Amérique ne fut pas lente à profiter de la découverte. Et aujourd'hui, on expédie au loin, dans des compartiments froids les choses les plus périssables. Quand le froid naturel manque ou coûte trop cher, on recourt à l'artificiel. On améliore chaque jour les procédés. Vous voyez plus loin la vignette du wagon-frigorifique que l'on considère comme le modèle parfait... jusqu'à da-



Le débitage de la glace

te; vous voyez aussi une cale froide pour le transport des viandes.

Sur terre on a construit des entrepôts frigorifiques pour toutes sortes de produits. Ainsi les fromages et les beurres qu'on ne saurait faire en grandes quantités dans nos



Wagon frigorifique perfectionné

campagnes sans l'aide du froid, nous viennent en compartiments frigorifiques, quand le trajet est assez long; ils sont déposés dans des compartiments froids à leur arrivée dans les villes. De là, ils vont au détail où ils sont conservés à même température, ou aux compartiments froids des vapeurs océaniques.

De même pour les fruits, pour les œufs, etc. Le croiriez-vous? Les fruits se comportent bravement en chambres froides, et l'on voit des pêches délicates, nées du soleil, de la chaleur et de la lumière, vivre pendant plusieurs mois dans le frigorifique, sans rien perdre de leur éclat ni de leur saveur. Il en est de même de presque tous les fruits, qui se conservent ainsi de un à trois mois, suivant l'espèce, en sorte que les produits du printemps et de l'été deviennent, en hiver, l'ornement des tables privilégiées. Cerises écarlates, fraises odoriférantes, raisins capiteux, prunes vertes ou rouges, qui parent, en décembre, janvier, février, les vitrines des magasins de primeurs bien achalandés, doivent leur durée et leur beauté à la machine à froid. La pomme, qui s'épanouit plutôt sous le ciel du nord, et est, de tous les fruits,

le plus résistant, supporte parfaitement un séjour d'un an dans le frigorifique, en attendant que le gourmet lui fasse les honneurs de son palais.

Puis je lis dans un article sur "la culture des plantes par le froid" que "si paradoxal que cela puisse paraître, le froid apporte son concours à l'œuvre du soleil, en prolongeant jusqu'aux tristes jours de l'hiver la vie des plantes. Celles-ci sont, en février et mars, avant l'éveil du printemps, arrachées du sol, et plongées dans une chambre froide et obscure, constamment maintenue à 3 ou 4 degrés au-dessous de zéro. Au lieu de croître et fleurir, elles continuent leur sommeil hivernal jusqu'aux approches des frimas. A cette époque, on les tire de leur torpeur et on les transporte dans une serre chaude, où leurs fleurs s'épanouissent merveilleusement, quelques semaines plus tard, en novembre ou décembre."



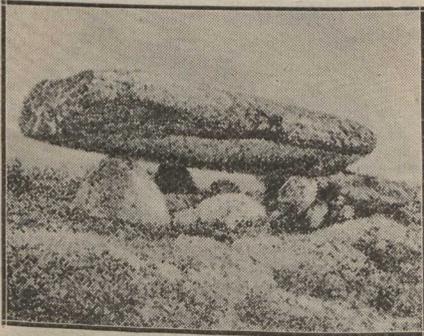
Cale froide

Et puis on rafraîchit les maisons en été, par froid artificiel, comme on les chauffe en hiver avec du charbon; grâce à lui on prévient éboulements et explosions; les chirurgiens y recourent; il sert à établir des patinoirs là où l'hiver est trop mou... Bref, le froid est en train de devenir une clef d'or pour toutes sortes de choses. Il vient d'avoir son Congrès Universel, ce qui complète l'apothéose de ce qui fut considéré comme l'un des plus grands ennemis de l'humanité.





En plusieurs contrées, notamment l'Irlande et la Bretagne, le voyageur a souvent le spectacle très empoignant et apparemment inexplicable de gros blocs de granit posés,



comme par la main d'êtres surnaturels, sur d'autres pierres presque pointues. Ces blocs sont là, en parfait équilibre, depuis des siècles. Cette gravure donne une excellente représentation de la chose.

A Oxford on imprime chaque jour 3,000 exemplaires de la Bible, ce qui nécessite l'achat chaque année de 100,000 peaux d'animaux pour la couverture de ces livres.

D'après un document officiel, en quatre ans, de 1904 à 1908, le prix des choses nécessaires à la vie, viande, pain, beurre, charbon, loyer, etc., a augmenté, en France, de 18 pour cent.

Les anciens Sarmates tenaient pour boisson délectable le sang de cheval extrait d'une veine par saignée. Cette prédilection se rencontre encore chez quelques peuplades tartares. Dans certaines provinces russes, on fait cuire ce sang avec du lait et différentes espèces de grains.

M. Gilson Willetts, un journaliste américain, a écrit 7,200,000 mots depuis 18 ans, ce qui lui a rapporté la somme de \$72,000, soit un centin par mot.

Il y a 500 juifs établis sur les terres dans les provinces d'Alberta, de Manitoba et de Saskatchewan.

La production des mines d'or du Transvaal s'élève actuellement à \$35,000,000 par an, et elle atteindra avant longtemps \$50,000,000.

Autrefois les corsaires et même ceux qui avaient mission de faire la chasse aux corsaires avaient, au nombre des peines de mort



à leur disposition, ce qu'ils appelaient la Noyade. Notre gravure représente une de ces exécutions.

Le Japon produit aujourd'hui 11,500,000 tonnes de charbon contre 200,000 seulement il y a dix ans.



Ecolier hindou en pénitence.

Il y a un service postal mensuel à travers le Sahara.



En Australie, des bijoutiers font spécialité de louer des jongs de mariage pour la durée de la cérémonie.



On a extrait d'une carrière de Norwich, Ang., une pierre parfaitement massive pesant plus de 35 tonnes.



Les dames tartares se parfument avec de l'oignon ou de l'ail. Elles s'en frottent tout le corps.



Les bons tailleurs de gants, en France, gagnent jusqu'à \$100 par semaine. C'est plus qu'un métier, c'est un art.

On veut défendre en France la publication des photographies des criminels et des endroits et objets qui ont servi à un crime.



Il y a en France 871,000 fonctionnaires, soit un par quarante habitants.



Un juge américain a réduit le taux des amendes de 50 pour cent, à cause de la crise. L'ère des originaux n'est pas finie.



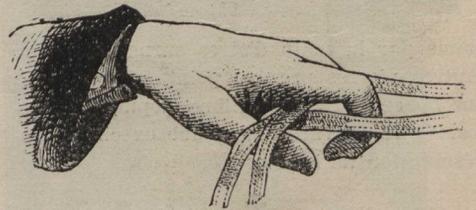
Il y a environ 16 millions d'électeurs aux Etats-Unis.



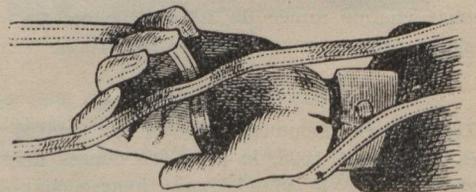
On estime que la viande congelée entre pour dix pour cent environ dans la consommation de la viande en Angleterre.



Voici d'après les dires des personnes les plus au fait, la seule manière aisée et sûre,



à la fois, de tenir des guides, sauf, bien en-



tendu, les cas particuliers où l'on a à "casser" un cheval: la manière No 2.



Les abeilles voient à une très grande distance. Pour retrouver leur ruche, elles s'élèvent dans les airs aussi haut qu'il leur est nécessaire pour apercevoir leur home, et dès qu'elles l'ont reconnu, elles piquent droit dans sa direction.

Dans certaines villes de province, en France, on va au théâtre dès cinq heures du soir et on y reste jusqu'à une heure du matin. Le programme comporte la *Tour de Nesle*, les *Huguenots*, la *Mascotte* et un "vaudeville du répertoire". Aussi, à partir de sept heures, on commence à respirer dans la salle un délicat parfum de boudin et de cervelas : les gens prenant leur repas.



Pendants d'oreille d'une dame Maraï



Depuis cinq ans, sur les lignes canadiennes 2,125 personnes ont été tuées et 10,665 blessées au cours d'accidents. En Angleterre, sur 1,200,000,000 de voyageurs en 1906, il n'y a eu que 58 morts et 631 blessés. La comparaison est saisissante.



On divorce beaucoup en Angleterre, et les statistiques publiées sont fort édifiantes à ce sujet. Le travail établi porte sur les trois dernières années. En tête vient le Lancashire, avec 1,761 divorces ; puis Londres, avec 1,538 ; York compte seulement 1,050 dissolutions d'unions, etc.

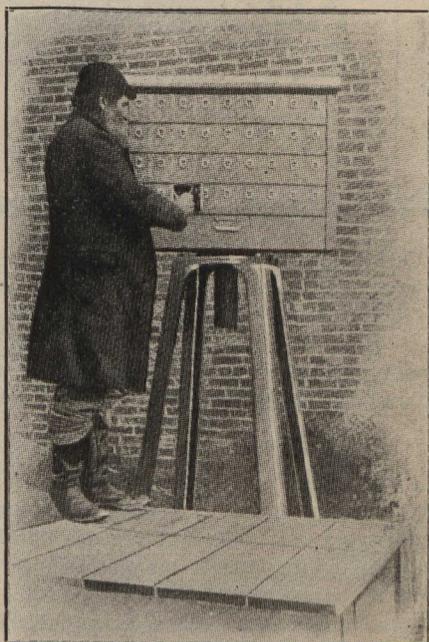


Il a déjà été calculé que le nombre d'en-

fants qui naissent chaque année était de 36,000,000 à 37,000,000. La marche de reproduction est donc de 70 enfants à la minute, soit un peu plus d'un à la seconde. Plusieurs seront peut-être tonnés de voir que si on mettait en ligne tous les enfants nés dans l'espace d'un an, cette chaîne vivante ferait le tour du globe, en en mettant sept d'épaisseur.



Pour enrayer la tuberculose chez les enfants, il y a toute une organisation à New-York pour ne leur donner que du lait pasteurisé dans un grand établissement spécial : le Laboratoire Straus. 2,500 enfants ne boivent que ce lait dont il est vendu 4,000,000 de bouteilles par année.



Boîtes postales rurales perfectionnées



Les Allemands catholiques des Etats-Unis, quoique beaucoup plus nombreux que les Canadiens-français, n'ont que deux journaux quotidiens ; les Bohémiens en ont aussi deux, les Polonais un, et les catholiques de langue anglaise, qui forment le plus fort contingent de l'Eglise américaine, n'en ont pas un seul. Nos compatriotes en ont sept.



Prof.

LAVOIE

FABRICANT
EXPERT DE
PERRUQUES
ET TOUPETS
POUR DAMES
ET
MESSIEURS

—
Maison
fondée en
1860

**Cheveux teints dans toutes les nuances
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees**

Assortiment complet de **Tresses en Che-
veux, Naturels, Accessoires de Coiffu-
re, Peignes et Ornaments en Tous
Genres pour Cheveux.**

Importation directe de Paris, Londres, New-York

No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.

Ceci tuera-t-il cela? Le nombre de brevets pris en Angleterre et relatifs à l'automobile a diminué de 35 p.c. de 1906 à 1907. Par contre, les brevets relatifs à la navigation aérienne ont été en 1907 deux fois plus nombreux qu'en 1906 et cinq fois plus qu'en 1905.

La Hollande est, avec la Scandinavie, le pays d'Europe où on lit le plus. Le commerce des livres y est énorme. Il y a des librairies jusque dans les villages les plus reculés. En 1898, il s'y publiait 2,746 livres et 1,026 journaux; en 1907, ces chiffres se sont élevés à 3,408 livres et 1,402 journaux.

C'est la république argentine qui compte le plus grand nombre de chevaux proportionnellement à sa population, soit 112 chevaux par cent habitants.

Les affaires des compagnies d'assurance sur la vie n'ont pas été aussi prospères en 1907, que durant l'année précédente. Les nouveaux

risques pris durant l'année se sont élevés à \$90,382,000, ce qui accuse une diminution de \$4,630,000 sur les risques pris durant l'année 1906. Le montant des polices d'assurance en force, au 31 décembre 1907, était de \$29,262,000.

On compte, aujourd'hui, dans la République Américaine, sept quotidiens canadiens-français, savoir: *L'Indépendant*, de Fall-River; *L'Etoile*, de Lowell; *L'Opinion Publique*, de Worcester; *L'Avenir National*, de Manchester; *La Tribune*, de Woonsocket; *L'Echo du Soir*, de New-Bedford, et le *Réveil*, de Manchester. C'est-à-dire que l'on compte actuellement plus de journaux français quotidiens dans la Nouvelle-Angleterre que l'on n'en compte dans la province de Québec.



Tableau fait en cheveux

On compte, en France, quelque 8 millions de maisons; cela semble beaucoup au premier abord; mais en réalité la France est un pays qui n'est pas encore très bâti, suivant l'expression consacrée. En moyenne, on ne rencontre que 15 maisons sur une étendue d'un kilomètre carré. Pour se rendre compte de ce que signifie à peu près cette proportion, il faut songer qu'à Paris le nombre de maisons par kilomètres est de bien près de 1000.